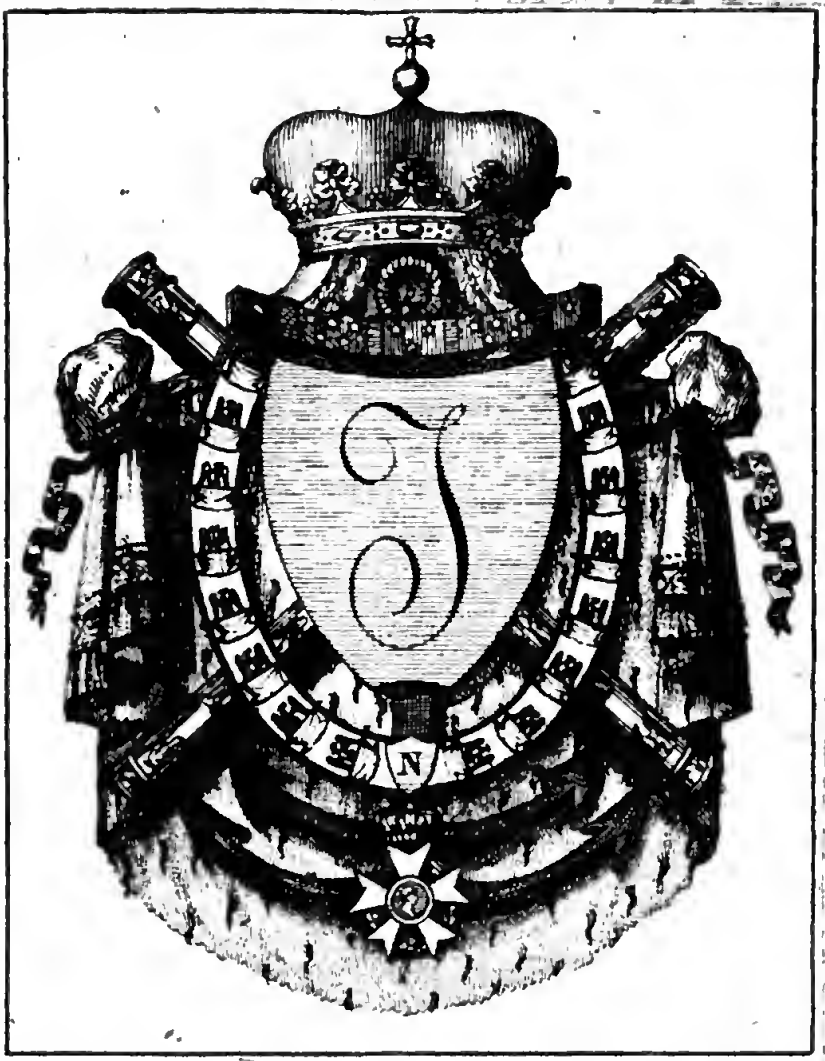
J
N

9699

Rolat XLVIII 95.

XLVIII-95 (2

HISTOIRE

LITTÉRAIRE

DES TROUBADOURS.

TOME SECOND.

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DES TROUBADOURS,

CONTENANT

LEURS vies, les extraits de leurs pièces; & plusieurs particularités sur les mœurs, les usages, & l'histoire du douzième & du treizième siècles.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A PARIS,

Chez DURAND neveu, Libraire, rue Galande.

M. DCC. LXXIV.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce ſecond Volume.

GIRAUD DE BORNEIL, page 1
PIERRE D'AUVERGNE, 15
GIRAUD DE CALANSON, 28
BONIFACE DE CASTELLANE, 34
IZARN, *miſſionnaire dominicain & inquiſiteur*, 42
SORDEL, 79
SAVARI DE MAULÉON, 99
HUGUES DE MATAPLANA, 119
GUILLAUME DE SAINT-GRÉGORI, 121
GUILLAUME DE BERGEDAN, 125
GRANET, 133
FOLQUET DE LUNEL, 138
GUILLAUME DE LA TOUR, 147

LANFRAN CIGALA & SIMON DORIA, 153
HUGUES DE SAINT-CYR, 174
NAT DE MONS, 186
BERNARD DE LA BARTHE, 202
HUGUES DE L'ESCURE, 205
JEAN D'AUBUSSON, 207
LE COMTE DE PROVENCE, 212
LA COMTESSE DE PROVENCE, 223
LE MOINE DE FOSSAN, 224
DURAND, *tailleur de Paernas*, 226
AIMERI DE PÉGUILAIN, 232
GUILLAUME MAGRET, 243
LOMBARDA, & BERNARD-ARNAUD D'ARMAGNAC, 248
MARCABRES, 250
MATHIEU DE QUERCI, 262
PIERRE VIDAL, 266
LANZA, 310

BERNARD DE ROVENAC OU DE ROVANAS, 312
RAIMOND JORDAN, *vicomte de Saint-Antoni*, 316
AICARTS DEL FOSSAT, 326
AIMERI DE BELENVEI OU BELENOI OU BEAUVOIR, 331
AIMERI DE BELMONT, 340
BARTHELEMI GIORGI & BONIFACE CALVO, 344
PIERRE BREMOND-RICAS-NOVAS OU RICHARD DE NOVES, 377
AUBERT DE PUICIBOT OU LE MOINE DE PUICIBOT, 384
ARNAULT DE CARCASSÈS, 390
RAIMOND DE MIRAVALS, 396
GUILLAUME-PIERRE DE CASALS, 424
AIMERI DE SARLAT, 427
AUSTAU D'ORLHAC, 430

BERTRAND CARBONEL ou BERTRAND DE MARSEILLE, 432
BERTRAND DE GORDON, 442
BERTRAND DE PARIS DE ROUERGUE, 446
GUILLAUME FIGUEIRA ou FIGUIÉRA, 448
DONNA CASTELLOZA, 464
LE CHEVALIER DU TEMPLE, 467
LE COMTE DE FOIX, 470
CERCAMONS, 474
CLARA D'ANDUSE, 477
ARNAUD DANIEL, 479
GIRAUD, 493
GIRAUD DE CABREIRA, 495
GUILLAUME ADHÉMAR, 497

Fin de la Table du Tome second.

HISTOIRE

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DES TROUBADOURS.

XLIII.

GIRAUD DE BORNEIL.

GIRAUD DE BORNEIL, un des plus célèbres troubadours, naquit à Sidueil, château de la vicomté de Limoges. Selon l'hiſtorien provençal, il étoit de bas état (au-deſſous de la bourgeoiſie;) homme d'eſprit, ſavant dans les lettres; & en fait de poéſie, il ſurpaſſa tous ceux qui l'avoient précédé, & reſta ſupérieur à tous ceux qui le ſuivirent; en un mot, on l'appeloit le *maître* des

troubadours, comme l'appellent encore aujourd'hui les connoiſſeurs qui entendent bien les *dits ſubtils & les ingénieuſes penſées d'amour*. Cet éloge eſt certainement exagéré ; car les pièces de Giraud de Borneil ſont en général fort obſcures. Nous verrons que s'il fut entraîné par les préjugés de ſon ſiècle, qui attachoient du mérite à une affectation d'obſcurité, il connut du moins que c'étoit un mauvais goût, & qu'il valoit mieux écrire pour ſe faire entendre.

Noſtradamus ſuppoſe qu'il ſe vante, dans ſes chanſons, de n'avoir jamais été amoureux. Nous avons cependant de lui une cinquantaine de chanſons galantes, où il parle de pluſieurs de ſes maîtreſſes, & exprime ſa paſſion avec toute la tendreſſe d'un amant. En voici une digne d'être citée.

» Grande eſt ma joie, lorſque je penſe à » l'amour : il me tient attaché inviolable- » ment à ſon ſervice. L'autre jour je vins

» en un verger tout couvert de jolies » fleurs, parmi leſquelles les oiſeaux faiſoient entendre leurs ramages. Tant j'y » demeurai, que la belle *Fleur-de-lis* m'y » apparut. (C'eſt le nom poétique de ſa » maîtreſſe.) Mes yeux en furent épris, » mon cœur ſaiſi de façon, que jamais » depuis je n'ai eu de penſée & de ſentiment que pour celle dont je ſuis » amoureux.

» Pour elle, je chante, je verſe des » larmes. Mes déſirs tendres & purs me » font adreſſer mes vœux en ſoupirant » vers les lieux où je vis briller ſa beauté. Fleur des dames qui plaiſent, & » qu'on invoque, eſt celle qui m'a ſi » joliment conquis; douce, bonne, modeſte & de noble lignage, aimable dans » ſes manières, avenante dans ſes diſcours: il me ſemble que tout le monde » en eſt charmé.

» Quel ſeroit mon bonheur, ſi j'oſois » publier ſes louanges! Tout l'univers

» prendroit plaiſir à les entendre. Mais » j'ai peur des faux médiſans, gens cruels » & injuſtes ; j'ai trop d'ennemis : je ne » veux pas qu'on puiſſe me ſoupçonner. » Que je voie ſeulement quelqu'un de la » famille de celle que j'adore : je le bai- » ſerai tant que la bouche me fendra ; » tant j'aime ſa jolie perſonne.....

» Or, diront les moqueurs, parlant » de moi, voyez comme il a l'air égaré ; » comme il eſt fier, hautain, dédaigneux ! » Mais je ſerois au milieu d'un grand » marché, que je n'y verrois autre per- » ſonne que celle en qui j'ai fixé mes dé- » ſirs. J'ai toujours les yeux tournés vers » le pays qu'elle habite. Sans ceſſe je » parle à mon cœur de l'objet auquel » aſpire ce cœur loyal. Hélas ! peut-on » aimer ſans qu'il y paroiſſe ? «

Dans une autre chanſon, il ſe dépeint timide & tremblant devant ſa maîtreſſe, au point de n'oſer lui adreſſer des vœux. Il ajoute enſuite : » Qui entend bien

» les droits & lois d'amour, & qui ſait » aimer, ne peut jamais avoir grande » joie, s'il n'y mêle un peu de témérité. » Jamais on ne vit l'amant trop ſage » devenir heureux. Mais un peu d'étour- » derie embellit, pare la ſageſſe, qui » preſcrit toujours d'être ſur la réſerve » avec les dames. «

Ailleurs il parle d'une dame dont il a reçu un baiſer, qui l'a rendu *plus fou que ceux de Beziers.* (C'eſt encore aujourd'hui une eſpèce de proverbe injurieux, que dans chaque maiſon de Beziers, il y a la chambre du fou.) Il adreſſe à cette dame, ou à quelque autre, une chanſon remplie d'extravagance, pour lui faire entendre que ſes rigueurs lui ont troublé l'eſprit, quoiqu'il ſoit *plus ſage que Caton ;* & qu'elle peut ſeule lui en faire retrouver l'uſage en l'aimant. Il demande auſſi pardon à une dame de Ségur, de ce que ſon amour lui fait paſſer les bornes de ſa raiſon : il ſe reconnoît indigne d'elle ;

& ſe compare à la feuille d'étain, que l'on fondroit avec l'azur pour donner plus de corps à la couleur. (Cela paroît indiquer une pratique de la peinture en émail ou en moſaïque.)

Il ſe plaint ſouvent de la décadence du véritable amour ; & le ſiècle lui paroît avoir dégénéré, parce que l'amour & les chanſons ne ſont plus en honneur comme autrefois. » Ci-devant, dit-il, » les jongleurs avoient une ſuite nombreuſe de compagnons : on s'empreſſoit de pourvoir à leurs beſoins, pour » l'honneur des dames dont ils célébroient les louanges : au lieu qu'à préſent ils n'oſeroient plus parler d'elles, » parce qu'on fait d'eux trop peu de » cas. Honnis ſoient les chevaliers qui, » les mains ſouillées du pillage des beſtiaux, des égliſes & des voyageurs, » veulent faire les galans auprès des » dames ! Les changemens ſurvenus en » amour ſont la cauſe de ce déſordre.

» Comme il n'y a plus de bonne foi, » les dames & les amans ont mérité la » cenſure des jongleurs ; ou plutôt, la » jonglerie eſt mépriſée, parce qu'il n'y » a plus d'amour. «

Et dans quel tems parloit le poëte ? à la fin du douzième ſiècle & dans le treizième. La jonglerie n'avoit peut-être jamais été ſi fort en honneur ; jamais on n'avoit tant célébré l'amour. Les mœurs, à la vérité, étoient mauvaiſes, rien de plus certain ; mais pour en trouver de meilleures, il auroit fallu remonter à des tems où les jongleurs étoient inconnus.

Différens traits hiſtoriques, répandus au haſard dans les ouvrages de ce troubadour, donneroient de l'exercice aux commentateurs, mais ſans éclaircir l'hiſtoire, & uniquement pour l'intelligence de paſſages qui n'intéreſſeroient point le public. Laiſſant donc à l'écart une ſeche & ſtérile érudition, nous devons nous

contenter d'un petit nombre de remarques relatives à notre objet.

Giraud de Borneil avoit ſéjourné en Eſpagne ; on le voit par ſes ouvrages. Il adreſſe une de ſes pièces au roi Fernand & au roi Alphonſe. Ces deux rois ne peuvent être que Ferdinand III, roi de Caſtille, dont le règne commença en 1217, & Alphonſe IX ſon oncle, roi de Léon, qui mourut en 1230.

Il parle avantageuſement du roi de Navarre, en diſant que, s'il eſt honoré de ſon eſtime, il fait peu de cas du blâme des autres. Ce doit être Sanche VI, dernier roi de la maiſon de Bigorre, mort en 1234. L'adulation inſpiroit ſans doute le poëte : car Sanche, qui voulut épouſer la fille du roi de Maroc, qui entra au ſervice de ce muſulman, qui abandonna ainſi ſon petit royaume aux ravages de ſes voiſins, & qui fut enfin la dupe de ſes folles eſpérances, ne méritoit certainement pas un pareil éloge.

Il dit dans un envoi au roi d'Aragon, que ſes ennemis doivent le redouter, puiſqu'il a triomphé de tous. C'eſt apparemment Jacques I, ſucceſſeur en 1213 de Pierre II, & qui mourut en 1276. La conquête du Rouſſillon, des îles Baléares & du royaume de Valence, juſtifie l'idée du troubadour.

Dans une pièce, où il parle de la mauvaiſe foi des femmes, il cite l'exemple du roi Louis, pour faire entendre que de deux maux on doit choiſir le moindre. Alluſion, ſans doute, à l'ancien divorce de Louis VII en 1150 avec ſa femme Eléonore de Guienne. L'auteur ſuppoſe qu'il vaut mieux perdre une partie de ſes états, comme fit ce prince, que de vivre avec une épouſe déshonorée. Ce n'eſt pas un raiſonnement de politique.

Trois pièces ſur la croiſade reſpirent le malheureux enthouſiaſme, dont on échauffoit les eſprits crédules. Tantôt il

déplore l'aveuglement des chrétiens, qui abandonnent le saint sépulcre au pouvoir des infidelles ; tantôt il leur promet les miracles de Dieu, qui fit tomber le puissant Goliath sous les coups du foible David ; tantôt il chante victoire, parce qu'enfin les souverains lèvent des troupes & vont délivrer la Terre-sainte. Les poëtes, comme les prédicateurs de la croisade, conspiroient à la ruine de l'Europe.

On compte jusqu'à quatre-vingt-treize pièces de ce troubadour ; il y en a onze, que différens manuscrits attribuent à d'autres auteurs. Il dit quelque part qu'il avoit d'abord préféré les petits vers sur des rimes difficiles ; qu'il en avoit retiré la gloire d'être mis au rang des plus grands poëtes ; mais qu'ensuite il avoit mieux aimé faire des chansons joyeuses, dont les paroles fussent claires, simples & intelligibles. Plusieurs de ses poésies ne se ressentent que trop du mauvais

goût, qui faiſoit conſiſter le mérite à multiplier les difficultés de l'art, uniquement pour paroître les vaincre. Combien d'écrivains auroient excellé, s'ils avoient ſuivi leur propre génie plutôt que les caprices de la mode!

Un troubadour nommé Ignauré diſpute, dans une tenſon, avec Borneil, & lui reproche de blâmer la poéſie obſcure. Tous les poëtes ſeroient égaux, ſelon lui, ſi les vers que tout le monde entend étoient les meilleurs. Borneil répond : » Je conſens que chacun compoſe à ſa » fantaiſie; mais je ſoutiens que la poéſie » facile & ſimple eſt celle qu'on eſtime » & qu'on aime davantage. — Je ne me » ſoucie pas, réplique Ignauré, de faire » des vers qui ſoient aimés & eſtimés » indiſtinctement de tout le monde : je » veux que les ſots ne faſſent point de » cas de mes compoſitions. — Mais » n'eſt-ce pas le déſir de vous faire une » réputation très-étendue, qui vous ani-

» me à chanter ? A vous entendre, il » faudroit craindre néanmoins d'étendre » ſa renommée au loin. Et travaillons-» nous pour autre choſe ? « Ignauré proteſte qu'il aime mieux une réputation bornée à un petit nombre de gens choiſis, qu'une réputation ſi générale, & établit ſon ſentiment ſur beaucoup de raiſons communes.

Il n'auroit pas tort en ce point, s'il s'agiſſoit de gens de goût & de mérite. Horace ne demandoit auſſi qu'un petit nombre de lecteurs ; *contentus paucis lectoribus.* Mais de tels lecteurs devoient donner un jour le ton au public : rien n'échappoit à leur diſcernement, ni de brillans défauts, ni des beautés preſque imperceptibles. Qu'il y a loin de la fineſſe d'expreſſion, que les gens d'eſprit ſont ſeuls capables de bien ſentir, à l'obſcurité du ſtyle, qui ne peut en impoſer qu'aux ſots ou à des eſprits dépravés !

La manière de vivre de Borneil, telle que nos manuſcrits la décrivent, ſuffiroit pour donner de lui une idée avantageuſe, quand même nous n'aurions pas ſes ouvrages. Il employoit tout l'hiver à fréquenter les écoles & à étudier les lettres; bien différent de cette populace de troubadours, qui mettoient toute la ſcience à coudre des rimes: l'été, il alloit dans les cours, menant avec lui deux bons chanteurs pour débiter ſes chanſons. Ainſi les gens de lettres devroient ne ſe produire dans le monde, qu'après avoir cultivé les fruits de l'étude. Il ne voulut jamais ſe marier; mais il ne fut pas de ces vicieux célibataires, dont toutes les vues & toutes les affections ſe concentrent dans eux-mêmes: ce qu'il gagnoit par ſon travail, il le donnoit à ſes parens pauvres, & il les enrichit tous. Cela ne l'empêcha point de faire de grands dons à l'égliſe de Sidueil, ſa patrie. On doit le louer encore de n'avoir

pas ſuivi le torrent d'une dévotion aveugle, qui mépriſant les liens de l'humanité & du ſang, croyoit acheter le ciel en donnant tout à l'égliſe.

Noſtradamus le fait mourir en 1278. Il eſt certain qu'il fleurit dès la fin du douzième ſiècle, avant Pierre d'Auvergne, comme on le voit à l'article de ce dernier, & qu'il vécut bien avant dans le treizième.

Le Dante fait mention plus d'une fois de Giraud de Borneil. Dans ſon chant du Purgatoire, il le met fort au-deſſous d'Arnaud Daniel. *Laiſſez dire les fous qui croient que celui de Limoges l'a ſurpaſſé.* Ce ſont ſes termes. Mais le jugement du poëte italien n'eſt rien moins qu'infaillible. (Voyez ARNAUD DANIEL.)

XLIV.

PIERRE D'AUVERGNE.

PIERRE D'AUVERGNE étoit fils d'un bourgeois du diocèse de Clermont. Le talent de la poésie, joint à une belle figure, à un caractère sage, à un esprit cultivé, lui procura beaucoup de succès. Plusieurs hauts barons, plusieurs nobles dames le traitèrent avec distinction. Il passa, disent nos manuscrits, pour le meilleur des troubadours, jusqu'à ce qu'on eût connu Giraud de Borneil. On lui reproche le défaut de se louer sans mesure dans ses ouvrages, & de censurer hardiment ceux des autres. Combien de poëtes lui ont ressemblé à cet égard !

Selon Nostradamus, il étoit si bien accueilli de toutes les dames, qu'après leur avoir récité ses pièces, il s'en récom-

penſoit en baiſant celle qui lui plaiſoit davantage; & preſque toujours la belle Clarette de Baux avoit la préférence: il devint amoureux en Provence de cette dame, fille du ſeigneur de Berre.

Après avoir long-tems vécu dans le monde avec honneur, il embraſſa l'état monaſtique, & y mourut. Peut-être fut-il le même qu'un auteur jacobin du treizième ſiècle, connu ſous le nom de *Petrus de Alvernia.* Parmi ſes poéſies, au nombre de vingt-quatre, il y en a de dévotes qui ſemblent avoir été faites dans le cloître.

Cette chanſon galante fera mieux juger de ſon talent. Elle tient du goût anacréontique.

» Roſſignol, va trouver la beauté que » j'adore. Conte-lui mes affaires, & » qu'elle te diſe les ſiennes. Qu'elle te » charge de me dire qu'elle ne m'oublie » point. Ne te laiſſe pas retenir. Revole » à moi bien vîte, pour me rapporter ce

» que tu auras entendu : car je n'ai au
» monde ni parent ni ami, dont je sou-
» haite autant d'avoir des nouvelles.

» Or eſt parti l'oiſeau joli. Il va gaie-
» ment, s'informant par-tout juſqu'à ce
» qu'il trouve ma belle. Il commence en
» la voyant ſon doux ramage, comme il
» a coutume de faire en voyant l'étoile
» du ſoir. Puis il ſe tait tout-à-coup, &
» rêve à la manière dont il parlera, afin
» de ſe faire écouter. *Votre ami loyal*,
» dit-il, *m'a dépêché pour vous chanter des*
» *choſes qui puiſſent vous plaire. Que lui*
» *dirai-je, quand il viendra à moi tout*
» *courant? Si je lui rends une bonne répon-*
» *ſe, vous devez en être auſſi aiſe que lui;*
» *puiſqu'il vous veut plus de bien que jamais.*
» *Mais je m'aperçois que mon meſſage eſt*
» *mal-reçu. Votre ami, je vous le proteſte,*
» *fait tout ſon bonheur de vous aimer.*
» *Qu'attendez-vous? Saiſiſſez l'amour tan-*
» *dis qu'il ſe préſente. C'eſt une fleur qui*
» *paſſe d'abord. Profitez du moment.*

» La dame répond : *L'oiſeau eſt venu* » *droit à moi. J'ai reçu avec plaiſir ce qu'il* » *m'a dit de votre part. Il vous dira que* » *votre abſence m'afflige fort, mon doux* » *ami ; car perſonne ne me plaît tant que* » *vous. Mais vous m'avez quittée trop tôt ;* » *& ſi je m'y étois attendue, vous n'auriez* » *pas eu de moi ce que je vous ai donné.* » *J'y ai du regret à préſent. Mon cœur eſt* » *tellement pénétré d'amour, que je ſuis* » *toujours rêveuſe. J'attends toujours celui* » *que j'aime. Avec lui, je ne ceſſe de jouer* » *& de rire ; pour rien au monde je ne le* » *changerois. J'en préfere la conquête à ce* » *qu'il y a de plus élevé. Le bon amour,* » *comme l'or, va toujours s'affinant ; celui* » *que j'ai pour vous va toujours croiſſant.* » *Doux oiſeau, pars ; dis-lui combien je* » *l'aime ; dis-le de ton mieux. Vole, dépê-* » *che. Quoi ! tu n'es pas encore revenu ?* «

Toutes ces belles apparences ne rendirent point notre poëte heureux en amour. Il veut y renoncer, dit-il dans

une chanſon, à cauſe de la fauſſeté des femmes. Quelques paroles qu'elles puiſſent lui donner, il n'y retournera jamais; & c'eſt en Dieu qu'il va chercher ſa conſolation. Peut-être fut-il de ces amans infortunés, dont on a vu tant d'exemples, que le chagrin & le déſeſpoir ont conduits à la vocation monaſtique.

Nous avons de lui trois poëmes chrétiens, pleins de choſes triviales; pluſieurs déclamations ſoit contre les modes & les mœurs du ſiècle, ſoit contre l'amour. Dans une de ces dernières, il dit au ſujet des maris qui font l'amour hors de chez eux: » Ils méritent d'être traités » comme ils traitent les autres. De ces » adultères naiſſent des enfans ſans cou» rage, ſans honneur & ſans mérite; & » ils poſſedent des biens qui ne leur ap» partiennent pas. «

Il dit ailleurs: » Chacun s'efforce » d'obtenir ce qu'il déſire. Mais l'a-t-il » obtenu, l'objet tant déſiré devient

» pour lui une ſource d'affreux chagrins. » Celui à qui l'amant a donné des cor- » nes, lui donne tel morceau qui l'étran- » gle. On a beau être circonſpect. Le » ſecret eſt bientôt divulgué ; les dou- » ceurs ſe tournent en amertume ; les » baiſers ſe changent en rudes coups de » bec, &c. «

Deux ſirventes contiennent des exhortations à la croiſade, fondées ſur les motifs qu'on prêchoit par-tout avec la plus aveugle confiance. » Dieu exige que » nous le ſuivions pour aller reprendre » ſon ſaint ſépulcre. Suivons-le donc, » comme l'*égliſe l'ordonne.* Celui qui » mourra, pourra dire à Dieu : *Si tu es* » *mort pour moi, ne ſuis-je pas mort pour* » *toi ?* « Le poëte exhorte le roi Philippe (Auguſte,) l'empereur Otton IV, & le roi Jean (d'Angleterre) à faire la paix entre eux pour aller ſervir le fils de Marie. (Ces princes étoient en guerre l'an 1214.) » Quiconque reſtera, l'en-

» *fer ſera ſon partage.* Va, ſirvente, droit » en Allemagne, trouver le ſouverain » de cet empire, plus fidelle à l'honneur » que jamais Juif ne le fut à ſa loi..... » Lâches rois chrétiens, vous laiſſez les » Mammelus triompher de nous; ſans » qu'aucun baron ou duc ceigne l'épée » & prenne la lance? Quelle douleur, » de voir que l'empereur nous manque » au beſoin! «

On vouloit alors que tout fût ſacrifié à un devoir chimérique, qui faiſoit abandonner les véritables devoirs. C'eſt ainſi que la ſuperſtition a ſouvent perverti la morale; & entraîné le genre humain, loin des routes du bonheur tracées par la providence, dans un labyrinthe d'erreurs funeſtes & de maux preſque irrémédiables.

L'orgueil de Pierre d'Auvergne eſt bien prouvé par deux pièces, où il ſe dit le premier homme du monde pour compoſer des vers parfaits, quoique ſes

ennemis en foule, auxquels il donne le démenti, s'efforcent continuellement de le déprimer. Son génie ſatirique ſe manifeſte de même dans un ſirvente, où il déchire quelques troubadours de ſon tems, dont la plupart ſont inconnus, ſans épargner Giraud de Borneil & Bernard de Ventadour, qui ne méritoient point d'être confondus dans la foule des rimailleurs. Voici la pièce en entier, auſſi plate qu'injurieuſe.

» Je chanterai de ces troubadours qui » chantent de pluſieurs façons. Les plus » mauvais croient faire des prodiges; » mais je leur conſeille d'aller chanter » ailleurs: car il y en a une centaine qui » n'entendent pas la force des mots, & » qui ne ſont faits que pour garder les » moutons.

» Le premier à qui j'en veux eſt Pierre » Roger. Il chante toujours l'amour: il » feroit bien mieux de chanter ſon » pſeautier, & de porter à l'égliſe un

» chandelier avec un cierge allumé.
» (C'étoit apparemment un clerc ſubal-
» terne.)

» Le ſecond eſt Giraud de Borneil,
» ſemblable à un vieux drap brûlé du
» ſoleil, avec ſes chants maigres & lan-
» goureux, bons tout au plus pour de
» vieilles ſervantes lorſqu'elles vont à la
» fontaine. S'il ſe regardoit au miroir,
» il ſe verroit effilé comme une aiguille.

» Le troiſième eſt Bernard de Ven-
» tadour, encore plus décharné que
» Borneil. Son pere étoit un mauvais
» archer; ſa mere ramaſſoit des fagots &
» faiſoit chauffer le four.

» Le quatrième eſt Brival Limouſin,
» un des moins mauvais jongleurs qu'il y
» ait d'ici à Bénévent. Il reſſemble à un
» pélerin malade qui chante pour la
» canaille. J'en ai preſque pitié.

» Le cinquième eſt Guillaume de Ri-
» bes, mauvais dedans comme dehors.
» Il chante d'une voix caſſée. On diroit

» que c'eſt un arbre qui ſe rompt ; & à
» voir ſes yeux, on le prendroit pour
» une de ces têtes attachées aux murail-
» les des égliſes ; (apparemment des *ex-*
» *voto.*) :

» Le ſixième eſt Elias Gaumas, qui
» de chevalier s'eſt fait jongleur. Maudit
» ſoit celui qui lui donna des habits
» verts ! Il vaudroit mieux l'avoir brûlé,
» puiſqu'il y en a déjà cent qui ſe mêlent
» du métier.

» Le ſeptième eſt Pierre Brémond. Il
» ne fait plus rien qui vaille, depuis que
» le comte de Toulouſe lui a fait du bien.
» Je louerois celui qui le vola ; s'il l'avoit
» encore mutilé, puiſqu'il n'y auroit plus
» de ſa race.

» Le huitième eſt B. de Saiſſac, dont
» le meilleur métier fut d'aller gueuſant.
» Je fais autant de cas d'un chien ; &
» j'aimerois encore mieux Bertrand de
» Cordeilles, qui eſt comme une vieille
» caſaque tout-uſée.

» Le

» Le neuvième eſt Rambaud, qui » croit ſes vers divertiſſans, quoiqu'ils » ſoient triſtes & froids. Mieux vaudroit » entendre les pauvres qui demandent la » charité.

» Le dixième eſt Elias Sanchal, vi- » lain payſan, qui ſe loue d'un côté, & » ſe vend de l'autre pour deux deniers.

» Le onzième eſt Garſals Roſin, ſi » vain de ſes vers qu'il tranche du che- » valier. Mais il ne fut jamais ſi bien » armé, qu'il osât donner un coup; & » il ne ſe bat que des jambes, (en » fuyant.)

» Le douzième eſt un petit Lombard » nommé Sicard. Il appelle ſes voiſins » poltrons, & il fuit dès qu'il voit le dan- » ger. Il s'enorgueillit des airs groſſiers » qu'il compoſe ſur des paroles qui n'ont » pas de ſens. «

A la fin de la pièce eſt un trait contre l'auteur lui-même, ajouté ſans doute par un de ſes ennemis.

» Pierre d'Auvergne chante comme » une grenouille dans un marais ; & va » par tout ſe vantant qu'il eſt le maître » de tous les autres. Il faudroit quel- » qu'un pour expliquer ſes vers : car il » n'y a plus perſonne qui les puiſſe en- » tendre. «

Le manuſcrit ajoute : *Ce vers fut fait au Puiverd, dans les aſſemblées aux flambeaux, où l'on récite les nouvelles ou fabliaux en jouant & riant.*

Une ſatire ſi groſſière, digne d'exciter la haine & le mépris contre l'auteur, fut le modèle que ſuivit le moine de Montaudon, en ſatiriſant d'autres troubadours. (Voyez ſon article.) C'étoit le tems où la rage de mordre, d'injurier, de calomnier, ſe gliſſoit dans les écoles parmi les théologiens. Faut-il s'étonner que des poëtes y fuſſent ſujets ? La raiſon & la politeſſe ne guériſſent pas toujours d'une frénéſie qui flatte un moment l'amour-propre, mais qui l'expoſe à de cruelles repréſailles.

Obſervons en paſſant que, du tems de Pierre d'Auvergne, ſelon nos manuſcrits, toutes les ſortes de poéſies étoient compriſes ſous le nom générique de *vers*, juſqu'à ce que Giraud de Borneil introduiſit le nom de *chanſon*, qui déſigna les pièces galantes qu'on chantoit.

XLV.

GIRAUD DE CALANSON.

GIRAUD DE CALANSON, disent nos manuscrits, fut un jongleur de Gascogne, savant dans les lettres, & qui composoit avec esprit. Il fit des chansons, des pièces morales contre les vices, & des *descorts* sur les événemens de son tems. On ne goûta en Provence ni sa personne ni ses poésies ; & il fut mal récompensé des gens de cour. Crescimbéni dit au contraire qu'il reçut de grands honneurs à la cour de Provence, où il séjourna.

Parmi ses pièces, au nombre de quinze, on doit remarquer une complainte sur la mort de l'infant D. Ferdinand de Castille, fils d'Alphonse IX & d'Eléonore d'Angleterre fille de Henri II. Ce jeune prince donnoit les plus grandes

eſpérances. En 1210, il commanda l'armée de Caſtille contre les Maures; il ſe jeta dans l'Andalouſie, & ravagea tout le pays de Baéça. A ſon retour, il concertoit avec ſon pere de nouvelles expéditions, lorſqu'une mort prématurée l'enleva aux Caſtillans, & cauſa des regrets univerſels.

Le troubadour, dans ſa complainte, compare Ferdinand au roi Arthur. » En » lui avoit été réparée la perte des trois » freres (fils de Henri II,) à qui il reſſem- » bloit de taille & de figure, comme à » ſon pere par toutes les autres bonnes » qualités. Du Jourdain juſqu'au cou- » chant, on ne vit jamais un jeune roi » regretté ſi vivement. Il l'eſt des Fran- » çois, des Anglois, des Allemands, de » l'empereur, de l'Eſpagne & de l'Ara- » gon: car il n'y a pas de prince chrétien » qui ne fût ſon parent ou ſon allié. S'il » eût vécu encore un an, il ſeroit allé » ſervir Dieu contre les Arabes. «

Dans une autre pièce, Giraud célèbre le roi Pierre d'Aragon, qu'il nomme le protecteur de la jonglerie, & dont il ſeroit auſſi long de compter les vertus que les étoiles du firmament. Il charge une de ſes chanſonnettes d'aller aſſurer madame de Ventadour qu'il eſt le plus ſoumis de ſes ſerviteurs. Ses pièces galantes ſont pleines des éloges de la beauté maîtreſſe de ſon cœur, qu'il ne fait point connoître.

A l'entendre, » ſes penſées, ſes joies, » ſon tréſor, tout eſt dans cette belle aux » cheveux blonds. Il l'aime plus loyale- » ment, ſans rien obtenir, qu'un mari » en jouiſſant. Car il a bien des dames » qui lui font des agaceries, mais elle eſt » la ſeule dont il veut, & il ne veut d'elle » que la permiſſion de l'aimer. Il la prie » de lui épargner les beaux ſemblans & » les tendres regards, qui le font *crever* » du déſir de la poſſéder; bonheur qu'il » préféreroit aux joies du paradis. Puis

» il demande pardon de cette folie, &
» s'avoue trop heureux d'être ſimple-
» ment ſon amant. «

Cette maîtreſſe le rebuta cependant par ſes rigueurs. Il rompit avec elle, pour en aimer une autre; mais après de grandes eſpérances, il ne trouva point le bonheur qu'il attendoit.

La pièce la plus curieuſe de ce troubadour eſt une longue inſtruction donnée à un jongleur. Elle contient des détails ſur l'art des troubadours & des ménétriers, ſur l'ancienne muſique, ſur la ſcience qu'on devoit avoir. Le texte eſt malheureuſement corrompu en pluſieurs endroits, & la matière ſi obſcure par elle-même, qu'il eſt impoſſible de s'aſſurer du vrai ſens. Nous avons fait effort pour le deviner.

» Sache bien trouver & bien rimer,
» bien parler, bien propoſer un jeu-parti.
» Sache jouer du tambour & des cim-
» balles, & faire retentir la ſymphonie.

» Sache jeter & retenir de petites pom-
» mes avec des couteaux, imiter le chant
» des oiſeaux, faire des tours avec des
» corbeilles, faire attaquer des châteaux,
» faire ſauter au-travers de quatre cer-
» ceaux ; jouer de la citale & de la man-
» dore, manier la manicarde & la gui-
» tare qu'on entend volontiers ; garnir
» la roue avec dix-ſept cordes, (peut-
» être une eſpèce de vièle ;) jouer de la
» harpe, & bien accorder la gigue pour
» égayer l'air du pſaltérion. Jongleur, tu
» feras préparer neuf inſtrumens de dix
» cordes. Si tu apprends à en bien jouer,
» ils fourniront à tous tes beſoins. Fais
» auſſi retentir les lyres & réſonner les
» grelots. « On voit qu'un jongleur devoit réunir au talent de la muſique, celui d'amuſer par des tours de gobelet & de paſſe-paſſe. Suit une énumération de romans, dont il doit s'inſtruire. C'étoit la ſcience ſublime.

» Sache comment l'Amour court &

» vole ; comme il va nu & ſans habits ;
» comme il repouſſe la juſtice avec ſes
» dards qu'il a fait aiguiſer, & ſes deux
» flèches, dont l'une eſt d'or fin qui
» éblouit, & l'autre d'acier, qui bleſſe ſi
» rudement qu'on ne peut guérir de ſes
» coups. Apprends les ordonnances d'a-
» mour, ſes priviléges & ſes remèdes ; &
» tu ſauras expliquer ſes divers degrés ;
» comme il va rapidement ; de quoi il
» vit ; ce qu'il fait quand il part ; les
» tromperies qu'il exerce alors, & com-
» ment il détruit ſes ſerviteurs.

» Lorſque tu ſauras bien tout cela, ne
» manque point d'aller vers le jeune roi
» d'Aragon : car je ne connois perſonne
» qui apprécie mieux les bons exercices.
» Si tu ſais bien ton métier, ſi tu te diſtin-
» gues parmi les meilleurs, tu n'auras
» point à te plaindre de ſes dons. Si tu
» reſtes dans la médiocrité, tu mériteras
» d'être mal accueilli du meilleur prince
» qui ſoit au monde. «

XLVI.

BONIFACE DE CASTELLANE.

PEU de troubadours ont égalé celui-ci par leur origine ; & peu de grandes maiſons ont eſſuyé des revers auſſi accablans que la ſienne. Héritier d'un pere malheureux, il finit lui-même par une cataſtrophe ſanglante, dont ſa race a toujours ſenti le contre-coup. Nous ne pouvons qu'indiquer ces faits : ils appartiennent à l'hiſtoire de Provence.

La baronnie de Caſtellane, ayant ſous elle un très-grand nombre de fiefs, fut tenue en ſouveraineté, ſelon quelques écrivains, juſqu'à la fin du douzième ſiècle. Boniface II, pere de notre troubadour, la poſſédoit, lorſque Alphonſe I, roi d'Aragon & comte de Provence, entreprit de la ſoumettre à ſa ſuzeraineté. Le baron repréſenta inutilement

que ſes ancêtres avoient conquis cette principauté ſur les Saraſins ; que les empereurs, en qualité de rois d'Arles, leur en avoit confirmé la poſſeſſion, ſans les aſſujettir à aucune autre dépendance que de relever d'eux immédiatement. Alphonſe employa la force des armes, contre laquelle les droits ne ſont rien. Après une guerre fatale, Boniface fut obligé en 1189 de faire hommage de toutes ſes terres au comte de Provence. Les comtes de Forcalquier & les princes d'Orange eurent le même ſort. Tous devinrent vaſſaux de celui qu'ils traitoient d'égal auparavant.

BONIFACE III DE CASTELLANE, dont il s'agit dans cet article, étoit d'un caractère à relever l'éclat de ſa maiſon, ou à s'enſevelir ſous ſes ruines. Il avoit le goût de la poéſie, & fit de très-belles chanſons, ſuivant Noſtradamus, pour une demoiſelle de la maiſon de Foz, fille du ſeigneur d'Ières,

de Pierrefeu & de Cannet, de laquelle il fut amoureux. Mais ſon génie libre & ardent reſpiroit ſurtout la ſatire. Le même auteur dit qu'après avoir bu, il entroit dans une ſorte de fureur poétique, & déclamoit contre les perſonnes de tout rang; que le moine des Iles d'or cite pluſieurs de ſes chanſons, qui avoient pour refrain, *Bocca, qu'as dich?* (*bouche, qu'as-tu dit?*) comme pour ſe reprocher la hardieſſe de ſes expreſſions. On ajoute enfin qu'il ſe montra fort ambitieux de règner.

Fier de ſa naiſſance, & jaloux des droits qu'il avoit perdus, vraiſemblablement il vouloit ſecouer le joug. Le mariage de la princeſſe Béatrix, héritière de Provence, avec Charles d'Anjou frere de S. Louis, déconcerta ſes projets & irrita ſon humeur. Dans deux ſirventes, ſeules pièces que nous ayons de lui, il exhale contre les François la plus vive animoſité, en même tems qu'il ſe plaint

de ſes propres compatriotes. » Je ne » me plais qu'à voir le monde troublé » par la guerre, qui fait ceſſer les pro- » cédures des gens de juſtice..... Je » ſuis fort aiſe de voir les Provençaux » dans les chaînes des François : ils le » méritent bien par leur lâcheté..... » Je ſuis fort aiſe de voir les Génois » dépouillés du comté de Vintimille, & » abandonnés par le capitaine qui avoit » coutume de les défendre. «

Il invective ici contre les troupes de conſeillers & d'avocats, qui, ſans égard pour le droit des parties, diſent que tout appartient au comte de Provence. C'eſt une alluſion aux recherches que fit faire Charles d'Anjou, au commencement de ſon regne en Provence, pour réunir à ſon domaine tout ce qui paroiſſoit en avoir été démembré. Le baron de Caſtellane, plus ſuſpect que les autres, étoit ſans doute moins épargné par les officiers de juſtice ; & ces recher-

ches, toujours odieuſes aux poſſeſſeurs, lui fourniſſoient des raiſons particulières de mécontentement. Il ſe figuroit la Provence accablée ſous le poids de la tyrannie : il vouloit que tous les princes s'armaſſent en ſa faveur. De là ces plaintes contre les *méchans & vilains* barons, qui n'ont ni mérite ni courage.

» Ils mériteroient bien qu'on dépouillât leurs enfans du peu qu'on leur a » laiſſé. Je crois que le roi d'Angleterre » eſt à l'agonie ; car, ſans mot dire, il » ſe voit enlever ſes héritages, loin de » s'unir à ceux qu'on maltraite comme » lui, & de faire courageuſement la guerre. Le lâche roi d'Aragon, au lieu de » paſſer ſa vie à ruiner de pauvres gens » par des procès, feroit mieux d'aller » avec ſes barons tirer vengeance de la » mort de ſon valeureux pere, qui fut » tué au milieu de ſes voiſins. Les faux » gens d'égliſe, renégats, veulent tout » dépouiller pour enrichir leurs bâtards,

» & tiennent l'empire dans l'eſpérance
» de règner ſur nous..... Je préfere
» les arbalêtriers & cavaliers, bien ran-
» gés en bataille, à ceux qui n'ont que
» de la beauté; & jamais je ne me laſſe-
» rai de livrer aſſauts & combats. «

Le roi d'Aragon, dont il s'agit dans ces ſirventes, eſt Jacques I, fils de Pierre II. Celui-ci avoit péri en 1213 à la bataille de Muret, en ſoutenant la cauſe du malheureux comte de Toulouſe, attaqué par le fanatiſme & l'ambition. Le trait du poëte contre les gens d'égliſe rappelle les reproches que leur faiſoient les Albigeois, & dont le clergé ſe vengeoit trop cruellement.

A force d'entrepriſes contre un prince redoutable, Boniface couroit à une perte certaine. Le comte d'Anjou étant occupé dans les Pays-bas, par ordre de S. Louis, à défendre la comteſſe de Flandre qu'attaquoient ſes propres enfans, la ville de Marſeille ſe révolta, &

voulut reprendre ſon ancienne liberté. Le fougueux troubadour ſe mit à la tête des rebelles, & ſe ſignala par des excès éclatans. De retour en Provence, le prince alloit fondre ſur Marſeille. On prévint la tempête, en lui envoyant des députés pour implorer ſa miſéricorde. Mais Charles fit arrêter les principaux ſéditieux. Boniface de Caſtellane eut la tête tranchée ; & tous ſes fiefs furent confiſqués & réunis au domaine du comte. La grandeur de ſa maiſon n'a pu ſe relever de cette chute.

Selon Noſtradamus, il accompagna Charles d'Anjou dans l'expédition de Naples en 1278. C'eſt une erreur. On trouve, à la vérité, parmi les ſeigneurs provençaux, qui ſuivirent Charles en Italie, un Boniface de Caſtellane ; mais qui ne peut avoir été que le fils ou le parent du troubadour.

Le même auteur, d'après le moine des Iles d'or & Hugues de Saint-Céſaire,

ſes oracles, aſſure que ce poëte compoſa un livre en forme de ſirvente, où il relevoit en termes couverts tout ce qu'il y avoit à louer & à blâmer dans les familles nobles de Provence; & qu'il en fit préſent à Charles d'Anjou. La fierté de Boniface, ſa haine implacable pour le comte, ne permettent pas de croire qu'il ait voulut lui rendre un ſervice de bas courtiſan.

XLVII.

IZARN, *missionnaire dominicain & inquisiteur.*

NOUS n'avons point la vie de ce troubadour. Nostradamus, Crescimbéni, & les autres qui ont écrit sur la poésie provençale, ont ignoré son existence. Il étoit dominicain, missionnaire employé à convertir les Albigeois. La pièce qui nous reste de lui en fournit la preuve. Cette pièce unique, d'environ huit cents vers alexandrins, est la controverse d'Izarn avec un théologien Albigeois. Nous la donnerons ici tout entière, comme un monument des plus précieux, où l'on verra quelle étoit la doctrine attribuée à ces hérétiques, de quelle manière on s'y prenoit pour les convaincre, & surtout avec quelle absurdité on renforçoit les argumens par la terreur des supplices.

C'eſt, pour ainſi dire, une image parlante de l'ancienne inquiſition.

» Dis-moi, hérétique, parle un peu » avec moi. Tu ne le feras point, ſi tu » n'y es forcé, ſelon ce que j'entends » dire. Tu te moques bien de Dieu, » d'avoir renié ta foi & ton baptême, » pour croire que le diable t'a créé, & » qu'un tel monſtre peut te ſauver. Dieu » ſeul eſt le créateur de l'homme, ſuivant ces paroles: *Manus tuæ fecerunt me & plaſmaverunt me.*

» Ce témoignage prouve que Dieu & » non le diable a fait l'homme, & la » femme après lui. Car le diable n'a pas » la puiſſance de rien faire & rien dire » de bien. Et comment auroit-il fait » l'homme, qui eſt plus grand que lui? » comment pourroit-il lui donner le ſalut? Il t'auroit donc plus donné qu'il » n'auroit gardé pour lui-même? Je ne » crois pas que tu aies cent ans; & il y » en a plus de cinq mille que ton pere

» le diable, que tu dis t'avoir formé, ne
» peut obtenir ſa grâce. Toi qui es
» rempli du ſaint Eſprit, & qui en diſ-
» poſes pour le diſtribuer à tes diſciples,
» comment ne donnerois-tu pas le ſalut
» à ton pere? Non, je ne croirai jamais
» que l'homme ſoit né d'un auſſi mau-
» vais pere que le diable. Son véritable
» pere, c'eſt Dieu. *Formavit hominem*
» *ad imaginem & ſimilitudinem ſuam.*

» Voilà deux grands témoignages pour
» te convaincre; mais s'ils ne te ſuffiſent
» pas, tu ſeras forcé de te rendre à un
» troiſième argument. Suppoſons, com-
» me tu dis, que le diable t'ait fait de la
» tête aux pieds. Je te démontre que
» cela ne ſe peut. Salomon, aucun pro-
» phète, ni apôtre, ni pape n'a dit que
» le ſalut fût fait par l'œuvre du diable;
» & le ſaint Eſprit n'eſt pas ſi lâche que
» de vouloir établir ſa demeure dans
» l'édifiee du diable. Cependant tu le
» prodigues, ce ſaint Eſprit, comme du

» lard; & tu prétends ſauver ainſi ton » compagnon. «

Quoique de pareils raiſonnemens intéreſſent le lecteur par leur ſingularité, on me permettra d'en interrompre le fil, & d'y mêler quelques obſervations importantes. Le célèbre Baſnage a ſoutenu contre M. Boſſuet, que les Albigeois n'étoient pas manichéens, ou n'admettoient pas les deux principes. Il eſt certain que l'imputation de manichéiſme étoit autrefois haſardée fort légérement. Il n'eſt pas moins vrai que notre miſſionnaire troubadour ſe montre trop peu éclairé, pour qu'on puiſſe s'en rapporter à lui, ſur la manière dont il rend la doctrine de ces hérétiques. Son témoignage ajoute cependant du poids aux preuves déjà connues de leur eſpèce de manichéiſme. » Ils ſuppoſoient, (dit M. » l'abbé Pluquet dans ſon Dictionnaire » des héréſies,) que Dieu avoit produit » Lucifer avec ſes anges, que Lucifer

» s'étoit révolté contre Dieu, qu'il avoit
» été chaſſé du ciel avec tous ſes anges,
» & que, banni du ciel, il avoit pro-
» duit le monde viſible, ſur lequel il
» régnoit. «

Les miniſtres de la ſecte, comme tant d'autres fanatiques plus modernes, prétendoient communiquer le ſaint Eſprit; & pour cela, ſelon les hiſtoriens, ils ſouffloient ſept fois dans la bouche des croyans. C'eſt ſur quoi Izarn plaiſantoit à ſa manière.

» Tu n'as garde de prêcher ta doctrine
» dans les égliſes ni dans les places; tu
» la prêches dans les bois, les brouſſail-
» les & les buiſſons, où ſont les dames
» Domergua, Renaud, Bernard, Garſens,
» qui filent leur quenouille. Tandis que
» les unes filent & que les autres font
» leur toile, on explique l'évangile, on
» débite des ſermons. Vit-on jamais pa-
» reille aſſemblée, de gens qui ne ſavent
» ni lire ni écrire, prétendre dépouiller

» Dieu de ſes droits ? Mais c'eſt inutile-
» ment. Car nous avons une foule de
» témoignages, qu'il forma le ciel, la
» terre, le ſoleil, la lune & les étoiles ;
» & il les nomme fils & freres ſelon l'or-
» dre de la création. Le prophète David
» dit à ce ſujet : *Filii tui ſicut novellæ*
» *olivarum.* «

L'abſurde application de ce texte n'auroit peut-être pas échappé aux dévotes les plus ſimples du parti, malgré le ridicule dont les couvre le miſſionnaire. On ſait que les novateurs prétendirent toujours triompher par les livres ſaints. L'inquiſition défendoit de les lire en langue vulgaire, comme ſi elle eût craint leur autorité. Ses rigueurs forçoient les Albigeois à tenir leurs aſſemblées dans le déſert : ſes précautions forçoient les catholiques à croupir dans l'ignorance la plus profonde.

» Voyons maintenant, hérétique, ſi
» tu ne commets pas une perfidie infâ-

» me, en appelant l'homme enfant adul-
» térin de Dieu, & en lui donnant un
» autre pere que celui qui le fut vérita-
» blement. Tu mens comme un larron,
» & tu es en effet voleur des ames. Mais
» je te pouſſerai à bout par cette autre
» queſtion. Si le diable a fait l'homme,
» il a donc fait auſſi Dieu qui fut cruci-
» fié, & qui avant ſa paſſion fut appelé
» homme, ſuivant ces paroles : *Ecce*
» *homo*. Il n'en faut pas davantage pour
» te convaincre, ſi mes autres preuves
» ne t'ont point ébranlé. Mais puiſque
» tu en veux encore une, la voici. Si tu
» as le pouvoir d'effacer les péchés de
» l'homme, & que le diable ne l'ait point,
» à quoi donc t'a-t-il ſervi ? & ſi tu ne
» tiens pas ce pouvoir de Dieu, comme
» tu le dis, qui te l'a donc donné?.....
» Tu ne crois pas que Dieu ait créé
» le ciel & la terre, ni rien de ce qui
» exiſte. Tu en as menti ; puiſque ſaint
» Jean, qui a vu toute la gloire, dit dans
» ſon

» ſon évangile : *Omnia per ipſum facta*
» *ſunt, & ſine ipſo factum eſt nihil.* Ce
» que confirment ces paroles de S. Paul,
» *Et in principio terram fundaſti.*

» Ces auteurs méritent plus d'en être
» crus que Pierre Caſella & les autres
» hérétiques *Vaudois*, & que toi qui ne
» reconnois point la confeſſion. Voilà
» quatre auteurs remplis du ſaint Eſprit
» & de la vérité. Si tu refuſes de les
» croire, voilà le feu qui brûle tes com-
» pagnons, tout prêt à te conſumer. «

Il eſt juſte de remarquer ici que les *Vaudois*, proprement dits, n'étoient pas manichéens, de l'aveu de M. l'abbé Pluquet (article *Albigeois.*) Cependant Izarn les ſuppoſe infectés de cette héréſie. Eſt-ce ignorance ou fauſſeté de ſa part? eſt-ce que les Vaudois, ayant pénétré en Languedoc, étoient confondus avec les hérétiques du pays? Du moins ne devoit-on pas confondre leurs opinions, ſi elles étoient eſſentiellement différentes.

» Je veux qu'en un ou deux mots tu
» me répondes. *Ou tu ſeras jeté dans le*
» *feu, ou tu te rangeras de notre côté, de*
» *nous qui avons la foi pure avec ſes ſept*
» *échelons;* ſavoir les ſacremens du bap-
» tême, de la confeſſion, du mariage,
» de l'extrême-onction, de la confirma-
» tion, de l'euchariſtie, le plus impor-
» tant de tous *; devant lequel toute
» créature doit s'incliner profondément,
» & qui fait tous les jours de grands
» miracles. Car, que le prêtre ſoit ver-
» tueux ou criminel, le ſacrement s'o-
» père également. Quand le prêtre com-
» mence la conſécration, & le *verè di-*
» *gnum & juſtum eſt;* quand il prononce
» ſur l'hoſtie & le vin mis dans le calice
» les ſaintes paroles que Dieu a ordon-
» nées; infailliblement il fait deſcendre

* Le ſacrement de l'ordre n'eſt point nommé dans le texte: c'eſt évidemment une omiſſion de copiſte.

» le corps de Jéſus-Chriſt, qui fut livré
» pour nous. L'hoſtie devient ſa chair,
» & le vin devient ſon ſang qu'il répan-
» dit pour notre ſalut. Ainſi le dois-tu
» croire, *comme nous & tout notre cou-*
» *vent* qui ſommes catholiques. «

Le zélé dominicain devoit-il joindre le *verè dignum eſt* aux paroles de la conſécration ? il ſemble en faire des paroles ſacramentelles, & cela eſt fort étrange.

» Je veux te propoſer une autre diſ-
» pute. C'eſt au ſujet du mariage. *Tu*
» *ments par ta gorge*, quand tu le nies,
» & que tu dis que ceux qui ont des fils
» & des filles ne peuvent être ſauvés.
» Nous avons de bonnes preuves de la
» ſainteté de ſon établiſſement. Dieu en
» fut l'auteur, pour multiplier les hom-
» mes, & relever le monde qui étoit en
» ruine par la chute des mauvais anges.
» C'eſt lui qui, pour réparer leur perte,
» créa l'homme & la femme deſtinés à

» n'être qu'une même chair. *Et erunt duo*
» *in carne unâ. Propter hoc relinquet homo*
» *patrem & matrem, & adhærebit uxori*
» *ſuæ*

» Saint Paul les avertit de bien vivre
» enſemble, & dit que *melius eſt nubere*
» *quam uri.* Il n'y a point de chaſteté ſi
» agréable à Dieu que le mariage fidel-
» le ; mais il y a plus de mérite à vivre
» chaſtement, quand on peut ſe conten-
» ter de l'état de virginité, (contradic-
» tion frappante !) Jéſus-Chriſt a ſage-
» ment permis aux hommes de ſe ſauver
» en faiſant des enfans, pour la propa-
» gation de leur eſpèce. S'il ne l'avoit
» pas approuvé, auroit-il, par ſon pre-
» mier miracle, changé l'eau en vin, à
» la cour de l'architriclin où il aſſiſtoit
» à des noces ? Quoi, indocile à toutes
» ces autorités de Dieu & de ſaint Paul,
» tu ne peux te rendre ? *Mais le feu &*
» *les ſupplices t'attendent ; tu vas y paſ-*
» *ſer.* «

Ce refrein barbare, ces menaces continuelles du feu, peignent, dans la plus grande vérité, la manière dont on traitoit les novateurs. *Crois, comme nous, où tu ſeras brûlé vif;* c'étoit le grand argument. Et l'on ſe croyoit les apôtres du Dieu de charité! Et il ſe trouve encore aujourd'hui des ames atroces, qui ſe parant du beau titre de chrétien, oſent regretter les buchers de l'inquiſition?

» Avant qu'on te jette dans les flam-
» mes, je veux cependant te donner
» congé par une autre diſpute, ſur la
» réſurrection de l'homme & de la fem-
» me, que tu ne crois pas non plus que
» le jugement univerſel. La parole de
» Dieu à ce ſujet eſt infaillible & inva-
» riable; de ſorte que, ſi la tête d'un
» homme étoit par delà les mers, un
» de ſes pieds à Alexandrie, l'autre au
» mont Calvaire, une de ſes mains en
» France, & l'autre à Haut-Villar (lieu
» inconnu;) & que le tronc fût porté en

» Eſpagne ; enfin que toutes ces parties,
» brûlées & miſes en cendres, fuſſent
» jetées au vent ; elles reprendroient au
» jour du jugement la forme qu'elles ont
» eue au baptême. La preuve en eſt
» dans l'écriture : *In carne mea videbo*
» *Deum ſalvatorem meum, quem viſurus*
» *ſum ego ipſe & oculi mei, &c.*—*Carnis*
» *reſurrectionem.* Comme Dieu a reſſuſ-
» cité, nous devons auſſi reſſuſciter ; &
» ſi cela étoit impoſſible, notre croyan-
» ce ſeroit la même que la vôtre. Mais
» nous trouvons beaucoup de paſſages
» dans l'écriture, qui nous apprennent
» que tous les morts ſe leveront de leurs
» tombeaux à la voix de Jéſus-Chriſt ;
» alors il fera placer les juſtes à ſa droite
» en leur diſant : *Venite benedicti*, &
» jettera les réprouvés dans les abîmes
» de l'enfer.

» Mais tu prétends, toi, hérétique,
» que cela ne peut être ; & que les ames
» de ceux qui doivent être ſauvés repren-

» dront une nouvelle chair, (non leur
» ancien corps, mais un ſemblable.)
» C'eſt une impoſture. Et ſi Pierre Ca-
» pella, Jean de Colet, & aucun autre
» homme de votre ſecte pouvoient m'en
» démontrer la vérité, je me mettrois de
» leur parti. Que deviendroit la parole
» de Dieu, qui a promis des récompen-
» ſes à ceux qui feront le bien; ſi une
» nouvelle chair, n'ayant aucune part
» aux bonnes actions de l'autre, venoit
» la dépouiller des récompenſes qu'elle
» doit avoir? Cela ne peut être, puiſque
» les promeſſes de Dieu ſont infailli-
» bles.

» Suppoſons encore pour un moment
» que tu aies raiſon en ce point. Je ren-
» verſerai ta doctrine par un autre argu-
» ment. Si les hommes ont une nouvelle
» chair, & que Dieu veuille les punir
» du mal qu'ils auront commis, ne pour-
» ront-ils pas dire qu'ils n'ont point une
» chair avec laquelle ils aient pu viſiter

» les pauvres, faire des aumônes & au-
» tres bonnes œuvres ? A qui donc s'en
» prendra-t-il ? Il en ſera de même des
» récompenſes : à qui ſeront-elles appli-
» quées ? Réponds, docteur hérétique ?
» Il n'y a point d'avocat aſſez ſubtil pour-
» le tirer d'un ſi mauvais pas. «

Avouons que le docteur catholique ſe montre un peu trop charnel dans ſes argumens. C'eſt toujours la chair à récompenſer, la chair à punir. On diroit que le mérite eſt à la chair, que le ſentiment eſt à la chair ; que Dieu ne pourroit appliquer ſa juſtice aux ames ſeules. Les manichéens étoient dans l'erreur, en admettant une ſorte de métempſycoſe, en faiſant paſſer les ames dans d'autres corps que les premiers qu'elles animoient. Mais ſi Dieu l'avoit ordonné ainſi, il eſt évident que le crime pourroit être puni & la vertu récompenſée. Ce ſyſtème venoit de l'Aſie où il a été fort commun.

» Dieu vous doit punir dans l'enfer
» plus encore que les démons, puiſque
» vous les faites adorer comme Dieu
» même, maudits hérétiques, qui en-
» traînez tant d'hommes & de femmes à
» renier la foi, leur baptême & Dieu ;
» qui lui refuſez le pouvoir de ſauver
» les hommes, & la création de tous les
» êtres exiſtans dans l'univers. Il n'y a
» point de péché égal à celui de l'héré-
» ſie. Auſſi les *freres Prêcheurs* n'ont-ils
» ceſſé de déclamer contre eux, non
» plus que le ſavant Hugues Arnaud
» qu'ils ont décapité ; (inquiſiteur domi-
» nicain, que ſes violences avoient ren-
» du odieux : D. Vaiſſete l'appelle Guil-
» laume ;) & auquel a voulu reſſembler
» frere B. de Caux. Ce n'eſt pas que
» ces ſaints perſonnages n'euſſent promis
» une entière abſolution à ceux qui,
» bien confeſſés, renonceroient de bonne
» foi à l'erreur, & reviendroient dans la
» véritable religion au moyen de quel-

» que légère pénitence. Si on les blâme » de s'être ſacrifiés pour les autres, je » répondrai qu'ils y ont été engagés par » le pape, qui les a amplement dédom- » magés ; (par des indulgences, ſans » doute.)

» J'ai tiré tous ces argumens de l'hiſ- » toire, pour garantir les croyans de » l'erreur, & remettre les mécréans dans » la bonne voie ; & non par aucune vue » de complaire aux freres Mineurs, ni » aux freres Prêcheurs. «

Ces religieux exerçoient de concert l'inquiſition. L'hiſtoire du tems prouve qu'ils regardoient l'héréſie comme le plus énorme des crimes, puiſqu'ils le faiſoient punir par le plus cruel des ſupplices. Mais elle auroit dû apprendre aux miſſionnaires que ce n'étoit pas le meilleur argument pour convertir les hérétiques ; car les flammes où l'on jetoit les uns allumoient l'enthouſiaſme des autres.

» Avant que tu ſois livré aux flam-
» mes, comme tu vas l'être ſi tu ne te
» rétractes point, je voudrois encore te
» demander pourquoi tu nies notre bap-
» tême, que Dieu, ſuivant l'écriture, a
» dit être bon & ſaint. *Niſi quis renatus*
» *fuerit ex aquâ & Spiritu ſancto, non*
» *intrabit in regnum Dei.* On ne peut
» donc ſe ſauver ſans le baptême de
» l'eau & du ſaint Eſprit. Quand l'eau a
» été bénie, & que le prêtre, ayant pris
» le chrême, vient aux fonts baptiſmaux
» avec ſes ornemens, ſon livre & ſon
» étole; la foi de l'enfant, mâle ou fe-
» melle, eſt formée des promeſſes que le
» parrain fait pour lui, de renoncer au
» démon. Les oraiſons du prêtre, les
» ſignes de croix abſolvent de tout pé-
» ché l'enfant qui ſort de l'eau. Tel eſt
» le baptême que Dieu nous donne, &
» qu'il reçut lui-même de S. Jean, l'un
» de ſes trois meilleurs amis. Tu démens
» donc, hérétique, tu parjures la parole

» que ton parrain donna en ton nom ;
» tu démens le chrême que tu reçus, &
» tu admets un autre baptême. «

» Maudit ſoit celui qui imagina d'en
» remettre l'adminiſtration à de vils
» payſans qui ne ſavent ce que c'eſt, qui
» viennent de garder les beſtiaux, &
» dont toute la ſcience eſt de labourer
» la terre & de dire des impiétés ! Ils n'y
» emploient ni eau, ni chrême, ni en-
» cens. Ce n'eſt pas ainſi que furent
» baptiſées madame Sainte-Foi, ni ſainte
» Catherine, ni ſainte Agnès, ni ſainte
» Cécile patrone des Albigeois, (de
» l'égliſe métropolitaine d'Albi ;) & tant
» de ſaints martyrs & de ſaintes qui font
» tous les jours des miracles. Quiconque
» ne croit point tout cela, ne doit pas
» être plaint s'il eſt ſaiſi & brûlé. «

Effectivement le dominicain raiſonne ſi mal, que le feu devoit ſeul fermer la bouche à ſes adverſaires.

» Quoiqu'il y ait trois ou cinq catho-

» liques contre un hérétique, *tout le* » *monde auroit été perverti, ſans le ſecours* » *des freres Prêcheurs*, que Dieu a en- » voyés ici pour empêcher que la foi » ne fût détruite, faute d'habiles gens. » Le peuple foible & ignorant n'auroit » pas donné dans les erreurs des héréti- » ques & des Vaudois, s'il avoit eu de » bons paſteurs. Mais ne ſachant ni lire » ni écrire, il a été facile de le tourner » du côté qu'on a voulu, dès qu'il n'y » avoit perſonne pour le retenir dans la » bonne voie. Ces miſérables qu'on a » trompés ſont vraiment dignes d'indul- » gence, & de la miſéricorde de celui » qui l'applique où il lui plaît, moyen- » nant une pénitence proportionnée aux » fautes. « (Ces miſérables n'en étoient pas moins brûlés, s'ils perſiſtoient dans leur croyance.)

» Le repentir du péché & les pleurs » qu'il fait répandre ſont le vrai moyen » d'obtenir grâce. Mais on pleure ſes

» péchés de deux façons. Il y a des lar-
» mes qui ne tombent que ſur la perte
» des biens temporels, non ſur la perte
» de l'ame, & qui ne détruiſent point la
» volonté de mal faire. Il y en a d'au-
» tres qui partent du cœur, d'un regret
» ſincère d'avoir manqué à Dieu & paſſé
» ſa vie ſans le ſervir. Celles-là ſont très-
» efficaces pour le ſalut, & très-agréa-
» bles à Dieu, ſuivant ces paroles, *In*
» *quâcumque die invocavero te, &c.*

» Je t'ai par huit fois convaincu d'er-
» reur & de menſonge, hérétique obſti-
» né. Mais toutes les autorités des apô-
» tres & des prophètes ne gagnent rien,
» & je perds mon tems avec toi. Si elles
» n'ont pu te réduire, en voici un neu-
» vième qui te force à retourner vers
» Dieu que tu as méconnu. Où as-tu
» trouvé dans l'écriture, & qui t'a appris
» que ton ame ſoit venue de ceux qui
» tombèrent du ciel ſur la terre, & *furent*
» *neuf jours à faire le chemin* ? Nous ſa-

» vons ce qu'ils ſont devenus ; & com-
» ment peux-tu dire qu'ils retourneront
» dans la gloire d'où ils ſont ſortis ?
» L'ange Lucifer les entraîna dans l'abî-
» me, par l'orgueil qu'il eut de s'égaler
» à Dieu, qui le découvrit ſur le champ ?
» Ces anges beaux & lumineux devin-
» rent hideux & noirs : ils n'auront ja-
» mais de ſalut ni de grâce. En effet, ne
» ſeroit-ce pas une criante injuſtice, que
» les hommes qui ſont venus après eux,
» étant morts, fuſſent dépouillés des
» joies du paradis, & qu'elles fuſſent
» accordées à ces démons qui les ont
» perdues par leur faute ? D'ailleurs,
» quelle apparence que mon ame ait été
» celle d'un de ces démons, renverſés du
» haut des cieux, il y a bien cinq mille
» ans ; puiſque je n'en ai pas ſoixante &
» dix ; que je ne me reſſouviens d'aucu-
» nes des choſes que j'avois vues ou fai-
» tes, ni ſi j'ai mérité ou démérité envers
» Dieu ? C'eſt ce que je ne puis jamais

» croire..... & j'aimerois mieux t'a-
» voir traîné & pendu, que d'ajouter foi
» à tes impoſtures.

» Dis-moi encore, dans quelle école
» t'a-t-on enſeigné que l'ame de l'hom-
» me, quand elle a quitté ſon corps, va
» ſe placer dans un bœuf, un âne, un
» bélier, un cochon, une poule, ou
» dans le premier animal qu'elle voit ;
» paſſant des uns aux autres, juſqu'à ce
» qu'elle reprenne un autre corps d'hom-
» me ou de femme ; & qu'elle y fait une
» longue pénitence, en attendant le jour
» du jugement où elle doit recouvrer ſa
» première gloire ? Voilà cependant ce
» que tu fais entendre à l'homme que tu
» ſéduis, & que tu ôtes à Dieu pour le
» donner au diable ; & c'eſt ainſi que tu
» lui fais eſpérer le ſalut. Tout pays,
» toute terre où ta perfide doctrine a été
» ſemée & répandue, devroit être en-
» gloutie. Si tu avois la foi & la religion
» de B. de Montaigu, de R. de Villar,

» ou de B. Pagat, (apparemment Albi-
» geois convertis;) tu te ſerois confeſſé.
» Mais ſi tu ne le fais au plus tôt, le feu
» eſt déjà allumé, on te proclame à ſon
» de trompe par la ville, & le peuple
» s'aſſemble pour te voir brûler. «

L'ancienne doctrine des Indiens avoit donc pénétré dans nos provinces méridionales; phénomène très-digne d'obſervation. Le fond de cette doctrine eſt que les eſprits, appellés *démons* parmi nous, ayant déſobéi au créateur, ont été condamnés à vivre dans des corps mortels; qu'ils y ſubiſſent des tranſmigrations différentes; & qu'après avoir expié leurs crimes, ils doivent ſe rejoindre à l'Eſprit ſuprême; qu'ainſi l'ame de l'homme, immortelle par ſa nature, ſera punie ou récompenſée ſelon ſes œuvres. En réfutant une abſurdité, le miſſionnaire en débite une autre plus extravagante; il donne un corps aux démons: il ſuppoſe que les démons ont mis neuf

jours à tomber du ciel ſur la terre. C'étoit apparemment quelqu'une de ces traditions fabuleuſes, dont la crédulité n'a ceſſé de faire uſage, juſqu'à ce que le ridicule en ſoit devenu ſenſible aux plus ignorans.

Cette controverſe eſt ſuivie de la converſion de l'hérétique. Izarn le fait parler lui-même, & lui met dans la bouche des aveux fort ſinguliers; mais il eſt aſſez ſimple pour donner à entendre clairement, dès la première phraſe, que les menaces ont produit beaucoup plus d'effet que les raiſons.

» Izarn, (répond le converti,) aſſu-
» rez-moi & faites-moi donner parole
» que je ne ſerai pas brûlé, ni enfermé,
» ni maltraité. Je me ſoumets à toutes
» les autres peines qu'il vous plaira. Si
» je puis compter que vous ne m'aban-
» donnerez point, que vous ménagerez
» mon honneur, & ne me ferez aucune
» violence; je vous révélerai tout le

» ſecret de nos croyans. Car, quoi que
» Bérit & Parazols aient pu découvrir,
» (c'étoient ſans doute des émiſſaires de
» l'inquiſition,) ils ne ſavent pas la
» dixième partie des choſes, concernant
» les hérétiques dont ils ont fait des
» enquêtes. Mais je vous demande le
» plus grand ſecret; ſi je vous croyois
» capable de me tromper, je ne me con-
» feſſerois ni à vous ni à aucun autre
» frere Prêcheur; & je vous en dirai la
» raiſon.

» Depuis que l'on me fit *évêque*, j'ai
» de mes mains, que vous voyez, *ſauvé*
» pour le moins cinq cents hommes. Si
» je les quitte, c'eſt autant d'hommes
» perdus, & livrés aux diables & aux
» peines de l'enfer. Que ſeroit-ce de moi,
» ſi je viens par malheur à rencontrer
» quelqu'un de leurs amis, & que vous
» ne me donniez point aſyle? Je per-
» drois la dignité où je ſuis élevé, & je
» deviendrois l'objet du mépris de toute

» notre cour, (du conſiſtoire des Albi-
» geois.) Mais puiſque je me ſuis rendu
» ici ſur la foi d'un ſauf-conduit, je veux
» être libre, & que vous me donniez
» toutes mes ſuretés. «

On voit que l'hérétique eſt un des principaux miniſtres de la ſecte. Les Albigeois diſtinguoient leurs miniſtres en deux claſſes, les *fils majeurs* ou *évêques*, & les *fils mineurs* ou *diacres*. Cet évêque veut diſſimuler ſa converſion à ſes proſélytes : autrement, il craindroit non-ſeulement pour ſa perſonne, mais pour leur ſalut, parce qu'il ſe propoſe de les convertir. C'eſt le ſens le plus vraiſemblable du diſcours que lui prête le dominicain ; quoiqu'il y ait alors une contradiction, à lui faire dire qu'il a *ſauvé* les cinq cents hommes pour leſquels il craint l'enfer. Il en faut paſſer bien d'autres à cet auteur, dont les raiſonnemens ſont la plupart au rebours de la raiſon. Suivons l'Albigeois.

» Il eſt bon que vous ſachiez d'abord,
» que ce n'eſt ni la faim, ni la ſoif, ni
» l'indigence qui m'ont forcé à venir ;
» qu'on nous défend expreſſément d'o-
» béir à la citation & de comparoître,
» comme d'autres qui n'ont pas été bien
» traités, ni de conſentir à aucune con-
» férence, ſans avoir exigé une parole
» ſolennelle, que ſi quelqu'un prend un
» hérétique, en quelque lieu que ce ſoit,
» il le rendra à ſa cour en cas qu'il
» veuille être mis en liberté. Ce qui vous
» étonnera davantage, c'eſt que nos
» meilleurs amis & nos plus familiers
» ſe ſont tournés contre nous. Ils nous
» abordent d'un air d'amitié pour nous
» ſurprendre ; puis ils nous arrêtent &
» nous chargent de chaînes, eſpérant
» racheter par là leurs péchés, & obtenir
» leur ſalut en nous perdant. Je ſuis
» venu à votre cour (de l'Inquiſition),
» ſans y être contraint, & de bonne gra-
» ce. Vous verrez que j'ai plus d'incli-

» nation pour vous que vous ne pen-
» ſez, quand vous ſaurez la vie déli-
» cieuſe que je menois. Je vais vous en
» faire le récit, ſi cela ne vous ennuie
» point. «

C'eſt de la meilleure foi du monde que notre poëte dévoile les délations & les perfidies, auxquelles ces malheureux Albigeois étoient ſans ceſſe expoſés. Il ne ſe doute pas qu'elles puiſſent rendre odieuſe l'Inquiſition, qui les commandoit, qui les récompenſoit. Il s'imagine au contraire, ſans doute, qu'elles édifieront les partiſans de la bonne cauſe, & rameneront ceux de l'héréſie. Tant on s'aveugloit alors par le faux zèle. La peinture ſuivante de la vie des hérétiques, de leurs miniſtres en particulier, nous paroît un peu ſuſpecte de partialité. Des fanatiques, tels que ceux-là, ſous le poids de la perſécution, eurent toujours en général des mœurs rigides; & l'on ſait combien les préjugés

populaires leur ont toujours attribué d'infamies. Du reſte il ne ſeroit pas étonnant qu'un prêtre corrompu profitât de la crédulité de ſon troupeau.

» J'ai un grand nombre d'amis aiſés » & riches, dont il n'y en a pas un qui » ne s'eſtime heureux de me donner tout » l'argent que je déſire. Auſſi ai-je tout » le bien & tous les dépôts des gens de » notre religion, qui ſont tous à leur » aiſe. (Izarn les repréſentoit plus haut » comme de vils payſans; & les Vaudois » affectoient la pauvreté.) J'ai grande » quantité d'habits, de chemiſes, de » chauſſes, de draps bien leſſivés & bien » blancs, de couvertures, beaucoup de » napes & de ſerviettes pour mes amis, » quand je leur donne à manger. Je fais » bonne chère; ſouvent je mange des » mets exquis, des ſauces de girofle & » de bonnes pâtiſſeries. Poiſſon vaut » bien mauvaiſe viande; bonne eau de » girofle vaut bien vin de buffet; pain

» bluté vaut bien miche de cloître. (Les » Albigeois ne mangeoient point de » viande, & ne buvoient point de vin. » Il eſt évident que le troubadour enve- » nime ici les choſes.)

» Tandis que vous autres, vous paſ- » ſez les nuits au vent & à la pluie, & » que vous revenez bien mouillés, je » ſuis bien à couvert & bien en repos » avec mes confreres, à boire quand il » me plaît, & à faire tout ce qui me » convient ſoit avec mon couſin ou avec » ma couſine. Car je ſuis le maître de » m'en donner après cela toutes les ab- » ſolutions que je veux; & il n'y a point » de péché avec lequel je ne me ſauve » ou par moi-même, ou par le premier » diacre que je trouverai. Telle eſt » l'heureuſe vie que je mène. Si j'y re- » nonce en avouant qu'elle eſt crimi- » nelle, pour embraſſer la foi de Rome, » ſachez-m'en gré, & traitez-moi com- » me un homme d'honneur. «

Izarn

Izarn oublie donc ce qu'il a dit, que ces prédicans alloient prêcher au fond des bois, au milieu des brouſſailles, toujours menacés du ſupplice le plus affreux. Avec cela peut-on mener une vie ſi délicieuſe? Mais il falloit relever par le contraſte le plus frappant l'auſtérité des miſſionnaires.

» Ermengaud de Figueiras fut mon » pere. J'aurois pu remplir les fonctions » de chevalier, ſi ma fortune me l'eût » permis. Mais ſi je ne ſuis pas bien armé » pour le ſervice du monde, je veux » l'être pour le ſervice de Dieu. Aidez-» moi de vos conſeils, Izarn, vous qui » avez le talent de faire des vers & des » romans; & qui, bien plus ſavant en-» core que perſonne, m'avez pouſſé à » bout, d'une manière ſi triomphante, » par vos neuf queſtions. Je crois fer-» mement tout ce que vous m'avez prê-» ché. Je ſuis prêt à en croire davan-» tage, ſi vous avez d'auſſi bonnes auto-

» rités que celles que j'ai entendues. Je
» veux être baptiſé, pleinement con-
» vaincu de la religion que vous m'avez
» enſeignée, vous & frere Ferrier, au-
» quel fut donné le pouvoir de lier &
» de délier quelque péché que ce ſoit
» d'hérétique. Et ſi on vous demande
» qui eſt ce nouveau baptiſé, vous pou-
» vez dire: C'eſt Sicard de Figueiras,
» qui a abjuré ſes erreurs, & qui, au-
» tant il a été ennemi de l'égliſe romai-
» ne, autant il deviendra le *perſécuteur*
» des hérétiques & des infidelles, ſans
» avoir ni paix ni trève avec eux. Si ja-
» mais j'eus des complaiſances pour Pier-
» re Capella & les chefs de ſon parti; ſi
» je fus ami & camarade de Jean de
» Colet, je ſerai déſormais leur ennemi
» déclaré, à moins qu'ils ne ſe conver-
» tiſſent avant le mois de février: je les
» ferai tous prendre par nos écuyers &
» archers. Bérite, P. Razols & Ricard le
» Portier, (apparemment émiſſaires de

» l'Inquiſition,) ſauront bien les chemins » détournés, les enclos, les cavernes, les » payſages, les ſentiers & les caves où » ils cachent leur argent. Il ne ſera pas » beſoin que vous y ſoyez, ni vous ni » frere Ferrier, s'ils ne ſe convertiſſent » pas à la vue de nos meſſagers. «

Voilà un étrange tableau, où la maladreſſe du peintre eſt ſurtout remarquable. D'une part, ce miſſionnaire orgueilleux ſe fait donner par ſon proſélyte, c'eſt-à-dire, ſe donne lui-même les plus ridicules louanges, juſqu'à vanter non-ſeulement ſa prodigieuſe ſcience, & la force invincible de ſes démonſtrations, mais ſon talent de faire des vers & des romans. D'autre part, il transforme tout-à-coup ſon Albigeois en *perſécuteur*, qui ne voit rien, à ſon exemple, de plus ſaint ni de plus agréable à Dieu, que de trahir, de piller, & de brûler ſans miſéricorde, ceux qu'il falloit plaindre & éclairer. Cette pièce du moins eſt une

peinture naïve des préjugés & des mœurs du tems.

Izarn la termine, en disant au converti :

» Sicard, je te souhaite la bénédic-
» tion de Dieu, qui sans le secours de
» personne, forma le ciel, la terre, le
» soleil & la lune. Qu'il te fasse la grace
» d'être du nombre de ces bons ouvriers
» que Dieu employa dans sa vigne, &
» qui, quoique appelés les derniers,
» eurent autant que les premiers. C'est
» ce qu'infailliblement tu obtiendras, si
» tu veux être aussi attaché à la foi que
» tu l'as été au mensonge. Mais on se
» défie toujours des pénitens que la
» crainte a fait convertir, (belle conver-
» sion en effet!) surtout quand ils ont été
» chefs de parti; & il faut une puissante
» médecine pour évacuer tout le venin
» dont ils étoient infectés. Sicard, il faut
» que, sans perdre de tems, tu fasses
» voir par tes œuvres la sincérité de ta

» converſion : c'eſt-à-dire, que tu ſois
» plein d'ardeur à pourſuivre l'héréſie.
» Si tu montres un zèle ardent & ferme,
» tel que je le demande, pour la foi de
» Jéſus-Chriſt, que ſoutient frere Fer-
» rier, tu recevras une grande récom-
» penſe, celle que promet Dieu à ceux
» qui perſévéreront toujours à faire de
» bonnes œuvres, & à ſouffrir pour lui
» de fréquentes perſécutions. Il leur don-
» nera les joies du paradis, *ainſi que le*
» *pape nous en aſſure*, & que ſaint Mathieu
» l'évangéliſte l'a dit le premier : *Beati*
» *qui perſecutionem*, *&c.* «

Nous verrons parmi les troubadours un Guillaume de Figueira, de la même famille vraiſemblablement que le miniſtre Albigeois, & dont les pièces renferment des invectives contre l'égliſe romaine. Ce nom connu donne lieu de croire que le poëme d'Izarn n'eſt point une pure fiction, que ce dominicain avoit réellement triomphé à ſa maniere du miniſtre

Figueiras, qu'il écrivit pour célébrer ſon triomphe, & pour enſeigner l'art de convertir les hérétiques. Il fait parler l'Albigeois comme il veut, dans la vue de rendre la ſecte odieuſe & mépriſable; mais on ne peut guère douter qu'il ne parle lui même, comme il avoit coutume de faire dans les controverſes.

XLVIII.

SORDEL.

SORDEL, un des troubadours qui a compoſé de meilleures pièces, & en plus grand nombre, étoit de Gaïto dans le Mantouan, fils d'un chevalier ſans fortune. Son goût pour la poëſie provençale ſe manifeſta preſque dès l'enfance. Après avoir appris des chanſons, il en fit bientôt lui-même. Le comte de Saint-Boniface (près de Vérone) dont il fréquenta la cour, fut pour lui un Mécène généreux. Mais Sordel le paya d'ingratitude. Il devint amoureux de ſa femme, & s'en fit aimer. Une brouillerie ſurvenue entre le comte & ſes beaux-freres attira de mauvais traitemens à la comteſſe. Les freres de cette dame engagèrent le troubadour à l'enlever. Il le fit; il vint demeurer avec eux, & y vécut

agréablement. Ayant passé depuis en Provence, il y fut honoré par la noblesse, surtout par le comte & la comtesse de Provence, qui lui donnèrent un château, & lui firent épouser une femme de condition.

C'est tout ce que nos manuscrits nous apprennent de Sordel. Selon Agnelli & Platina, historiens de Mantoue, il étoit de la maison des vicomtes de cette ville, vaillant en faits d'armes, fameux dans les joutes & les tournois; il inspira de l'amour à Béatrix, fille d'Eccelin de Romano, seigneur de la marche Trévisane; il l'épousa: il gouverna Mantoue en qualité de Podesta & de capitaine général; & quoique gendre du tyran Eccelin, il lui fut toujours opposé, parce qu'il aimoit beaucoup la justice.

On trouve ces faits cités par Crescimbéni, qui prétend que Sordel fut seigneur de Gaïto. Mais ne pouvant les appliquer à notre poëte, nous présumons qu'ils

regardent un guerrier de même nom, & peut-être de famille différente.

Parmi les ouvrages de Sordel, au nombre de trente-quatre, il y a une quinzaine de chanſons galantes, quoique Noſtradamus diſe que toutes ſes pièces ne roulent que ſur des ſujets de philoſophie. En voici deux pleines de ſentiment, & qui paroiſſent dignes d'un meilleur ſiècle.

PREMIÈRE CHANSON.

» *Hélas ! à quoi mes yeux me ſervent ils,* » puiſqu'ils ne voient pas celle que je » déſire, maintenant que la ſaiſon ſe re- » nouvelle, & que la nature ſe pare de » fleurs ? Mais la reine des graces ſou- » haite que j'oublie mes peines pour » chanter ; elle m'y invite. Je chanterai » donc, en mourant d'amour. J'aime » tant & de ſi bonne foi ! & cependant » je vois peu celle que j'adore. *Hélas ! à* » *quoi mes yeux me ſervent-ils ?*

» Quoique Amour me tourmente &

» me tue, je n'en murmure point; car » je meurs pour la plus belle des dames. » Je prends en bien tout le mal que j'en- » dure, pourvu qu'elle le ſache & l'a- » grée, pourvu que je puiſſe eſpérer en » ſa merci. Quelque affliction qui me » déchire, elle n'entend de moi aucune » plainte. *Hélas ! à quoi mes yeux me* » *ſervent-ils ?*

» Je ſuis mort, ſi elle ne daigne m'ac- » corder ſon amour. Où irois-je, où » pourrois-je demeurer, ſi elle veut m'é- » loigner d'elle ? Il n'en eſt point d'autre » par qui je vouluſſe être retenu. Et loin » de pouvoir l'oublier, amour ſans ceſſe » me la fait aimer davantage. *Hélas ! à* » *quoi mes yeux me ſervent-ils ?*

» Hé! pourquoi me traiteroit-elle avec » rigueur ? Elle ſait bien que je me plais » à publier ſes louanges. Plus amour me » fait ſouffrir, & plus je l'aime. Maî- » treſſe de ma vie & de ma mort, elle » ne me verra point lui réſiſter, quoi-

» qu'elle me faſſe mourir tout vivant.
» *Hélas ! à quoi mes yeux me ſervent-ils ?*
» Je prie, en chantant, ma douce
» amie de ne pas vouloir me tuer ſans
» raiſon. Quand je ſerai mort, elle re-
» connoîtra ſa faute & s'en repentira.
» Encore aimerois-je mieux mourir, que
» de vivre ſans conſolation. L'amant
» eſt pis que s'il étoit mort, quand il
» ne voit point celle qu'il aime ſi ardem-
» ment. *Hélas ! à quoi mes yeux me ſer-*
» *vent-ils ?* «

Voilà ce qui s'appelle, dans le langage de Boileau, *mourir par métaphore.* Mais les fadeurs de la galanterie moderne pouvoient être en ce tems le langage de la paſſion, auquel commençoit à ſe mêler une tournure de bel eſprit.

SECONDE CHANSON.

» Il me plaît de faire une jolie chan-
» ſon, dont les paroles ſoient faciles &
» l'air gai. Car la meilleure dame qu'on
» puiſſe choiſir, & à qui je me donne

» tout entier, n'aime point les chanſons
» trop relevées & trop ſavantes. Puiſ-
» qu'elle ne les aime point, je ferai déſor-
» mais des chanſons faciles à chanter,
» agréables à entendre, & dont le ſens
» ſera clair pour qui en ſaura aperce-
» voir les fineſſes.

» Elle ſut joliment me dérober mon
» tendre cœur, au premier inſtant que
» j'enviſageai ſa belle figure. Un doux
» regard amoureux, que ſes yeux me
» lancèrent à la dérobée, fraya le che-
» min à l'amour, pour paſſer à travers
» mes yeux au fond de mon cœur. Elle
» l'enleva ainſi, elle s'en rendit maî-
» treſſe; & quelque part qu'elle ſoit, il
» eſt toujours avec elle.

» Ah! qu'elle ſut alors me regarder
» tendrement; ſi le regard des yeux,
» dont elle fait un ſi agréable uſage, ne
» m'a point trompé! Mais elle ſemble le
» démentir par ſes diſcours. Non, j'en
» croirai plutôt ſes regards. On eſt ſou-

» vent obligé de ne point parler comme
» on penſe. Mais les yeux n'ont pas le
» pouvoir de feindre. Les regards tendres
» ne partent que du cœur.

» Aimant une dame qu'aucune n'égale
» en mérite, j'aime mieux la ſervir ſans
» récompenſe, que de m'attacher à une
» autre qui m'accorderoit ſes faveurs.
» La ſervir ſans récompenſe ! j'ai tort de
» le dire. Rien n'eſt gratuit, pour qui
» ſert de tout ſon cœur une dame pleine
» d'honneur & de vertu. Le plaiſir de la
» ſervir me tient lieu de récompenſe. Je
» ne demande rien de plus. Mais ſi elle
» m'accordoit au-delà, je le prendrois
» bien. «

A ce langage, on prendroit Sordel pour un amant paſſionné. Cependant il étoit homme à bonnes fortunes, par conſéquent libertin & infidelle. Il va même juſqu'à s'en faire gloire dans une chanſon ; & rien ne prouve mieux combien il faut, en général, ſe défier du pur

amour tant célébré par les romanciers & les poëtes.

» Tout le monde me fait la guerre » ſur mes amours, & ſur les dames que » j'ai ; les uns, par envie ; les autres, » parce que je débauche leurs parentes. » On me conſeille de changer ; on me » peint les périls à quoi je m'expoſe. » Mais je ne crains rien ; & je vis joyeux, » ſans m'embarraſſer de la mauvaiſe hu- » meur d'autrui. Qu'ils ſoient jaloux de » moi, cela n'eſt pas étonnant. J'en ſais » tant en amour, qu'il n'eſt point de » dame ſi vertueuſe, qui puiſſe ſe défen- » dre de mes douces perſécutions. Les » maris ont bien raiſon de s'affliger, » quand leurs femmes me reçoivent chez » elles. Peu m'importe leur chagrin, & » la haine qu'ils me portent ; pourvu que » je prenne mes plaiſirs. Je ſuis tellement » doué par les fées, qu'il faut que j'ob- » tienne en amour tout ce que je ſou- » haite. Ainſi leur haine & leurs cris ne

» m'empêcheront point de ſubjuguer les » dames. «

Quelle idée cette pièce donne & des dames & du troubadour ! Mais ſi les femmes ſe laiſſoient aiſément ſéduire, les aventuriers, ſans doute, n'étoient pas moins impudens qu'aujourd'hui à exagérer leurs proueſſes.

On a vu dans l'article de Blacas le ſirvente curieux que Sordel fit ſur ſa mort. Il nous reſte à rendre compte de quelques autres ſirventes, où ſon génie ſatirique n'épargne pas les injures, ſurtout contre un poëte qui prenoit des airs d'importance, & dont les traits ſemblent déſigner Pierre Vidal.

Il eſt peint d'abord comme un homme de grande taille & de petit cœur; que le ſeigneur Barral (de Baux, vicomte de Marſeille,) & enſuite le comte de Provence chaſſerent de chez eux; dont les Templiers & les Hoſpitaliers n'ont point voulu, parce qu'il ne faut

parmi eux ni lâche ni déloyal ; enfin, c'eſt un traître, un mécréant, un homme faux envers ſon ſeigneur.

Un autre ſirvente met les derniers traits au tableau :

» Le fou qui mérite d'être démaſqué, » à cauſe du ſoin avec lequel il ſe farde, » s'eſt reconnu au portrait que j'ai fait » de lui. Il a retrouvé dans mon ſir- » vente tous les vices dont il ſe ſent » chargé..... Pourquoi m'accuſe-t-il » d'impoſture ? Je ne déroberois pas » même à un chat ce qui lui appartien- » droit ; tant je ſuis juſte & loyal.

» Lui qui ne porta & ne reçut jamais » un ſeul coup, ne peut ſe vanter de » ſes beaux faits. Il ne prend point les » armes qu'il ne tremble ; & l'on ne vit » jamais poltron de ſa ſorte. Il a grand » tort de m'appeler jongleur. Ce nom lui » convient, à lui qui marche à la ſuite » des autres, tandis que les autres ſe » mettent à ma ſuite. Il reçoit & ne

» donne jamais : je donne & ne reçois » rien. Il ſe livre au premier qui veut le » payer : je ne prends rien dont on puiſſe » me faire reproche. Je vis de mes ren- » tes, & ne veux recevoir de perſon- » ne..... (Quelle différence on mettoit entre un ſimple jongleur & un véritable troubadour !)

» Je ne ſais à quoi ſert tout ſon fard, » toute ſa parure, ni pourquoi il ſe com- » plaît à ſe mirer. Il croit que toutes les » femmes ſont amoureuſes de lui ; mais » aucune femme honnête pourroit-elle » aimer ce vil perſonnage ?

» Au lieu de haubert, il a une che- » miſe à réſeau ; au lieu de cheval, un » palefroi qui va l'amble ; au lieu de » caſque, un chaperon fraiſé ; au lieu » d'écu, un manteau. On peut bien ac- » cuſer l'amour de trahiſon, ſi pour tout » cela il gagne l'amour d'une ſeule fem- » me.....

» Le vaillant comte de Toulouſe lui

» a fait l'honneur qu'il méritoit, en le
» renvoyant à Marſeille, pour avoir aban-
» donné ſon ſeigneur & trahi ſes ſer-
» mens. «

Il dit ailleurs, ſans doute ſur le même perſonnage :

» Si je rencontre ce galant qui tient
» de mauvais propos, qu'il évite bien
» mon paſſage : car je ferai prendre le
» noir (le deuil) à ſa femme. On le con-
» noît pour menteur, lâche, fourbe,
» méchant, fanfaron, hypocrite, faiſant
» le doucereux, & ne valant pas un
» denier ; auſſi groſſier dans ſes diſcours
» que mince dans ſes actions ; mépriſé
» enfin des honnêtes gens. Qu'on ne me
» regarde point comme un bravache, ſi
» j'en parle ainſi. Je juſtifierai mes me-
» naces. Si j'attrape ce mauvais diſcou-
» reur, tout l'or de Montpellier ne le
» garantira pas de mes coups ; en eût-il
» autant de marcs qu'il y a de cailloux à
» la Crau (plaine pierreuſe près d'Arles.)

» Toute femme qui lui feroit de beaux » ſemblans, ou lui promettroit quoi que » ce fût, ſe couvriroit d'opprobre, & ſe » montreroit incapable d'aimer un ga- » lant homme. «

Ces groſſiéretés peignent les mœurs du tems. Il falloit bien, en cas de querelle, que les auteurs en vinſſent aux injures, comme les guerriers aux mains. Aujourd'hui la raiſon & la politeſſe enſeignent de meilleures méthodes; mais les paſſions n'aveuglent-elles pas toujours? & combien de ſatires modernes, qui déshonoreront leurs auteurs, ſurtout ceux dont la brutale méchanceté ſe déchaîne contre le mérite!

Les princes croiſés, ſous prétexte de l'héréſie des Albigeois, pour dépouiller Raimond VI comte de Toulouſe, méritoient certainement des traits de ſatire. Il y a un ſirvente de Sordel contre eux; mauvaiſe pièce, puiſqu'elle n'offre rien d'intéreſſant. Dans un autre ſirvente, il

exhorte les princes à ne pas ſouffrir qu'on les inſulte & qu'on enleve leurs états ; il loue le roi d'Aragon d'avoir recouvré Milhaud ; il félicite le comte de Toulouſe (Raimond VII), d'avoir obtenu de l'égliſe le pardon de ſes péchés. On ſait combien peu gagna ce prince à une abſolution demandée par politique & accordée par intérêt. Il la reçut en 1228. Quant à l'article de Milhaud, l'hiſtoire nous apprend que Pierre II, roi d'Aragon, avoit engagé cette ville au comte de Toulouſe ; que les légats du pape s'en ſaiſirent pendant la guerre des Albigeois ; & que le roi Jacques ſe donna des mouvemens en 1223 pour la recouvrer.

Deux tenſons de Sordel méritent de trouver place ici. La premiere, dont il eſt interlocuteur avec Montan, roule ſur la mauvaiſe foi des princes, qui devroient être ſi religieux obſervateurs de leur parole.

SORDEL.

» Je ſuis étonné comment un prince
» peut dire le bien, & ne le pas faire.
» Si les actions ne précedent les diſ-
» cours, il faut mieux ne point parler.
» Je ſuis également ſurpris qu'on pro-
» mette ſans intention de tenir parole :
» c'eſt ajouter le menſonge à la trom-
» perie. «

MONTAN.

» Pour moi, je ne m'étonne pas de
» voir la tromperie règner parmi les mé-
» chans princes. Il leur en coûte tant
» pour ſe faire honneur, & pour don-
» ner, que jamais leur cœur ne peut
» être d'accord avec leur bouche. Ils
» croient pouvoir ſe diſculper par de
» beaux menſonges ; mais ils font par-là
» autant de tort à leur jugement qu'à
» leur cœur. «

SORDEL.

» Dans quelque état que l'on ſoit, la
» véritable maxime fut toujours de ne

» promettre que ce qu'on peut tenir ;
» car promettre facilement eſt une légé-
» reté peu honorable, & ne pas tenir
» ſa promeſſe eſt un procédé déshono-
» rant. « Il a raiſon ſans doute ; mais peu importe le déshonneur à qui brave les jugemens des ames honnêtes.

La ſeconde tenſon, entre Sordel & Bertrand d'Alamanon, roule ſur la chevalerie & l'amour.

SORDEL.

» S'il vous falloit perdre la joie des
» dames & des amies, que vous avez
» jamais eues & que vous aurez ; ou ſa-
» crifier l'honneur que vous avez acquis
» & acquerrez par la chevalerie, à la
» dame que vous aimez le mieux : lequel
» des deux choiſiriez-vous ? «

BERTRAND.

» J'ai été ſi long-tems refuſé des da-
» mes que j'aimois, & en ai reçu ſi peu
» de biens, que je préfère la gloire
» acquiſe par la chevalerie. Je vous laiſſe

» la folie d'amour, où il n'y a jamais de
» jouiſſance : car plus on en obtient, &
» moins il en reſte ; au lieu que dans la
» voie des armes, il y a toujours nou-
» velles conquêtes à faire, nouvelle gloi-
» re à acquerir. «

SORDEL.

» Il n'eſt point de gloire ſans amour.
» Mauvais parti, d'abandonner la joie &
» la galanterie pour gagner des coups,
» ſouffrir la faim, le froid & le chaud.
» Je vous cede volontiers ces avanta-
» ges, pour les ſouveraines joies d'a-
» mour que j'attends. «

BERTRAND.

» Et comment oſerez-vous paroitre
» devant votre amie, ſi vous n'oſez
» prendre les armes pour combattre ?
» Il n'y a point de vrai plaiſir ſans la
» vaillance. C'eſt elle qui éleve aux plus
» grands honneurs ; mais les folles joies
» d'amour entraînent l'aviliſſement & la
» chute de ceux qu'elles ſéduiſent. «

SORDEL.

» Pourvu que je ſois brave aux yeux » de celle que j'aime, que m'importe » d'être mépriſé des autres. Je vivrai » joyeux avec elle, & ne veux point » d'autre félicité. Vous irez tout abattre, » tandis que j'irois embraſſer ma mie ; » & ſi vous avez l'eſtime des grands ſei- » gneurs François, j'aurai de doux bai- » ſers qui valent mieux que les plus beaux » coups de lance. «

BERTRAND.

» Ami Sordel, votre amour eſt fondé » ſur la tromperie. Je ne voudrois pas » avoir conquis celle que j'aime d'un » amour ſincère, par une opinion que » je ne mériterois point. Un bien ſi mal » acquis feroit mon malheur. Je vous » laiſſe les tromperies d'amour : je ne » veux que l'honneur des armes. Vous » faites une grande ſotiſe de mettre en » balance un bonheur faux avec une joie » légitimement acquiſe. «

Dans

Dans ce ſiècle d'héroïſme, il y avoit donc des eſclaves de la volupté, qui ſe faiſoient un ſyſtème de ſacrifier la gloire aux plaiſirs? La morale que débite Bertrand, étoit du moins celle des gens d'honneur; & l'amour, aux yeux mêmes des femmes, devoit être le prix du courage. Mais cette morale ne pouvoit bien ſe pratiquer qu'avec des mœurs pures. Et comment les mœurs auroient-elles réſiſté aux ſéductions de la galanterie, puiſqu'elles s'étoient corrompues autrefois au ſein de Lacédémone?

Une dernière pièce de Sordel prouve encore que les reproches de lâcheté, dont il accabloit Vidal, pouvoient retomber ſur lui-même. Il prie le comte (ſon ſeigneur) de ne point le mener à la croiſade, parce qu'il ne ſauroit ſe réſoudre à paſſer la mer, quelque cas qu'il faſſe de l'amour de Dieu qui tranſporte ce ſeigneur, & du déſir de mériter par ce voyage le pardon de ſes péchés.

» Seigneur comte, vous ne devez » point exiger que j'aille chercher la » mort. Si vous voulez un marin bien » expert, emmenez Bertrand d'Alama- » non, qui connoît les meilleurs vents, » & ne demande pas mieux que de vous » ſuivre..... Par la mer tout le monde » gagne ſon ſalut. Mais moi, je ne ſuis » point preſſé de me ſauver ; je veux » arriver le plus tard qu'il ſera poſſible à » la vie éternelle ; ainſi je ne m'embar- » querai de ma vie. « L'aveu eſt naïf. Ne pouvoit-on pas en faire un crime, même à un poëte ?

Il s'agit de la première croiſade de S. Louis. Son frere Charles d'Anjou, comte de Provence, l'y accompagna & vouloit apparemment y mener Sordel, dont il aimoit la ſociété ou le talent. Peu de troubadours, en effet, l'ont égalé dans les diverſes parties qui font le poëte.

XLIX.

SAVARI DE MAULÉON.

Nos manuſcrits ſont de cet illuſtre poëte, à-peu-près le même éloge que de Blacas, & raſſemblent dans ſon portrait tout ce qui caractériſoit alors un homme accompli. C'eſt la plus grande courtoiſie, le plus grand courage, la généroſité la plus magnifique, la galanterie la plus parfaite, &c. On peut rabattre quelque choſe de ces ſuperlatifs, & avoir encore une haute idée du perſonnage.

SAVARI DE MAULÉON fut un riche baron du Poitou, ſeigneur de Mauléon & de pluſieurs fiefs; brave & galant chevalier; aimant les aſſemblées, les tournois, les divertiſſemens, & les vers. Un manuſcrit porte que de ſes belles actions, on compoſeroit un gros livre, ſi on vouloit. Un autre l'appelle

le *maître des braves*. Hugues de Saint-Cyr, auteur du ſecond manuſcrit, s'étend beaucoup ſur ſes aventures de galanterie. J'emprunte de lui la narration ſuivante, en conſervant la naïveté du ſtyle, & ne retranchant que peu de paroles ſuperflues.

Le chef de toute courtoiſie, car Savari eſt encore déſigné par ce nom, avoit aimé & ſervi long-tems une noble dame de Gaſcogne, appelée Guillemette de Benavias, femme de Pierre de Gavaret, ſeigneur de Langon & de Saint-Macaire; & je puis vous dire en vérité que, malgré les meilleurs faits qui furent jamais accomplis pour une dame, par folles promeſſes, beaux meſſages, préſens & joyaux, il fut mal récompenſé de celle-ci. Maintes fois elle le fit venir de Poitou en Gaſcogne, par mer & par terre; & quand il étoit arrivé, elle ſavoit bien le tromper par fauſſes raiſons, pour ſe diſpenſer de lui accorder le plai-

ſir d'amour. Mais lui, que la paſſion aveugloit, il ne s'apercevoit point qu'on le trompât. Cependant ſes amis l'en avertirent; ils lui ouvrirent les yeux, & lui firent faire connoiſſance avec une autre dame de Gaſcogne. C'étoit la comteſſe de Mahaut de Montagnac, femme de Giraud de Manchac, jeune, belle, agréable, qui déſiroit acquérir de l'eſtime, & vouloit voir Savari, pour tout le bien qu'elle en avoit entendu dire.

Savari l'ayant vue, elle lui plut tant que c'étoit merveille; en ſorte qu'il la pria d'amour. La dame touchée de ſon mérite le retint pour ſon chevalier, & lui aſſigna un jour pour recevoir d'elle tout ce qu'il déſiroit. Il s'en alla fort joyeux, après avoir pris congé, & retourna en Poitou. Peu de tems ſe paſſa, ſans que madame Guillemette de Benavias fut informée du fait, & du rendez-vous qu'on avoit donné à Savari. D'abord elle réſolut de lui donner un ſem-

blable rendez-vous pour le même jour. Et ſachez vraiment que moi Hugues de Saint-Cyr, qui écris ceci, fus le meſſager qui portai les lettres.

Dans ſa cour étoit le prévôt de Limoges, vaillant homme & bon *trouveur*, (troubadour.) Savari, en témoignage d'eſtime, lui conta l'hiſtoire de ſes deux amours, & ce que chacune des deux dames lui avoit écrit & promis. Enſuite il pria le prévôt de lui faire une queſtion en vers, & de propoſer dans une tenſon auquel des deux rendez-vous il devoit donner la préférence. Le prévôt, qui ne nous eſt connu que par cet ouvrage, fit la tenſon ſuivante.

LE PRÉVÔT.

» Un brave chevalier, ayant été rejeté par une dame qu'il aima long-temps, » a porté des vœux vers une autre, dont » il a tellement gagné l'amitié qu'elle a » pris jour avec lui, pour lui accorder » tout ce qu'il pourroit déſirer. La pre-

» mière dame, informée de cela, promet » de faire pour lui le même jour tout ce » qu'il avoit demandé. Je les ſuppoſe » d'ailleurs d'un mérite parfaitement égal. » Vers laquelle des deux ira-t-il? «

SAVARI.

» L'amant ſincère ne change jamais, » quelque ſemblant qu'il faſſe d'adreſſer » ailleurs ſes prières. Il ne peut ſe déta- » cher de l'objet qui a fixé ſon amour. » Ainſi il ira ſans héſiter vers la dame » qu'il aima la première, & ne la ſoup- » çonnera point de vouloir le tromper. «

LE PRÉVÔT.

» En ce cas, le chevalier payera bien » mal les bontés de la dame qui s'eſt » livrée à lui de ſi bonne grâce. Il ſeroit » inſenſé de ne point aller vers celle qui » lui donne une ſi grande preuve d'a- » mour. Il doit plutôt abandonner l'in- » grate qui ne voulut jamais rien faire » pour lui; & qui ne revient que parce » qu'elle meurt de jalouſie, de voir

» qu'une autre rend la vie à celui qu'elle
» avoit fait mourir : car ce n'eſt pas
» qu'elle lui veuille du bien. «

SAVARI.

» Une dame qui s'enflamme ſi vîte ne
» ſait point aimer, & manque de pru-
» dence autant que d'amour. Car les da-
» mes ne ſe rendent pas aux déſirs des
» hommes, qu'elles n'aient éprouvé leur
» ſincérité. Celle qu'amour n'a point liée
» de ſes étroits liens veut complaire à
» tous, accorde ſes faveurs au premier
» venu, & ſe rendroit à un nouvel amant
» auſſi aiſément qu'à moi. Puiſſé-je mou-
» rir des rigueurs de l'amour, plutôt que
» de jouir de faveurs indignement pro-
» diguées ! «

LE PRÉVÔT.

» Seigneur, c'eſt une extrême folie
» aux dames, de faire attendre long-tems
» les faveurs qu'elles promettent.....
» Jamais un don ne vaut autant qu'au
» moment où l'on déſire de l'obtenir.

» Vous traitez de folie la choſe du mon-
» de qui doit plaire davantage ; je veux
» dire, le changement en amour, & la
» circulation des amis & des amies, qui
» tourne au profit du commerce. «

SAVARI.

» Les tourmens & les maux affreux
» que j'ai ſi long-tems éprouvés, me
» paroîtroient charmans, Prévôt, ſi celle
» que j'aime daignoit ſeulement me don-
» ner ſon gant, ou me permettre de la
» voir une fois avant de mourir. Je ne
» me ferois pas prier pour me rendre à
» ſes ordres. C'eſt à elle que je veux être
» éternellement attaché ; c'eſt avec ma
» ſeule douce amie que je veux vivre.
» Mon amour n'eſt point trompeur : il
» me brûle & m'embrâſe. «

Le prévôt prend pour juges les dames Guillemette de Benanguès, Marie de Ventadour, & la dame de Montferrand. Savari répond que ces trois dames lui ſuffiſent ; qu'elles ſont ſi ſavantes en

amour, qu'il ſe ſoumet à tout ce qu'elles diront.

Nous ne trouvons pas le dénouement de cette aventure: l'hiſtorien ſemble n'avoir voulu qu'expoſer le ſujet de la tenſon. Un autre manuſcrit nous offre une ſeconde aventure de même eſpèce, dont le récit n'eſt pas moins curieux.

Savari vint faire viſite à la vicomteſſe madame Guillemette de Benanguès, dont il étoit amoureux; menant avec lui Elias Rudel ſeigneur de Bergerac, & Geoffroi Rudel ſeigneur de Blaye. Ils la prièrent tous trois d'amour; car auparavant elle avoit retenu chacun d'eux pour ſon chevalier, ſans qu'ils le ſuſſent l'un de l'autre. S'étant aſſis auprès d'elle, l'un à ſa droite, l'autre à ſa gauche, & le troiſième devant, chacun deux la regardoit amoureuſement. Elle, comme femme la plus effrontée & hardie qui fut jamais, commença à regarder amoureuſement Geoffroi Rudel de Blaye, qui

étoit assis devant elle. En même tems, elle prit la main d'Elias de Bergerac, & la lui serra d'une manière fort tendre. Pour monseigneur Savari, elle lui marcha sur le pied en souriant & soupirant. Aucun ne sut quel signe d'amour avoient eu ses compagnons, jusqu'à ce qu'ils fussent partis. Alors Geoffroi dit à Savari comment la dame l'avoit regardé; & Elias, comment elle lui avoit serré la main. Savari, entendant le plaisir qu'elle avoit fait à l'un & à l'autre, en fut bien fâché, mais ne dit mot de celui qu'il avoit eu pour son compte. Il alla trouver Gaucelm Faidit & Hugues de la Bacalaria; il leur demanda par un couplet auquel des trois la dame de Benangués avoit témoigné le plus d'amour. C'est le sujet de la tenson suivante.

GAUCELM.

» Je préfere le regard doux & tendre; » il part du fond du cœur; au lieu que » donner la main est une gracieuseté,

» que les femmes font à tous ceux qu'elles
» les accueillent honnêtement ; & mar-
» cher ſur le pied n'eſt point une marque
» d'amour. «

HUGUES.

» Le regard ne ſignifie rien, ſelon
» moi ; car il s'adreſſe de tous côtés,
» auſſi-bien que vers celui qui en con-
» clut follement qu'on l'aime. Je ne fais
» point de cas non plus de marcher ſur
» le pied. Mais lorſqu'une main blanche,
» ſans gant, ſerre doucement ſon ami,
» c'eſt une preuve certaine d'amour, que
» le cœur envoie. «

SAVARI.

» Je me félicite de ce que vous m'a-
» vez laiſſé le meilleur. Marcher ſur le
» pied eſt une faveur dérobée à la vigi-
» lance des médiſans ; & puiſque l'ami
» l'a reçue en riant & avec joie, il
» paroît bien que c'eſt un amour
» franc & ſincère qui l'a donnée. Je
» m'étonne que Gaucelm préfere le

» regard, lui qui passe pour si habile en
» amour. «

GAUCELM.

» Vous blâmez mal-à-propos le regard
» des yeux; ils sont messagers du cœur,
» pour annoncer aux amans ce que la
» crainte l'oblige de renfermer; ils sont
» dépositaires de tous les trésors de l'a-
» mour. On marche sur le pied à bien
» des gens, sans amour & sans y rien
» entendre; & donner la main ne signi-
» fie rien. «

HUGUES.

» Beaucoup d'amans ont été trompés
» par les yeux; & je ne me laisserois pas
» séduire par une fausse dame, quand
» elle me marcheroit toute une année
» sur le pied. Mais serrer la main vaut
» cent fois mieux: telle faveur ne laisse
» point de doute..... «

Savari prend pour juge son *Garde-corps*, qui a fait sa conquête, & madame Marie, qui est d'un mérite accompli,

Gaucelm s'en rapporte à madame Guillemette de Benanguès, dont la converſation eſt pleine de charmes. Hugues en feroit juge une perſonne jolie & joyeuſe; mais il ajoute que les trois qu'on a propoſées ſuffiſent.

Telles ſont les balivernes dont la galanterie du tems faiſoit des matières fort ſérieuſes. S'il y avoit plus d'eſprit dans cette pièce, on regretteroit davantage que l'auteur ne l'ait pas mieux employé.

Nous avons un fragment de Savari, où il dit à ſa maîtreſſe: » Dame, je ſais » bien qu'il ſeroit juſte déſormais que, » tout le monde vous ayant conquis par » de mauvaiſes voies, je vous conquiſſe » à mon tour. J'ai ramaſſé Baſques & » Brabançons; &, grâce à mes ſoins, » nous ſommes cinq cents qui exécute- » rons ponctuellement vos ordres. Expli- » quez-nous vos intentions. Nos cour- » fiers ſont tous ſellés: nous monterons

» auſſitôt à cheval. « La dame exigeoit ſans doute quelque entrepriſe militaire.

Ce morceau peut avoir rapport aux expéditions que fit Savari, en Gaſcogne & en Poitou, pour ſoutenir contre la France le parti chancelant du roi d'Angleterre. Nos manuſcrits nous offrent ici quelques détails ſur l'hiſtoire du tems, liée aux exploits du troubadour.

Après la mort du roi Richard (en 1199), ſon frere Jean eut la couronne d'Angleterre, avec le duché d'Aquitaine & le comté de Poitou. Élevé à une ſi haute puiſſance, il alla trouver Bernard comte d'Angoulême, qui avoit une fille très-belle d'environ quinze ans, déjà fiancée avec Hugues le Brun, comte de la Marche. Il dit au pere qu'il vouloit avoir ſa fille en mariage, l'obtint, l'épouſa ſur le champ, & l'emmena en Normandie.

Le comte de la Marche, déſeſpéré de ſe voir enlever ſa femme, implora le

ſecours de tous ſes parens & amis ; qui touchés de ſa douleur & de l'injure qu'on lui faiſoit, réſolurent d'aller prendre en Bretagne Arthur, fils du comte Geoffroi, & de le reconnoître pour leur ſeigneur. Ils en avoient le droit, puiſque le pere d'Arthur étoit l'aîné du roi Jean. (Cette réflexion ſuppoſe le droit de primogéniture bien établi.) Le projet fut exécuté. Les ſeigneurs firent hommage au jeune prince, & le mirent en poſſeſſion du pays, excepté quelques bourgs & châteaux qui demeurèrent attachés au roi d'Angleterre.

Celui-ci, continue l'hiſtorien provençal, ſe tenoit en Normandie, ſans jamais quitter ſa femme ni le jour ni la nuit, pour quoi que ce fût ; ne s'occupant qu'à la chaſſe, à la pêche, au vol des autours & des faucons, dont il partageoit le plaiſir avec elle ; laiſſant ainſi enlever ſes états.

Pour le tirer de ſa léthargie, il ne fal-

lut pas moins que le péril de ſa mere, aſſiégée dans le château de Mirabeau. A cette nouvelle, il partit ſans que perſonne eût avis de ſa marche; & tombant à l'improviſte ſur les aſſiégeans, au milieu des ténèbres & du repos de la nuit, il enleva Arthur & tous ceux qui l'accompagnoient.

Mais jaloux de ſa femme & impatient de l'aller rejoindre, ne pouvant vivre ſans elle, il abandonna le Poitou & retourna bien vîte en Normandie. Il relâcha les priſonniers ſur leur parole, en leur faiſant donner des otages. Enſuite il ſe rembarqua, & emmena ſon neveu Arthur, qu'il fit noyer. (Tous les hiſtoriens diſent qu'Arthur fut enfermé dans la tour neuve de Rouen, & qu'il diſparut peu de jours après, ſans qu'on ait ſu de quelle manière il étoit mort. Probablement ſon oncle barbare l'avoit poignardé & avoit jeté le cadavre dans la rivière de Seine. Nos auteurs ont

adopté plus d'une fois des bruits populaires.)

Dès que le roi de France (Philippe-Auguſte) ſut que Jean avoit paſſé en Angleterre avec ſa femme, il ſe mit à la tête d'une grande armée, & ſubjugua la Normandie. Les barons de Poitou, s'étant révoltés, enlevèrent auſſi cette province au roi d'Angleterre, à l'exception de la Rochelle.

Savari de Mauléon avoit été enfermé par ſes ordres, dans la tour de Corp, où l'on mettoit les priſonniers qu'il vouloit faire mourir de faim & de ſoif. Toujours plein de courage, il trouva dans ſon eſprit & ſon habileté toutes les reſſources dont il avoit beſoin pour ſe tirer d'un ſi grand péril. Il ſe rendit maître du château où il étoit en priſon. Il fit ſon accommodement avec le roi Jean, & obtint le titre de gouverneur ou commandant de tous les pays que ce prince conſervoit en Gaſcogne.

L'hiſtorien ajoute que Savari, devenu le défenſeur de celui qui avoit réſolu ſa perte, pourſuivit à outrance tous les ennemis du roi Jean, & reconquit tout ce que ce prince avoit perdu dans la Gaſcogne & le Poitou, quoique celui-ci, toujours renfermé avec ſa femme, ne lui donnât aucun ſecours de troupes ni d'argent.

Comment Matthieu Pâris, & les autres hiſtoriens anglois auroient-ils ignoré cette prétendue conquête? Ils ne font pas même mention de Savari, dont les ſuccès vraiſemblablement ſe réduiſirent à reprendre quelques places, qui furent bientôt repriſes par les François. Les hiſtoires connues du regne de Jean, & de celui de Philippe-Auguſte, me paroiſſent d'une autorité infiniment ſupérieure à celle-ci.

Quoi qu'il en ſoit, Bertrand de Born, fils du fameux troubadour, compoſa ce ſirvente pour Savari, au ſujet de l'aban-

don où un lâche roi laiſſoit ſes provinces :

» Je ferai un ſirvente cuiſant, que » j'enverrai au roi Jean d'Angleterre, » pour le couvrir de confuſion. Combien » n'en doit-il pas avoir, s'il ſe rappelle » ce qu'ont fait ſes ancêtres, s'il le compare avec ſon indolence à laiſſer ici le » Poitou & la Touraine au pouvoir de » Philippe-Auguſte?

» Toute la Guienne regretta le roi » Richard (prédéceſſeur de Jean,) qui » dépenſa tant d'or & d'argent pour la » défendre. Mais celui-ci n'en tient » compte. Il aime mieux faire des joutes » & des chaſſes, avoir des levriers & » des autours, traîner une vie ſans honneur, & ſe voir dépouiller tout vivant..... Ce que j'en dis n'eſt que » pour corriger le roi Jean, qui perd ſes » ſujets faute de les aſſiſter de près ni » de loin.

» Seigneur, je vous adreſſe cette

» leçon, afin de reprendre vos folies, » dont il me fâche infiniment d'être obli- » gé de parler. Oui, vous avez laiſſé » tomber dans la fange votre honneur ; » & telle eſt votre démence, qu'au lieu » d'être ſenſible aux reproches, plus on » dit de mal de vous, plus il ſemble que » vous y prenez plaiſir.

» Savari, tout roi qui manque de » cœur ne peut faire de grandes con- » quêtes ; & s'il a le cœur lâche & mou, » perſonne ne s'attachera à le ſervir. «

Nous ne trouvons rien de plus dans nos recueils, concernant Savari de Mauléon. Noſtradamus dit qu'il étoit gentilhomme anglois, qu'il s'attacha au ſervice du roi de France, & qu'il y mourut les armes à la main. Rédi, copiſte de Noſtradamus, lui donne la même origine. Une lettre de Ménage à cet auteur italien porte : » Ce que vous dites, que » Savari de Mauléon étoit Anglois, n'eſt » pas véritable. Il étoit François, de la

» petite ville de Mauléon de la province
» de Poitou. Ce qui vous a fait croire
» qu'il étoit Anglois, c'eſt qu'il fut quel-
» que tems dans les intérêts du roi d'An-
» gleterre. « (*Mélanges de Ménage.*)

On lit effectivement dans les Actes de Rymer, ſous le regne de Henri III, qu'en 1224, le roi de France Louis VIII marcha dans la Saintonge; qu'il aſſiégea la Rochelle, dont Savari de Mauléon étoit gouverneur; que celui-ci rendit la place en peu de jours, & s'attacha au ſervice de Louis. Ménage s'eſt mépris, dans l'hiſtoire de Sablé, en diſant qu'il paſſa au ſervice de Philippe-Auguſte.

L.

HUGUES DE MATAPLANA.

LA maiſon de ce troubadour étoit une des plus illuſtres de la Catalogne. Parmi les neuf barons que Charlemagne envoya dans cette province, pour y établir des colonies, étoit un Hugues à qui la terre de Mataplana échut en partage. C'eſt de lui que deſcendoit notre poëte, à peine connu par d'autres endroits.

HUGUES DE MATAPLANA, ſelon un manuſcrit intitulé, *Chronica de Cavallees Cathalans*, accompagna Jacques I, roi d'Aragon, à la conquête des îles Baléares (en 1229). Il périt en combattant les Saraſins. On verra une complainte du vicomte de Bergedan ſur ſa mort; mais ſans particularités intéreſſantes ſur ſa vie.

Il ne reſte qu'une de ſes chanſons, où il dit à Blacaſſet :

» Je viens cette nuit pour te com-
» battre, ou pour te faire renoncer à
» l'amour & à la beauté que j'aime. Je
» te donne le choix. Il m'eſt facile de
» t'apprendre que je ſuis le diable le plus
» cruel & le plus terrible qui ſoit en
» enfer. «

A ce défi, où l'on reconnoît les fureurs de la jalouſie, Blacaſſet répond en amant & en chevalier :

» Seigneur diable, puiſque tu es venu
» au milieu de la nuit la plus noire, je
» ne te crains ni toi ni tes menaces ; &
» je ſuis prêt à te combattre. Celle pour
» qui je reſpire ſans trouble, me défen-
» dra de ta fureur & de ta méchanceté.
» Comme elle prend ma défenſe, je te
» défie toi-même, ſans perdre le tems
» en vains diſcours. «

LI.

GUILLAUME DE SAINT-GRÉGORI.

LE ſeul Creſcimbéni a parlé de ce troubadour, & ne l'a connu que par une tenſon avec Blacas, où il s'agit de décider; » Laquelle eſt préférable, d'une » grande dame qui accorde à ſon amant » tous les plaiſirs d'amour, hors un ſeul » point qu'elle excepte, ou d'une belle » demoiſelle qui ne met aucune reſtric- » tion à ſes faveurs. « Outre cette pièce, nous en avons quelques-autres peu intéreſſantes du même auteur. Mais voici un ſirvente en ſtyle harmonieux, où il exprime fortement ſa paſſion pour les combats & le carnage.

» Le joyeux printems qui fait éclore » feuilles & fleurs, me plaît beaucoup, » ainſi que les jeux des oiſeaux qui font

» retentir les bois de leurs chants ! Mais » ce qui me plaît davantage, c'eſt de » voir par les prairies tentes & pavillons » plantés, & cavaliers armés en bataille » dans les campagnes.

» Je ne me ſens pas de joie, lorſqu'à » l'approche des carreaux, je vois les » peuples s'enfuir & emporter tous leurs » biens, & une foule de gendarmes cou- » rir après. Je me plais à voir châteaux » aſſiégés, barrières rompues & enfon- » cées, ſoldats autour d'une enceinte de » murs, & de foſſés garnis de paliſſa- » des.

» J'aime à voir le chef armé ſur ſon » cheval, & le premier à l'aſſaut, en- » hardir ſes gens à entreprendre de no- » bles proueſſes. Quand les eſcadrons » ſont mêlés, chacun doit le ſuivre de » bonne grace. Nul alors n'eſt conſidéré, » qu'autant qu'il a reçu & donné grand » nombre de coups.

» Le choc commence. Je vois percer

» & briſer maſſues, épées, caſques & bou-
» cliers de différentes couleurs. Je vois
» charger enſemble maints braves vaſ-
» ſaux. Les morts & les bleſſés laiſſent
« aller leurs fougueux courſiers. Et
» quand on s'eſt mêlé, que tout homme
» noble ne ſonge qu'à hacher têtes &
» bras ; car il vaut mieux être mort que
» vaincu.

» Je n'ai pas tant de plaiſir à manger,
» boire & dormir, que lorſque j'entends
» combattans crier, chevaux hennir, &
» tous diſant *à l'aide, à l'aide ;* lorſque
» je vois les piétons tombant dans les
» foſſés, les cavaliers abattus dans les
» prairies, & les morts qui ont les
» flancs percés de lances avec leurs ban-
» deroles. «

ENVOI.

» Brave comteſſe, on vous tient pour la
» plus belle qu'on ait vue dans le monde.
» Béatrix, de haut lignage, dame excel-
» lente en ſageſſe & en eſprit, fontaine

» d'où jailliſſent mille vertus, belle au-
» deſſus de toute autre beauté, votre
» noble mérite eſt monté ſi haut qu'il
» ſurpaſſe tout *.

» Barons, mettez en gages châteaux,
» villages & villes, plutôt que de ne pas
» aller faire la guerre. «

Ce tableau de deſtruction & de carnage peint la barbarie des hommes, lorſque livrés aux paſſions meurtrières, ils ſe délectent dans ce qu'il y a de plus affreux. Qu'un guerrier aime la guerre, qu'il s'échauffe dans le combat, qu'il s'y acharne même par une ſorte d'ivreſſe violente; cela tient à notre nature. Mais de contempler de ſang-froid avec plaiſir les ſpectacles de mort, que préſente un champ de bataille, & de n'avoir aucun retour de pitié à la vue de cette épouvantable boucherie : ce ſont les mœurs d'un Scythe altéré de ſang.

* C'eſt Béatrix de Savoie, femme de Raimond Bérenger V, comte de Provence.

LII.

GUILLAUME DE BERGEDAN.

VOICI encore un troubadour de Catalogne, distingué par une haute naissance. Mais la fougue de son caractère, la licence de ses mœurs & l'obscénité de ses pièces l'ont extrêmement dégradé. Sa vie, comme ses ouvrages, est la preuve des excès de corruption, dont les hommes sont capables même dans les tems de simplicité grossière, qu'on suppose quelquefois exemts de vices honteux.

GUILLAUME étoit de la maison des vicomtes de Bergedan, une des plus anciennes de la Catalogne, & qui remontoit vraisemblablement jusqu'aux premiers Goths, établis au-delà des Pyrénées. On le représente comme un bon chevalier, c'est-à-dire sans doute, un bon guerrier; car les vertus de la che-

valerie ne brilloient pas dans ſa perſonne. Ennemi de Raimond-Foulques de Tendona, ſeigneur plus riche que lui & plus puiſſant, il l'aſſaſſina un jour par trahiſon. Ce crime le fit dépouiller de ſes biens. Il trouva d'abord ſes parens & amis empreſſés à lui adoucir ſon infortune. Mais il leur devint ſi odieux, à force de licence & d'emportemens, que tous de concert l'abandonnerent. Leurs femmes, leurs filles, leurs ſœurs n'étoient point en ſureté contre ſes entrepriſes. L'hiſtorien ajoute qu'il eut beaucoup de bonnes & de mauvaiſes aventures, ſoit en guerre, ſoit en amour; & qu'il fut tué par un ſimple fantaſſin.

Preſque toutes ſes pièces, au nombre de vingt-trois, dont quelques-unes ſont inintelligibles, contiennent une ſatire envenimée & les détails les plus obſcènes.

Il dit d'une dame dont il étoit amoureux, qu'il voudroit être une nuit à la

place de ſon mari ; qu'il voudroit que cette nuit durât depuis pâques juſqu'à la fête des martyrs, & que le mari fût aveugle ou endormi tout ce tems-là. Ce n'eſt rien en comparaiſon du reſte.

Dans une autre chanſon, il paroît ſe vanter d'avoir eu les faveurs de ſa belle-ſœur : ce qui occaſionna un duel entre lui & ſon frere. Il s'applaudit » d'avoir » joliment placé des *cornes* ſur le cha- » peau de ce frere, qui reſſemble à un » vieux Juif ſortant de la Synagogue. «

Il dit dans l'envoi : » Je me donne » à vous, brave dame de Berga ; vous » êtes l'or le plus fin, & votre mari n'eſt » qu'orduré. « (Berga étoit le fief principal de la maiſon de Bergedan, qui en tiroit ſon nom.)

Et ailleurs : » Qu'un, ni deux ni trois » chevaliers ne s'expoſent point à com- » battre contre moi, pour ſoutenir, belle » ſœur, que vous n'êtes pas la meil- » leure, la plus vertueuſe, & la plus

» belle des dames d'aucune religion. Par » la foi que je vous dois, je jure de les » vaincre, fuſſent-ils deux Catalans ou » trois Gaſcons. « Il charge enſuite ſon jongleur d'aller dire à monſeigneur le roi, de ne pas ſuivre le faux conſeil qu'on lui donne de lui faire la guerre; qu'il ſe ſoumet au jugement de ſa cour. Quiconque l'accuſe d'infidélité, noir ou roux, il ne s'en ſoucie point.

Dépouillé de ſes fiefs par ſentence du roi d'Aragon, il ſe plaint d'être abandonné de tout le monde; de ne pouvoir ſe tenir dans la plaine ni dans les montagnes, puiſque le roi écoute les méchans. » J'irai chez les Turcs, & il n'en » trouvera aucun qui lui donne plus de » tourmens, & lui faſſe plus de mal que » moi. «

Trois ſirventes contre l'évêque d'Urgel ſont remplis d'affreuſes obſcénités.

Il lui dit dans un envoi: » Jamais tu » ne ſeras ſage, qu'on ne t'aie fait eunu» que. «

Dans un autre envoi : » Je prierai » l'archevêque de Tarragone (métropo- » litain d'Urgel), & ne le tiendrai pas » pour loyal s'il me refuſe, de le dé- » pouiller de la pourpre, le mécréant » qu'il eſt; car je ſuis sûr qu'il en a en- » groſſé plus de cent. «

Parlant de lui-même dans un troiſième envoi, il charge ſon jongleur d'aller en diligence trouver le roi, pour le prier de le tirer de priſon, en l'aſſurant que, ſi on l'a accuſé, il ſaura bien, quand il ſera libre, en donner le démenti à quelque ſeigneur que ce ſoit. Il avoue en termes obſcènes, qu'il a débauché les femmes de trois maris. Peut-être l'avoit-on mis en priſon pour ces débauches. Quelle manière de ſe juſtifier!

Il raconte ailleurs un combat qu'il a ſoutenu contre le marquis de Mataplana, en préſence des chanoines & des bourgeois de Vic. Il reçut d'abord un rude coup ſur la tête; mais ce coup avoit

porté à faux : » *Sans cela*, dit-il à ſon » adverſaire, *vous auriez tué celui qui fait* » *les maris cocus, & qui ſait bien peindre* » *des cornes au front.* « Qu'on me pardonne cette traduction littérale : elle donne une idée juſte du goût & des mœurs de l'écrivain.

La ſeule pièce de Guillaume de Bergedan, dont on puiſſe un peu le louer, eſt ſa complainte ſur la mort du preux marquis de Mataplana, le même avec lequel il s'étoit battu.

» Il a laiſſé notre pays dans une vive » déſolation, par la mort que les païens » lui ont donnée. Mais Dieu l'a pris » auprès de lui, pour lui faire miſéri- » corde de ſes fautes, tant grandes que » petites ; & les anges lui ont rendu » témoignage de ſes combats pour la foi » chrétienne. Marquis, ſi j'ai dit de vous » des injures, je confeſſe que ce ſont » des menſonges. Car depuis que Dieu » bâtit Mataplana, jamais il n'y eut de

» noble ou de ſeigneur qui vous valût,
» qui fût auſſi brave & auſſi glorieux.
» Je ne le dis point par flatterie. Je vou-
» drois qu'avant votre départ, la haine
» furieuſe dont nous étions animés ſe
» fût appaiſée de bonne foi : car j'ai le
» cœur plein de regret de n'être point
» allé à votre ſecours. Nulle crainte ne
» m'auroit retenu ; & je vous aurois dé-
» fendu contre ces infidelles. Dieu vous
» a mis dans la meilleure place de ſon
» paradis, près du roi de France & de
» Roland. Mes jongleurs de Ripoles &
» de Sabata y ſont de même, avec les
» plus belles dames, ſur un tapis couvert
» de fleurs. «

Qu'un débauché prenant le ton dévot, ſelon l'uſage de ſon ſiècle, ait dépeint le Paradis dans le goût de Mahomet : on ne doit pas s'en étonner. Mais que les mahométans fuſſent appelés païens ou idolâtres, par les chrétiens qu'ils accuſoient injurieuſement d'idola-

trie : c'eſt une ſingularité remarquable ; ſurtout en Eſpagne où le mahométiſme règnoit encore, & où l'on devoit ſavoir que l'unité de Dieu en eſt la baſe. Les haines de religion n'y regardent pas de ſi près. Elles ſe nourriſſoient alors très-ſouvent de calomnies, ainſi que de carnage & d'atrocités. On ne ſavoit rien ; on s'acharnoit les uns contre les autres ; comment auroit-on pratiqué cette juſtice exacte, qui ſuppoſe autant de lumières que de bonne foi ?

LIII.

GRANET.

IL paroît que ce troubadour étoit de Provence, & qu'il écrivoit dans le tems que Charles d'Anjou, frere de S. Louis, ſe préparoit à la conquête du royaume de Naples, pour laquelle ſans doute il n'épargnoit pas les impôts à ſes ſujets. GRANET, de ſon côté, ne lui épargne pas les reproches dans un ſirvente, où il dit: » Que le comte Charles eſt du » plus haut lignage qui fut jamais, & » gracieux en tous points, pourvu qu'on » ne lui demande rien. « Il l'exhorte à délivrer les Provençaux des concuſſions de ſes officiers, contre leſquels on ne peut avoir juſtice auprès de lui; & qui écraſent les barons, en extorquant, à force ouverte, ce que l'on avoit coutume de donner par forme de contribution volontaire.

Un autre reproche qu'il lui fait, eſt de ne pas reprendre ce que le dauphin lui a pris ; parce que la guerre lui coûteroit de l'argent. Il s'agit du démembrement des comtés de Gap & d'Embrun, que Guillaume VI, comte de Forcalquier, fit en 1202, en faveur d'André de Bourgogne, dauphin de Viennois, au préjudice de Raimond Bérenger, comte de Provence, beau-pere de Charles d'Anjou. Bérenger avoit épouſé la petite-fille aînée de Guillaume ; & le dauphin, ſa petite-fille cadette : l'aînée devoit tout avoir, au jugement de notre poëte.

Outre ce ſirvente, cité par Creſcimbéni, nous trouvons une tenſon ſingulière, dont voici le ſens, autant que l'obſcurité de la pièce permet de le rendre.

Granet exhorte Bertrand à renoncer aux ſollicitudes d'un amour malheureux, & à travailler au ſalut de ſon ame, en

allant outre-mer où l'Antechriſt eſt ſur le point de détruire ceux qui s'efforcent de convertir les infidelles. Bertrand répond qu'il eſt fort aiſe du ſuccès de l'Antechriſt; qu'il eſt prêt à croire en lui, tant il lui trouve de pouvoir, dans l'eſpérance qu'il fléchiroit en ſa faveur le cœur de ſa maîtreſſe. Granet lui reproche l'indigne voie par laquelle il veut parvenir à ſon but, & obſerve que ce bien ſeroit payé trop cher par ſa damnation. » Tout eſt légitime pour ſauver » ma vie, réplique Bertrand; je meurs » pour la plus aimable des femmes; & » ayant perdu l'eſprit, ſi je péche en me » jetant entre les bras de l'Antechriſt, » Dieu me le doit pardonner. «

Ces traits d'impiété nous étonnent, chaque fois qu'ils ſe préſentent dans les ouvrages des troubadours; mais en y réfléchiſſant, on conçoit que l'extrême ſuperſtition & l'irréligion doivent ſe rencontrer dans un même ſiècle: la pre-

mière fut toujours un des principes de la ſeconde.

Bertrand d'Alamanon eſt ſans doute l'interlocuteur que Granet a mis ſur la ſcène; car il le tourne en ridicule par des couplets, au ſujet de la tenſon de Sordel, où celui-ci ſe declare pour la galanterie, & Bertrand pour la chevalerie.

» Puiſque le comte (apparemment » Charles d'Anjou) déſire, ſeigneur Sor- » del, que je rapporte les folies que » vous & Bertrand d'Alamanon avez » dites dans votre tenſon; je le dirai » franchement, vous extravaguez l'un » & l'autre; vous, Sordel, en ce que » vous ne valutes jamais rien en » amour; & Bertrand, en ce qu'il a » ſoutenu le mérite des armes, lui qui » n'a jamais perdu au combat une » maille de ſon haubert. On ſait bien » l'uſage de Sordel, d'aimer ſa mie ſans » pouvoir en jouir..... Et ſi jamais

» un grand corps lâche, mou, flaſque,
» plein de poltronnerie & de noncha-
» lance peut ſe ſignaler aux armes, mon
» compere Bertrand remportera le prix
» ſans doute. «

En copiant ces morceaux, je ſens le dégoût qu'ils doivent cauſer. Mais on connoîtroit fort mal les troubadours, ſi on ne s'ennuyoit pas quelques momens avec eux.

LIV.

FOLQUET DE LUNEL.

FOLQUET DE LUNEL ne nous eſt connu que par ſes pièces. Il en exiſte ſept; d'où nous tirerons quelques éclairciſſemens ſur ſa vie, & quelques détails curieux ſur les mœurs de ſon tems.

Une de ces pièces contient l'éloge d'Alphonſe, roi de Caſtille & de Léon. Le poëte s'étonne que les électeurs ne mettent pas en poſſeſſion de l'empire un roi ſi vaillant. Il a entendu dire parmi les Lombards, que les Allemands, les Brabançons & les Romains le veulent pour empereur, que ceux de Milan, de Pavie, de Crémone, &c, ſe préparent à lui faire une réception honorable, s'il vient en Italie.

L'hiſtoire nous apprend qu'après la dépoſition de Frédéric II, perſécuté par

les ſouverains pontifes, Alphonſe X roi de Caſtille, ſurnommé le Sage, fut élu empereur en 1257 par une partie des électeurs. Les autres donnèrent l'empire à Richard, frere de Henri III roi d'Angleterre; & après la mort de Richard, à Rodolphe de Habſbourg qui eut pour lui la cour de Rome. Folquet ſe plaint de la partialité du pape Grégoire X pour le concurrent d'Alphonſe; & ſouhaite qu'on pût appeler du pape à un plus grand que lui. Tout le monde connoît aſſez, ſans avoir beſoin de cette preuve, quelle étoit l'influence des pontifes dans toutes les grandes affaires, & combien on commençoit à ſentir un joug qu'il ſembloit impoſſible de ſecouer.

Henri, comte de Rhodez, fut vraiſemblablement le protecteur de notre poëte, qui le nomme ſon ſeigneur & lui adreſſe la plupart de ſes chanſons. Cependant ils ne s'accordoient pas enſemble

ſur un point capable de déſunir les cœurs, en des tems où les préjugés de religion devenoient un flambeau de diſcorde.

Folquet, extrêmement dévôt à la ſainte Vierge, non avec les lumières d'une piété ſage, mais avec tout l'enthouſiaſme de l'ignorance, portoit dans cette dévotion ſes idées galantes & romaneſques. La Vierge étoit pour lui une dame incomparable, dont il exaltoit les charmes, à-peu-près comme les autres troubadours ceux de leur maîtreſſe. Il l'appeloit ſa *Gerſon*; il la chantoit en termes profanes. Le comte de Rhodez apparemment ne goûtoit point cette dévote galanterie, & s'aviſa d'en plaiſanter. Le poëte, dans une pièce où il ne laiſſe pas de lui donner des éloges, l'exhorte à faire pénitence d'avoir médit de ſa belle; il l'accuſe d'avoir fait une grande héréſie en parlant d'elle autrement que lui; il lui déclare même la

guerre juſqu'à ce qu'il ait changé de lan-
gage.

Ailleurs : » On ne ſauroit trop louer,
» dit-il, le preux comte de Rhodez &
» ma *Gerſon*, qui fut ſans péché. Si le
» comte peut quitter ſa vilaine & noire
» maîtreſſe, & s'il ceſſe de mal parler
» de ma *Gerſon*, nous ſerons tous heu-
» reux. «

La dernière pièce du troubadour eſt une ſatire des mœurs, d'autant plus digne de curioſité, quoique peu ſpirituelle, qu'on y voit une peinture des vices de preſque tous les états. Le début eſt d'une dévotion ſingulière.

» Au nom du Pere glorieux qui for-
» ma l'homme à ſon image, je fais un
» chant propre à plaire aux bons, & à
» déplaire aux méchans, qui négligent
» Dieu dont le ſang nous a rachetés. Je
» ne vois plus empereurs, rois, gens
» d'égliſe, ducs, comtes ni barons ſer-
» vant Dieu. Autrefois il s'en trouvoit

» toujours quelqu'un qui alloit en Syrie » venger notre Seigneur. Aucun ne ſe » met en peine aujourd'hui de recou- » vrer le ſaint ſépulcre, dont les Turcs » ſont en poſſeſſion. «

Suit une déclamation contre les gens d'égliſe. » Ils prennent par des excom- » munications, dit le poëte, tout ce » qu'ils trouvent à leur bienſéance. « (Reproche remarquable dans la bouche d'un dévot.)

Il ajoute :

» L'empereur exerce des injuſtices » contre les rois, les rois contre les » comtes ; les comtes dépouillent les » barons ; ceux-ci s'emparent des mai- » ſons de leurs vaſſaux, & pillent leurs » payſans. Les laboureurs, les bergers » ſont à leur tour d'autres injuſtices. Les » gens de journée ne gagnent point l'ar- » gent qu'ils exigent. Les médecins ſe » mêlent d'un métier qu'ils ignorent, » tuent en croyant guérir, & ſe font

» cependant payer. Les marchands &
» artiſans ſont menteurs & voleurs. Les
» jongleurs courent le monde pour débi-
» ter des hiſtoires médiſantes. Les ma-
» ris & les femmes péchent les uns en-
» vers les autres. Les femmes ont de
» leurs galans des enfans qu'elles mettent
» ſur le compte de leurs maris. Les au-
» bergiſtes, au premier abord, s'em-
» preſſent de vous ſervir : l'hôteſſe eſt
» pleine de complaiſance ; les ſervantes
» ſavent ſe livrer à tous vos déſirs : vous
» convenez qu'ils mangeront avec vous ;
» & alors, ſi vous êtes content, vous
» leur envoyez des oies, des perdrix,
» de bonnes viandes fraîches & ſalées,
» du pain blanc & des vins clairs : ils
» vous vendent de mauvaiſe avoine mal
» meſurée, & du foin pourri : encore
» ont-ils des mangeoires percées ; & les
» cochons viendront manger ce qu'on
» aura mis devant vos chevaux, tandis
» que vous dormirez dans de mauvais

» lits & des draps ſales : & après cela ;
» on vous accablera d'injures, ſi vous
» ne payez au double tout ce qu'on
» vous aura fourni. «

Enſuite le poëte ſe déchaîne contre les Vaudois, les hérétiques & uſuriers ; les dépoſitaires infidelles, les maris débauchés, les incrédules & blaſphémateurs ; contre les bateliers & péagers qui ne rendent point à leurs maîtres ce qu'ils ont reçu ; contre les ſergens ou huiſſiers qui font ſur les pauvres des ſaiſies injuſtes ; contre les emprunteurs qui ne payent point. Il parle des joies du paradis & des peines de l'enfer. Il confeſſe qu'il a vécu en pécheur, & eſpère que la miſéricorde divine lui laiſſera le tems de ſe réformer. Il repréſente les filets du diable tendus par tout, même dans les cloîtres, & ſi ſubtilement que les anges mêmes y ſont tombés. Il prie Dieu d'accorder la paix aux rois. Il recommande au pape, lui qui doit être

la

la lumière & le gardien de la chrétienté, de ne pas ſouffrir que la guerre ſe faſſe dans les pays que Dieu lui confie ; de prendre garde d'encourir la diſgrace de Dieu, s'il ne fait ceſſer les troubles de la Sicile, qui affligent les chrétiens & réjouiſſent les païens. (La maiſon d'Aragon diſputoit alors cette couronne à la maiſon d'Anjou.)

La concluſion eſt digne du début :

» Ce roman a été commencé au nom » de Dieu ; qu'il finiſſe de même, & » qu'il ſoit envoyé au vaillant comte » de Rhodez, pour y réformer ce qu'il » trouvera répréhenſible ; car il a le » jugement ſain. Et ſi ce roman eſt bon, » qu'il ſoit inſéré dans ſon livre, qui eſt » un recueil d'ouvrages anciens..... » Moi Folquet ai fait à Lunel ce roman » de la vie mondaine, l'an de J. C. 1284. » Par ce même Folquet qui depuis qua- » rante ans offenſoit Dieu, âgé de qua- » rante ans. «

Nous trouverions parmi les modernes des pièces auſſi dépourvues de ſel, dont la lecture paroîtroit inſupportable : mais une inſipide ſimplicité a je ne ſais quel attrait dans les ouvrages des troubadours. Elle rend au naturel la façon de penſer & de ſentir d'un tems remarquable, où les eſprits ſortoient de la barbarie, & où les mœurs commençoient à ſe corrompre en ſe raffinant.

LV.

GUILLAUME DE LA TOUR.

LE château de la Tour en Périgord fut la patrie de ce jongleur, qui paſſa la plus grande partie de ſes jours en Lombardie. Des auteurs italiens, comme l'obſerve Creſcimbéni, ont prétendu qu'il étoit d'origine italienne. C'eſt ſur quoi nous ne diſputerons avec perſonne. Rapportons ſeulement ce que nos manuſcrits offrent ici de curieux. Ils nous apprennent que Guillaume de la Tour ſavoit beaucoup de chanſons, qu'il les chantoit d'une manière agréable, qu'il en compoſa lui-même avec ſuccès : mais qu'on lui trouvoit un défaut ; c'eſt qu'avant de commencer une chanſon, il en expliquoit le ſujet par un diſcours d'une longueur inſupportable. L'amour le rendit fou ; voici comment.

Amoureux de la femme d'un barbier de Milan, jeune & belle, il ne mit point de bornes à ſa paſſion ; il enleva ſa maîtreſſe, & l'emmena à Côme. Elle mourut bientôt après. Ce fut pour lui un chagrin ſi accablant, qu'il en perdit la raiſon. Il s'imagina qu'afin de ſe débarraſſer de lui, elle contrefaiſoit la morte. Pendant dix jours il reſta comme cloué ſur ſa tombe. Il l'ouvroit tous les ſoirs ; il l'en retiroit, la regardoit fixement au viſage, l'embraſſoit, la baiſoit ; la conjurant de lui dire ſi elle étoit morte ou vivante ; de retourner avec lui ſi elle vivoit ; & au cas qu'elle fût morte, de lui déclarer ce qu'elle ſouffroit en purgatoire, parce qu'il feroit tant d'aumônes, il feroit dire tant de meſſes, qu'il la délivreroit enfin.

Les habitans de Côme, informés de cette folie, le chaſſerent de la ville & du pays. Il erra d'un lieu à un autre, cherchant par tout des devins, pour

ſavoir d'eux ſi ſa maîtreſſe pouvoit revenir en vie. Un moqueur lui fit accroire qu'elle reſſuſciteroit infailliblement, s'il récitoit chaque jour, une année entière, tout le pſeautier avec cent cinquante *Pater* & *Ave*, & s'il faiſoit l'aumône à ſept pauvres : encore failoit-il faire tout cela ſans avoir mangé, ni bu, ni parlé. Guillaume fut ravi de la découverte, exécuta ponctuellement toutes les conditions ; mais ne ſe voyant pas plus avancé au bout de l'an, il mourut de déſeſpoir.

Tel eſt le récit de l'hiſtorien provençal, dont il ſeroit haſardeux de garantir la vérité.

Parmi treize pièces de ce troubadour, nous ne trouvons de remarquable que les deux tenſons ſuivantes.

PREMIÈRE TENSON.

Guillaume demande à Imbert, » S'il » ſauroit plus de gré à une dame qui » voudroit, par de longues épreuves,

» s'assurer de la sincérité de ses senti-
» mens, qu'à une autre d'un mérite égal,
» qui lui accorderoit tout sans se faire
» beaucoup prier ? « Imbert se déclare pour la dernière. » Mais, objecte Guil-
» laume, il y a bien de l'imprudence
» dans celle qui accorde, avant d'être
» sûre de la fidélité & de la discrétion
» de son amant; elle expose sa réputa-
» tion; un amant ne doit pas trouver
» mauvais que sa maîtresse soit d'abord
» sur la réserve : au contraire, il doit
» craindre, si elle se livre à lui précipi-
» tamment, qu'elle ne se livre à un autre
» avec la même facilité. « Imbert persiste dans son opinion, parce que le plaisir ne peut commencer trop tôt, & qu'on ne peut jamais trop tôt être heureux.

Le plaisir sans mœurs ! cette maxime n'étoit point rare, & les poëtes la rendoient certainement plus commune. Qu'auroit dit Platon de la plupart de nos troubadours ?

SECONDE TENSON.

» Si un ami qui aime tendrement ſon » amie, la voyoit mourir devant ſes » yeux, quel ſeroit pour lui le meilleur » parti à prendre, de mourir lui-même » ou de lui ſurvivre ? « Guillaume de la Tour propoſe la queſtion à Sordel, dont par conſéquent il étoit contemporain.

La réponſe de Sordel eſt, » Que ſi la » mort ſépare l'ami de celle qui occupe » uniquement ſon cœur, il vaudroit » mieux pour lui la ſuivre dans le tom- » beau, que de reſter en proie à une » déſolation extrême. « Guillaume dit, » Que l'amie n'y gagneroit rien, ſi ſon » ami mouroit pour elle ; & qu'on ne » doit rien faire d'où il puiſſe réſulter un » mal ſans aucun bien. « Sordel répli- que, » Le ſort de l'ami ſéparé de ſon » amie eſt ſi affreux, que ſi la mort ne » vient pas terminer ſes jours, il doit ſe » la donner lui-même, afin de terminer » le cours de ſes ſoupirs & de ſes pleurs. «

Ces deux troubadours font ici un rôle opposé à leur caractère. Sordel soutient qu'il faut se tuer pour ne pas survivre à une maîtresse; & il aimoit passionnément la vie : Guillaume soutient le parti d'une sage modération; & il devint fou, il mourut de désespoir, pour avoir perdu sa maîtresse. Il paroîtroit encore plus étrange que le suicide fût recommandé dans cette pièce, si l'on devoit prendre à la rigueur ce que les poëtes hasardoient en se jouant. (Voyez SORDEL.)

LVI.

LANFRANC CIGALA & SIMON DORIA.

» LANFRANC CIGALA, disent nos » manuscrits, étoit de Gènes, homme » noble & savant. Il fut juge & cheva- » lier, mais il s'adonna surtout à la pre- » mière de ces professions. Il se livra beau- » coup aussi à la galanterie & à la poésie; » fut bon troubadour, & composa maintes » bonnes chansons, dont Dieu étoit prin- » cipalement l'objet. « Crescimbéni nous apprend qu'on voyoit à Gènes son portrait dans la maison du vicomte de Cigala, avec cette inscription : *Lanfrancus Cigala consul, anno* 1248, *jurisconsultus, poeta egregius.* Il ajoute qu'on trouve des preuves qu'il exerça en différens tems plusieurs charges publiques.

Une demoiselle de Provence, nom-

mée Berlanda, de l'ancienne & illuſtre maiſon génoiſe de Cibo, dont une branche avoit paſſé à Marſeille, fut l'objet de pluſieurs des chanſons de Cigala. Il étoit ſurtout enchanté de ſon agréable ſourire. De-là le nom poétique de *Belris* qu'il lui donne quelquefois. Écoutons-le parler de ſa maîtreſſe.

» J'ai vu le plus joli rire du monde. Il » me tourne la tête de plaiſir..... » On ſe garantiroit plutôt d'un archer » à double haubert, que du double re- » gard perçant de cette belle. D'un de » ſes yeux elle frappe; puis redoublant » de l'autre, elle y joint un charmant » petit ſourire. Elle eſt entrée ainſi, & » s'eſt enfoncée profondément dans mon » cœur. «

Dans une autre pièce, il ſe plaint de l'inutilité de ſes pourſuites, malgré un baiſer qu'il a reçu, & qui lui fit pouſſer du fond de ſon cœur un ſoupir, qu'il crut être le dernier de ſa vie. Voici une

fiction ingénieuſe, par laquelle il s'efforce d'obtenir l'objet de ſes vœux.

» L'autre nuit, comme je dormois, » il s'éleva une diſpute entre mon cœur » & ma raiſon, au ſujet des plaintes que » font les amans contre les dames. Mon » cœur prétendoit que l'amour étoit au- » teur des tromperies dont on accuſe » les belles : ma raiſon les imputoit à » leur orgueil & à leurs caprices. Vous » vous trompez, leur dis-je ; la faute en » eſt aux amans légers. Les belles ſont » forcées de ſe tenir ſur leurs gardes, » pour démêler l'amour faux d'avec le » véritable amour. Mais quand elles » connoiſſent qu'on les aime ſincérement, » elles aiment avec autant de bonne foi.

» Dans ce moment, il me ſembla que » celle que j'adore m'apparut, & me dit: » Beau, doux ami, je vous rends mille » graces de l'honneur que pour moi » vous avez fait à mon ſexe. Vous avez » bien raiſon. Si les amans étoient moins

» pervers, ils n'auroient point à ſe plain-
» dre de l'amour. — Grand merci à
» vous-même, madame, de l'honneur
» que vous me faites. Je ſuis tellement
» à vous, & pour la vie, que je ne ceſ-
» ſerai de m'en louer, quelques plain-
» tes que faſſent les autres de leurs
» amours. «

Une complainte ſur la mort de Berlanda exprime vivement les regrets de notre poëte :

» Il y a plus de mille ans que la mort
» n'a commis un ſi grand crime. Per-
» ſonne ne vit la beauté que je pleure,
» perſonne ne l'entendit nommer, qu'il
» n'en devînt amoureux. Elle rendoit
» bons les méchans, & perfectionnoit
» les bons. Comment n'es-tu pas morte
» toi-même, Provence, avec tous tes
» habitans? Te voilà pour jamais livrée
» à des regrets pires que la mort. Mais
» ſi nous déplorons notre perte, Ber-
» landa n'a rien perdu. Dieu vouloit

» donner un royaume dans le ciel, à
» celle pour qui un comté ſur la terre
» étoit trop peu de choſe. Les ſaints
» anges l'emportent, en chantant, tout
» glorieux de leur conquête, tandis que
» nous ſommes en proie à d'éternelles
» douleurs. «

La dévotion remplaça l'amour dans le cœur de Cigala. Dans quatre chanſons il invoque la mere de Dieu avec une confiance ſans bornes. S'il a autrefois chanté des folies, & fait des couplets d'amour profane, il ne veut plus chanter que du pur amour de la Vierge, le ſeul dont il brûlera déſormais, *& qui purifie tous les péchés.* Il fait ſa profeſſion de foi, & ajoute que ſur cet article, il n'a pas beſoin de pénitence.

Cette dévotion ne pouvoit manquer d'inſpirer l'enthouſiaſme des croiſades. Les chrétiens venoient de perdre Jéruſalem & le ſaint ſépulcre, auxquels ils ſembloient alors attacher l'eſſence du

chriſtianiſme. Saint Louis, malgré les ſages remontrances qu'on lui avoit faites, s'étoit croiſé le premier dans l'eſpérance de réparer ce malheur. Deux ſirventes de Cigala tendent à exciter le même zèle parmi tous les ſouverains. Le roi de France eſt le modèle qu'il leur propoſe.

» Je le loue d'un ſi beau début, & » j'eſpere qu'il donnera encore de plus » beaux ſujets de le louer..... Qu'il » ſe hâte de paſſer la mer : car on en a » grand beſoin, puiſque les chrétiens » par delà ſont pris & tués, le ſaint ſé- » pulcre renverſé & détruit. Cependant » les chrétiens en-deçà, ſans ſe mettre » en peine de tels déſaſtres, ſe font » entre eux une guerre mortelle. Si elle » continue, c'en eſt fait de la chrétienté. » J'en ferai bien fâché ; après tout, je » n'y puis mais. Je ne regarde point » comme chevalier quiconque ne va de » bon cœur & de tout ſon pouvoir *au*

» *ſecours de Dieu, qui en a ſi grand be-*
» *ſoin.* Je loue le roi de France : il té-
» moigne avoir bonne envie : & je re-
» prends les mauvais barons, qui man-
» quent à leur parole.... Croyez-vous,
» méchans barons, qu'il convienne *que*
» *Dieu vous aide, & que vous ne l'aidiez*
» *pas ?* Savez-vous que pour vous il fut
» mis en croix ? Je ne vous en dis pas
» davantage. Si dès à préſent vous ne
» vous croiſez, vous perdez le fruit de
» ce qu'il a ſouffert pour vous. «

Imagineroit-on que des chrétiens, tant ſoit peu inſtruits, aient pu parler de ſecourir Dieu, *qui en a grand beſoin ?* Ces traits peignent admirablement l'ignorance religieuſe de nos ancêtres.

Une bizarrerie preſque auſſi remarquable, (& combien n'y en avoit-il pas alors ?) c'eſt qu'un dévot d'Italie ait été Gibelin outré, c'eſt-à-dire, furieux contre le parti des papes. Les Guelfs & les Gibelins, ceux-là partiſans de la cour

de Rome, ceux-ci de la cour impériale, se déchiroient avec une extrême animosité. Cigala fut indigné de la défection de Boniface le Jeune, marquis de Montferrat, qui, après avoir traité avec l'empereur Frédéric II, en 1239, avoit reçu de l'argent pour se liguer contre lui avec le pape. Voici comme il s'exprime à ce sujet dans un sirvente.

» La faute insensée d'un méchant » homme, du lâche marquis Boniface » de Montferrat, me force malgré moi » à tenir des propos injurieux. Je sais » que je fais moi-même une folie, en » commettant une faute volontaire pour » la folie d'autrui. Mais ce qui me dis- » culpe, c'est que si on ne s'élevoit pas » contre les coupables, personne ne » craindroit de le devenir. Je parlerai » donc d'un fou, renégat de noblesse, » oppresseur de l'honneur, destructeur » de toute courtoisie, qui prétend sortir » du sang de Montferrat; mais il n'y

» paroît pas à ſes œuvres. Je le crois fils
» ou frere du vent ; tant il eſt léger de
» cœur & d'inclination. On le nomme
» mal à propos *Boniface* ; car de ſa vie
» il n'a rien fait de bien. Je ſais qu'il
» s'eſt uni par ſerment aux Milanois & à
» leurs alliés ; & qu'il en a pris de l'ar-
» gent, à la honte de ſa famille. Il leur
» a rendu la foi, qu'il n'avoit pas. Mais
» pourquoi le reprendre d'avoir manqué
» à ſa foi d'hérétique, qu'il eſt ? elle ſe
» parjure auſſi aiſément qu'elle ſe jure.
» S'il vouloit rendre l'argent qu'on lui
» a donné pour cette foi, je crois qu'on
» lui en donneroit volontiers quittan-
» ce..... Ah ! malheureux Mont-
» ferrat, qu'il déshonore avec toute
» votre race, voilà donc où aboutit la
» gloire éclatante qui fit briller votre
» nom dans tout l'univers ! «

Comme l'eſprit de parti dictoit les éloges, ainſi que les injures, le comte Thomas de Savoie, en qualité de zélé

Gibelin, devoit être aux yeux de Cigala un homme accompli. Auſſi le troubadour lui dit-il dans une épitre : » Les » beaux faits par leſquels vous vous » ſignalez me cauſent tant de joie, que » je vous offre tout ce que je puis, tout » ce que je ſais, & encore davantage : » car ce que j'ai me ſemble trop peu » pour vous marquer le reſpect que je » vous dois..... Je regarderai comme » mes ennemis, quiconque vous fera le » moindre mal..... Je vous prie de » répondre par des couplets à ceux que » je fais pour cimenter notre amitié. Je » ne demande pas ſi vous êtes gai & » amoureux. Je n'en ſaurois douter : car » ſans cela vous ne feriez pas en ſi grande eſtime. Mais ſi vous le voulez bien, » je voudrois connoître & entendre une » partie de votre ſcience.... Seigneur » Thomas, que celui qui vous fait proſpérer vous donne l'accompliſſement » de vos déſirs, & à moi le pouvoir de

» vous marquer mon reſpect, comme » je le voudrois. «

Parmi vingt-ſix pièces que nous avons de Cigala, rien ne paroît plus curieux que le conte ſuivant, & la tenſon dont il eſt le ſujet. On y trouvera une peinture naïve des mœurs.

» Or écoutez; je vais vous conter » une belle aventure, arrivée à deux » chevaliers Caſtillans, ſeigneurs d'un » riche château. Ils étoient diſtingués » par leur courage & leur eſprit, beaux » & jeunes de leurs perſonnes; & n'é- » toient pas moins riches en amour, en » galanterie, & en tous autres faits plai- » ſans. Ils aimoient deux dames jolies, » nobles, bien appriſes, pour leſquelles » ils firent maintes belles choſes, comme » on fait pour l'amour des belles dames; » c'eſt-à-dire, qu'ils tenoient de belles » cours, faiſoient de beaux tournois, de » beaux préſens, bonne réception à qui » venoit les voir, & ſe faiſoient eſtimer

» de tout le monde, en ſorte que leur
» réputation retentiſſoit au loin. Ils fu-
» rent mieux aimés de leurs dames
» qu'aucun chevalier du même tems.
» Ces dames habitoient un château éloi-
» gné de trois lieues angloiſes. Elles
» leur envoyèrent un jour leur meſſa-
» ger, pour les inviter à venir paſſer la
» nuit avec elles; & chacun d'eux, ſans
» rien ſavoir l'un de l'autre, promit de
» s'y rendre.

» Les deux chevaliers étoient freres.
» Craignant de perdre leur château, car
» ils ſe trouvoient en guerre avec de
» grands barons du pays, ils avoient pris
» leurs arrangemens; ils s'étoient juré
» de ne jamais ſortir tous deux à la fois;
» & que l'un d'eux reſteroit toujours
» pour garder le château, & pour y
» recevoir & ſervir les braves chevaliers
» qui paſſeroient par-là. Chacun envoya
» demander à l'autre la permiſſion de
» s'en aller; chacun répondit que pour

» rien au monde il ne resteroit. Quelques » prières qu'ils pussent se faire mutuel- » lement, aucun d'eux n'en voulut dé- » mordre ; si bien que tous deux se » mirent en chemin. Il faut savoir que » le tems étoit fort mauvais : il pleu- » voit, neigeoit, ventoit, & la nuit très- » obscure. Tout ce qu'ils purent faire » fut de recommander qu'on veillât bien » à la garde du château.

» Ils n'avoient pas encore fait beau- » coup de chemin, quand ils entendirent » des chevaliers venir vers eux ; ce qui » les obligea de s'écarter, & se ranger le » long du buisson. *Dieu nous donne ce* » *soir bon gîte*, disoit l'un de ces cheva- » liers. A quoi l'autre répondit : *Dieu* » *préserve de mal les deux freres : nous* » *les trouverons bien à notre besoin ; nous* » *en serons bien reçus, bien honorés, bien* » *servis : car il n'y eut jamais plus honnê-* » *tes chevaliers ni plus courtois. Autre-* » *ment nous aurions encore plus de trois*

» *lieues à faire pour trouver un autre* » *gîte.*

» Les deux freres furent bien aiſes & » bien fâchés tout à la fois d'entendre » cette converſation ; bien aiſes de ce » qu'on diſoit à leur louange ; bien fâ- » chés de ce qu'aucun d'eux ne ſe trou- » veroit au château. Ils s'exhortèrent » beaucoup l'un l'autre à y retourner en » diligence ; & long-tems diſputèrent » avec chaleur à qui n'y retourneroit » pas. Enfin l'un d'eux, ſe déterminant » à retourner, dit que c'étoit pour l'a- » mour de ſa dame qu'il ſe ſacrifioit » ainſi. «

Après ce conte vient une tenſon, où le troubadour demande à une dame, qu'il nomme Guillelma de Roſas, lequel des deux chevaliers fit le mieux ſon devoir.

GUILLELMA.

» Ami Lanfranc, c'eſt celui qui alla » trouver ſa mie. J'avoue que l'autre fit

» bien auſſi ; mais ſa maîtreſſe ne dut
» pas être aſſurée de ſon empreſſement,
» comme celle qui vit de ſes propres
» yeux la fidélité de ſon ami au rendez-
» vous. En exécutant ſa promeſſe, on
» mérite d'être préféré à celui qui diffe-
» re. «

CIGALA.

» Madame, permettez-moi de vous
» dire que la gracieuſeté & la généroſité
» du chevalier, qui retourna pour ga-
» rantir d'accident les voyageurs, ve-
» noit d'un principe d'amour : car toute
» courtoiſie en provient. Et ſa maîtreſſe
» dut lui en ſavoir cent fois plus de gré
» que s'il l'avoit vue ; puiſqu'il ne re-
» tourna que pour l'amour d'elle. «

GUILLELMA.

» Lanfranc, ne vous aviſez jamais de
» raiſonner auſſi ſottement que le cheva-
» lier qui s'en retourna. S'il avoit tant
» d'envie de rendre ſervice, il fit une
» grande injure à ſa maîtreſſe de ne pas

» lui donner la préférence. Il y auroit » gagné ſes bonnes grâces & du bon » tems ; & il n'auroit pas manqué d'au- » tres occaſions de rendre ſervice pour » l'amour d'elle, s'il en avoit tant d'en- » vie. «

CIGALA.

» Mille pardons de ma ſotiſe, mada- » me, je vois bien que vous n'aimez » pas que les amans faſſent d'autres pé- » lerinages que vers vous ; je vois que » les chevaliers qui, au retour des tour- » nois, n'en peuvent plus, vous mettent » de mauvaiſe humeur. «

GUILLELMA.

» Encore une fois, vous dis-je, un » chevalier doit tout quitter, le jour » même qu'il veut tenir en ſa puiſſance » une belle & brave dame de haut pa- » rage. Je me fonde ſur ce qu'il doit » avoir chez lui des gens, pour ſervir » ſans qu'il y ſoit ; car il ne peut pas y » être toujours. «

Madame

Madame Guillelma ne ſe pique point ici de cette noble généroſité, que les dames inſpiroient quelquefois à leurs chevaliers.

Une autre tenſon entre Cigala & Simon Doria, ſuppoſe dans le premier des ſentimens qui font encore moins d'honneur à la galanterie dominante.

Doria demande, lequel eſt préférable, de mériter les faveurs d'une dame, ou ſeulement de les obtenir ? Cigala répond : » J'avois cru autrefois que le » mérite gouvernoit l'amour ; mais je » ſuis bien revenu de cette erreur. Il n'y » faut que de la hardieſſe ; la raiſon & » la ſageſſe n'y ſervent de rien. « Doria réplique qu'on ne peut rien faire de bon, qu'en ſuivant la raiſon & la ſageſſe. Cette tenſon finit à l'ordinaire par choiſir des juges, dont la déciſion n'eſt point rapportée.

Simon Doria eſt l'auteur d'une ſeconde tenſon avec Jacques Grillo, ſur un

ſujet auſſi peu intéreſſant. Creſcimbéni, dans ſes additions aux vies des poëtes provençaux, dit que Simon étoit frere de Percival Doria, autre troubadour de Gènes, dont nos manuſcrits ne parlent point. Tout le monde connoît l'illuſtre maiſon Doria de Gènes. Les Grillo, dont une branche a paſſé en Provence, ſont auſſi d'une nobleſſe fort ancienne.

Il nous reſte à rendre compte de deux morceaux de Lanfranc Cigala, par leſquels on pourra juger de ſon goût & de ſa morale.

Dans le premier, il condamne avec beaucoup de raiſon le ſtyle entortillé & énigmatique, dont pluſieurs poëtes ſe faiſoient ridiculement un mérite.

» Je ſaurois bien faire, ſi je le vou-
» lois, ce qu'on appelle des chanſons
» fines & ſubtiles. Mais je n'aime point
» les poéſies obſcures, & je veux que
» les miennes ſoient auſſi claires que le
» jour. Le ſavoir eſt peu eſtimable, ſi la

» clarté ne l'illumine. Un auteur obſcur
» eſt comme mort ; & la clarté le reſſuſ-
» cite. Des mots fabriqués à force de
» ſcie & de lime peuvent-ils rendre meil-
» leur un ouvrage ? Je ne crois pas que
» celui qui ſcie & lime ſes chanſons, ſe
» faſſe autant d'honneur, quoiqu'il s'ima-
» gine s'en faire plus, que celui qui
» chante d'une façon claire & agréable.
» C'eſt pourquoi je m'attache à cette
» façon de chanter. Quiconque m'en
» mépriſera, ne trouvera pas, entre
» mille, quatre hommes de ſon ſenti-
» ment. C'eſt une étrange fureur de vou-
» loir être obſcur ; & qu'un homme d'eſ-
» prit n'en ait point aſſez pour tirer de
» l'eau claire d'un clair ruiſſeau. «

Cette affectation d'obſcurité eſt ſans doute ſouverainement ridicule ; ce qui l'eſt peut-être autant, c'eſt d'y attacher une réputation d'eſprit. Si l'homme d'eſprit eſt obſcur, ce défaut ternit la gloire de ſes ouvrages. Si l'homme ſans talent

eſt obſcur, c'eſt qu'il n'a pas l'eſprit de mieux concevoir & de mieux écrire.

Dans l'autre pièce, le troubadour traite une queſtion de morale fort ſurprenante : L'homme loyal doit-il uſer de tromperie envers les trompeurs ? Il ſoutient l'affirmative dans les termes les moins meſurés.

» L'homme loyal montre ſon eſprit, » en forçant ſon inclination naturelle, » pour repouſſer la tromperie par la » tromperie. Quant à moi, ſi l'on me » trahit, je ſouhaite de rendre la pareille, » & je ne vois pas qu'on doive alors me » regarder comme un traître. Trahir le » traître n'eſt point trahiſon : c'eſt plutôt » une action auſſi louable, que c'en ſe- » roit une méchante de trahir ſon ami. » Je ne dis pas qu'après un accommode- » ment avec le traître, fait de plein gré » & non de force, il ſoit permis de cher- » cher encore à ſe venger..... Mais » pourquoi, ſans être réconcilié, par-

» donnerois-je les trahiſons ? Auſſi ne » me ferai-je faute de trahir ceux qui » m'ont trahi. «

On croira ſans peine qu'un guerrier du treizième ſiècle, qu'un Italien ſurtout ait pu avoir cette morale : Machiavel a étalé depuis des principes beaucoup plus dangereux. L'honnête homme doit rougir à la ſeule idée de trahiſon. Que ſera-ce du chrétien ? Cigala auroit été certainement un de ces faux dévots, qu'on accuſe de couvrir d'un maſque de piété les noirceurs les plus condamnables, s'il avoit eu de pareils ſentimens après une converſion apparente. Mais le faux dévot ſe garde bien d'annoncer les trahiſons qu'il médite.

Selon Noſtradamus, Lanfranc de Cigala fut aſſaſſiné près de Monaco, en 1278, dans un voyage qu'il faiſoit de Provence à Gènes.

LVII.

HUGUES DE SAINT-CYR.

HUGUES DE SAINT-CYR naquit au bourg de Tégra ou Montégra dans le Querci. Son pere étoit un vavaſſeur (arrière-vaſſal), dont le château de Saint-Cyr fut ruiné par la guerre. Les freres aînés de Hugues, voulant lui faire embraſſer la cléricature, ſans doute comme un moyen de décharger la famille, ou peut-être de l'enrichir, l'envoyèrent étudier à Montpellier. Mais il n'y apprit que l'art des troubadours, & l'hiſtoire des hommes célèbres par leur vaillance; car cette hiſtoire étoit d'un grand uſage dans le monde. Enfin il débuta par le métier de jongleur. La fortune lui fut d'abord peu favorable. Il parcouroit la Gaſcogne, tantôt à pied, tantôt à cheval, cherchant à ſe ménager des reſſour-

ces par ſon talent. Le comte de Rhodez, le vicomte de Turenne, le dauphin d'Auvergne firent des vers avec lui, & contribuèrent de la ſorte au développement de ſon génie.

Nous avons déjà vu pluſieurs exemples de querelles entre les troubadours, ſans que les protégés mêmes épargnaſſent les protecteurs. Il s'en éleva une très-vive entre le comte de Rhodez & Hugues de Saint-Cyr. De-là ces couplets où ils ſe déchirent mutuellement. Hugues dit au comte : » Ne vous épou-
» vantez pas. Je ne ſuis point venu au-
» près de vous, pour vous rien deman-
» der ; j'en ai autant qu'il me faut. Je
» vois que l'argent vous manque, & je
» crois qu'on feroit une grande charité
» de vous donner. «

Le comte répond : » Je vous ai vu ici
» nu & miſérable ; j'ai bien du regret de
» vous avoir renvoyé opulent. Vous
» m'avez plus coûté que deux archers &

» deux chevaliers. Cependant ſi je vous » donnois encore un palefroi, Dieu m'en » garde, vous ſeriez homme à le pren- » dre. « L'art de rimer ſembloit rendre égaux tous ceux qui le pratiquoient.

Dans d'autres couplets, le comte menace d'aller aſſiéger un ſeigneur nommé Arnaud, qui le bravoit, & chez qui Hugues de Saint-Cyr s'étoit retiré. » On ne vous craint point, répond » celui-ci. Quand deux joueurs ſe met- » tent au jeu, perſonne ne ſait qui rira » ou qui pleurera : juſqu'à ce qu'ils aient » quitté le tablier (le damier.) Et on » ne peut s'applaudir de la journée, que » le ſoir ne ſoit venu : car tel matin vous » paroît heureux, dont la ſoirée eſt fu- » neſte. «

La comteſſe de Bénanguès favoriſa notre troubadour; & lui procura l'amitié de Savari de Mauléon, qui le mit en équipage. Après avoir été long-tems avec ce ſeigneur en Poitou & dans les

pays voiſins, il alla en Eſpagne viſiter les cours du roi Alphonſe de Léon, (Alphonſe IX, mort en 1230,) & de Pierre, roi d'Aragon, (Pierre II, mort en 1213.) De-là, il vint en Provence, où il vécut dans la ſociété des barons, aimant à s'inſtruire avec les autres, & leur communiquant volontiers ſon ſavoir. Par-tout on goûtoit ſes vers. Il fit peu de chanſons, dit l'hiſtorien provençal; car il ne fut jamais fort amoureux. Mais quand il ſe trouvoit avec les dames, il ſavoit fort bien jouer le rôle d'amant. Il ſavoit également conter leurs aventures, les célébrer ou les décrier, ſelon qu'elles le traitoient bien ou mal.

Malgré ſon peu de penchant à l'amour, il ne put réſiſter aux charmes d'une dame d'Anduſe, nommée madame Clara; belle, gracieuſe, vertueuſe; dont l'unique foible étoit l'ambition d'acquérir de la célébrité, & de ſe lier avec les dames & les chevaliers les plus illuſtres.

Le troubadour la ſervit avec empreſſement, & s'efforça de ſatisfaire ſes goûts. L'hiſtorien aſſure qu'il lui procura l'amitié de toutes les nobles dames du pays; juſqu'à établir entre elles un commerce de meſſages, de lettres & de préſens; qu'il lui faiſoit ſes réponſes; & qu'elle l'en récompenſoit par beaucoup d'égards pour ſes prières & pour ſon amour.

Encouragé dans ſa paſſion, Hugues s'y livra ſans réſerve. » Mes yeux ont » vaincu mon cœur, dit-il, & mon cœur » m'a vaincu moi-même. Mon amour » s'accroît de jour en jour. Quand je » veux le déclarer à celle que j'adore, » je ne ſais ni commencer ni finir..... » Je voudrois que ma dame, avant de » me perdre, connût ce que je vaux. » Elle en auroit plus de ſoin de me con- » ſerver. Mais on maltraite toujours les » loyaux amans. Ce qui me conſole, » c'eſt que la ſoumiſſion ſubjugue à la » fin les cœurs rebelles. «

Il dit ailleurs que, pour être bien traité, il faudroit qu'il devînt faux & méchant. Il invective contre les femmes, qui ſans rien donner ni promettre, mais pour paroître s'amuſer de gens qu'elles n'aiment point, ſe perdent de réputation en faiſant croire ce qui n'eſt pas. S'il ſe plaint & s'il pleure, ſa dame rit & chante; s'il ſe fait agneau, elle ſe fait loup. Toutes ſes rigueurs cependant ne l'empêcheront pas de l'aimer.

Madame Clara, ſoit modeſtie, ſoit autre motif, ne vouloit pas même l'avouer pour amant. Elle lui ordonna d'adreſſer à la comteſſe de Provence, (Béatrix de Savoie,) les chanſons qu'il faiſoit en ſon honneur. Voici un de ces envois. *A la brave comteſſe de Provence, dont toutes les actions reſpirent l'honneur & la ſageſſe; toutes les paroles, la courtoiſie; tous les ſemblans le plaiſir, l'amour & la valeur; j'envoie ma chanſon: car celle qui en eſt le ſujet me l'a ordonné.*

Le troubadour & ſa dame ſe brouillèrent, ſe raccommodèrent pluſieurs fois, ſelon l'uſage. Une autre dame, nommée Panſa, jalouſe de la réputation que Hugues procuroit à la première, entreprit de la ſupplanter, pour avoir un panégyriſte à ſon tour. Elle fit venir le poëte, lui dit que ſa maîtreſſe étoit une ingrate qui lui préféroit d'autres galans, en témoigna charitablement ſa douleur, & offrit de le dédommager. Il la crut, rompit ſes engagemens, pouſſa même la perfidie juſqu'à médire publiquement de madame Clara, & à célébrer ſa rivale.

Il ſervit long-tems celle-ci, eſpérant toujours & n'obtenant rien. Le chagrin amena le repentir. Pour réparer ſa faute, il employa une médiatrice puiſſante auprès de la maîtreſſe qu'il avoit trahie. La paix ſe fit à force de ſollicitations. Il ne manqua pas de la célébrer, en médiſant de madame Panſa plus qu'il n'avoit fait de l'autre. Il dit dans une

chanſon qu'il ne fut jamais auſſi content qu'il l'eſt, délivré d'une indigne & malheureuſe paſſion, pour retourner à une dame remplie d'honneur & de ſincérité. Sûr du pardon qu'il a obtenu, il conſent à ne plus trouver grâce, s'il fait quelque choſe qui lui déplaiſe. Il mérite bien peu ſon indulgence; mais la pénitence efface tous les crimes. Si une autre l'a trompé, il n'a aucun ſoupçon contre celle-ci. Seulement il n'ignore pas combien de gens en ſont amoureux: & cela lui laiſſe une ombre de jalouſie; car *château fortement attaqué eſt toujours en riſque de ſe rendre.*

Ce dernier trait n'eſt pas d'une galanterie fort délicate. Auſſi Hugues de Saint-Cyr ſe détacha-t-il encore de ſa maîtreſſe, pour aller en Lombardie où il épouſa une jeune & noble Tréviſane. Depuis ſon mariage, il ceſſa de compoſer des chanſons. Noſtradamus le fait mourir en 1225.

Parmi ſes pièces, au nombre de vingt-cinq, nous remarquons un ſirvente compoſé certainement après cette époque, contre un ſeigneur nommé Guillaume, qu'il accuſe ouvertement de matérialiſme. L'auteur parle en Guelf zélé, dont la haine prodigue aux Gibelins, c'eſt-à-dire, à l'empereur & à ſes partiſans, les imputations d'incrédulité & d'héréſie.

» Dieu ſans doute doit donner une » bonne fin à ceux qui ſoutiennent la » franchiſe, la droiture & l'égliſe, con- » tre celui qui n'a de foi ni en Dieu ni » en la loi, qui ne croit point une autre » vie ni un paradis, qui dit qu'il ne reſte » rien de l'homme après ſa mort..... » Si le comte Raimond le protége, qu'il » craigne de partager ſon malheur. Déjà » le comte s'eſt vu enlever par le pape, » Avignon, Nîmes, Carpentras, Rhodez, » Toulouſe, &c. Son beau-frere, le bon » roi d'Aragon, en mourut. Et s'il de-

» mande la reſtitution, il lui faudra por-
» ter le faucon d'autrui.

» Que le faucon fils de l'aigle, qui eſt
» roi des François, apprenne que Fré-
» déric (II) a promis aux Anglois de
» leur faire rendre la Bretagne, l'An-
» jou, le Poitou, la Normandie, la
» Guienne, &c..... Frédéric n'a d'au-
» tre ambition que de ruiner la Fran-
» ce & l'égliſe, que de faire triompher ſa
» loi hérétique. L'égliſe & le roi doi-
» vent donc ordonner la croiſade, &
» venir nous protéger; & nous devons
» aller faire la conquête de la Pouille. Il
» ne faut pas que celui qui ne croit point
» en Dieu ait aucune terre. «

On voit que le troubadour veut ar-
mer la France contre l'empereur, ſous
prétexte de zèle de religion. La ligue
de Lombardie, ainſi que la cour de
Rome, s'efforçoit de détruire la puiſſan-
ce impériale. L'empereur fut accuſé
d'impiété: ſes partiſans devoient l'être;

& ſi l'on avoit pu les dépouiller tous, comme le comte de Toulouſe, parce qu'un ennemi de la foi *ne devoit poſſéder aucune terre*, (principe admirable, qu'on appliquoit au gré du caprice & de l'ambition!) la croiſade contre les Albigeois auroit ſervi de modèle pour tous les pays de l'Europe.

Eccelin de Romano, appelé tantôt tyran & tantôt comte de Vérone, étoit partiſan de l'empereur. Auſſi le troubadour le déchire-t-il dans un ſirvente. Il ſe félicite d'entendre dire que l'orgueil & la puiſſance de ce ſeigneur baiſſent conſidérablement. » Tout ce qui » lui arrive de mal me fait plus de plaiſir que mon propre bien. Ses joies me » font pleurer, comme ſes chagrins me » réjouiſſent. Les dames qu'il fit brûler, » les barons qu'il fit pendre, les pucelles » qu'il fit paſſer au fil de l'épée, les » monaſtères qu'il mit en cendres avec » leurs croix & leurs autels; tant de for-

» faits ne lui ont procuré aucun avan-
» tage. Comment Dieu a-t-il pu ſi long-
» tems différer ſa vengeance ? S'il ne la
» fait bientôt éclater, une foule de per-
» ſonnes croient que les actions les plus
» criminelles lui ſont les plus agréa-
» bles. «

Ce langage doit paroître étrange dans la bouche d'un homme qui accuſe ſes ennemis d'impiété. Les accuſateurs ſe démaſquent ſouvent eux-mêmes.

Selon Creſcimbéni, Pétrarque eſtimoit fort ce poëte, & le nomme dans le chapitre IV de ſon *Triomphe d'amour*. Noſtradamus prétend que Hugues Brunet eſt le troubadour célébré par Pétrarque ; d'autres diſent que c'eſt Hugues de Penna. (Voyez l'article de ce dernier.)

LVIII.

NAT DE MONS.

LA morale eſt du reſſort de la poéſie, dont le plus bel uſage eſt d'inſpirer la vertu. Quelques troubadours, à l'exemple des anciens poëtes, ont exercé une ſi noble fonction; & c'eſt la faute de leur ſiècle, s'ils n'y ont pas mieux réuſſi. Mais aucun n'a montré plus de zèle & moins de goût dans cette carrière, que celui dont nous allons faire connoître les ouvrages.

NAT DE MONS étoit de Toulouſe. C'eſt tout ce qu'en diſent nos manuſcrits. Ses poéſies prouvent qu'il vivoit ſous les règnes d'Alphonſe X roi de Caſtille, & de Jacques I roi d'Aragon, vers le milieu du treizième ſiècle. La ſcolaſtique faiſoit alors la grande étude des ſavans. Vraiſemblablement ce trou-

badour étoit ſorti de quelque univerſité, ou de quelque école de moines : car toutes ſes pièces ſont comme des traités de philoſophie, hériſſées de diviſions, de ſubdiviſions pédanteſques, plus propres à fatiguer l'eſprit qu'à l'éclairer, & à deſſécher le cœur qu'à le nourrir. On y trouve cependant de bons principes de morale ; on y trouve ſurtout de quoi s'inſtruire ſur la manière de penſer d'un tems peu connu.

Ces pièces, au nombre de ſix, renferment beaucoup de leçons pour les grands ; leçons ordinairement ſtériles, mais qu'il eſt toujours néceſſaire de répéter, ne duſſent-elles ſervir que de témoignage contre les abus de la grandeur. Ecoutons le poëte parler au roi d'Aragon.

» La valeur, la gloire, les hauts faits, » & l'air noble, courtois & bienſéant » des rois ou des ſeigneurs, ſont de bril» lantes qualités ; mais qui ne ſuffiſent

» pas pour leur réputation, s'ils com-
» mettent le mal & s'ils font des injuſti-
» ces. L'éclat dont ils ſont environnés,
» dignes d'admiration à bien des égards,
» eſt obſcurci par des fautes continuel-
» les, qu'ils ſe permettent d'autant plus
» facilement, qu'on n'oſe jamais les con-
» tredire.....

» Le blâme eſt plus à craindre que
» la mort. La mort n'eſt un mal que
» lorſqu'elle n'eſt bonne à rien : elle eſt
» un bien, quand elle devient utile.....
» C'eſt un grand blâme & une grande
» honte à un roi de changer trop légére-
» ment de volonté. Il doit avoir un
» eſprit droit & ferme ; il doit prendre
» garde de varier dans ſes réſolutions ;
» car toute volonté légère eſt ſujette à
» errer. «

ENVOI.

» Roi d'Aragon, qui méritez tant de
» louanges, ſouffrez que je vous adreſſe
» ce diſcours ; & perſévérez conſtam-

» ment dans vos efforts pour le ſervice » du tout-puiſſant. «

Une autre pièce plus curieuſe traite de l'influence des aſtres ſur les hommes. Le troubadour adreſſe au roi de Caſtille, Alphonſe X, une queſtion ſur cet objet. Alphonſe étoit philoſophe & aſtronome. Nat de Mons ne pouvoit guère philoſopher avec un homme plus habile.

» Il arrive ſouvent (dit-il) que les » gens les plus ſages, les plus vertueux, » ſont perſécutés par la mauvaiſe for- » tune, ſans qu'il y ait de leur faute; » tandis que tout réuſſit à des méchans » pleins de fauſſeté & de vices. Sur cela, » beaucoup de perſonnes prétendent que » le ſort des humains dépend de la » conſtellation ſous laquelle ils naiſſent. » D'autres ſoutiennent que l'influence » des aſtres n'a aucun pouvoir, & que » tout dépend du haſard. Les premiers » diſent qu'une foule de ſavans ont étu- » dié les aſtres, & qu'il eſt démontré

» que tous les événemens y ſont écrits.
» En effet, tout ce qu'on voit dans le
» monde tire ſon être & ſa vie des qua-
» tre élémens, ſelon le mouvement des
» planètes ; & ce qui eſt réglé par les
» aſtres, paroît tellement prédeſtiné qu'il
» ne peut être changé. Ne voit-on pas
» comme tous les événemens ſont con-
» duits par leur puiſſance, depuis le
» commencement juſques à la fin, ſou-
» vent annoncés par des ſonges pendant
» le ſommeil, & en veillant, par des
» augures & autres ſignes infaillibles ?
» Le témoignage de nos ancêtres, celui
» des auteurs, les ſaintes prophéties en
» ſont foi, & prouvent que l'homme eſt
» heureux ou malheureux ſuivant qu'il y
» eſt prédeſtiné. «

» Celui qui réfute l'opinion du pou-
» voir des aſtres, dit que les autorités
» ne peuvent combattre ce que nous
» apprend la raiſon, dont la vue eſt plus
» éclairée que nos yeux..... Elle nous

» apprend que le haſard n'eſt point l'ar-
» bitre de notre ſort ; qu'une vertu plus
» puiſſante que la nature nous conduit ;
» que croire l'homme ſoumis aux aſtres,
» c'eſt croire qu'il n'a lui-même aucun
» pouvoir pour faire le bien & le mal,
» par conſéquent pour mériter & démé-
» riter ; que, s'il eſt compoſé des ſeuls
» élémens, il ne reſtera rien de ſon être
» au-delà du terme de ſa vie ; que c'eſt
» méconnoître Dieu & les biens qu'on
» en a reçus, offenſer le créateur & lui
» faire injure, que d'attribuer tout aux
» aſtres. «

L'adverſaire accumule ici les argumens ſur l'exiſtence de Dieu, & ſur l'immortalité de l'ame. Il fait valoir l'excellente preuve d'une autre vie, tirée de ce que la juſtice divine doit récompenſer le bien & punir le mal, ce qui ne ſe voit pas toujours dans celle-ci. Il diſſerte ſur les délais de la juſtice de Dieu, dont les récompenſes & les châtimens viennent

au terme convenable. Il ajoute enſuite contre le ſyſtème de l'influence abſolue des planètes :

» Il y a dans cette opinion double » folie..... A la vérité, les éclipſes, » les pluies, les vents & autres choſes » naturelles ſuivent le cours des aſtres ; » mais le bien & le mal que l'homme » fait n'en dépend pas..... La nature » de l'homme eſt fort différente de celle » de la bête. Celle-ci n'eſt portée par » ſon penchant qu'à ſuivre ſes appétits, » & à conſerver ſa vie mortelle : au lieu » que l'homme eſt conduit par la raiſon » aux choſes mêmes qui répugnent à ſon » inclination. «

A la fin de l'ouvrage eſt la déciſion du roi Alphonſe, conforme ſans doute aux ſentimens de l'auteur. On s'attend à voir triompher la liberté de l'homme, l'immortalité de l'ame, en un mot les raiſons par leſquelles le premier ſyſtème a été victorieuſement combattu. Point

du

du tout. Le pouvoir des aſtres, & la fatalité qui en réſulte l'emportent ſur des principes ſi reſpectables.

» Nous Alphonſe, roi des Romains *, » de Caſtille, Tolede, Compoſtelle, » Séville, Léon, Cordoue, Murcie, » Algrave, Grenade, Andalouſie, &c. » Diſons, que l'homme eſt en partie » gouverné par les aſtres, en partie par » le deſtin, en entier par le haſard, & » que le bien & le mal viennent de l'un » ou des deux, ou des trois enſemble. » Mais de dire avec préciſion, par lequel » de ces trois principes le bien & le mal » viennent à chacun, il n'y a perſonne » qui puiſſe le décider, & perſonne ne » connoît les jugemens de Dieu. «

Ce roi ; ſurnommé le Sage, diſoit que, ſi *Dieu l'eût appelé à ſon conſeil, le monde auroit été plus parfait.* C'étoit pour

* Alphonſe fut élu roi des Romains en 1257, & roi de Murcie en 1266.

tourner en ridicule les ſyſtêmes compliqués des aſtronomes de ſon tems. Quelques auteurs l'ont taxé d'impiété ſur cette parole. Le jugement que lui fait prononcer le troubadour, leur auroit, ſans doute, fourni une matière d'accuſation plus ſolide.

Deux lettres en vers de notre poëte au roi d'Aragon (Jacques I) nous arrêteront moins long-tems.

La première n'eſt qu'une diſſertation prolixe & ennuyeuſe ſur les principes du bien & du mal, ſur la nature de l'ame & la liberté. Elle s'adreſſe : *Au noble roi d'Aragon, franc, noble, courtois, &c. Salut, louanges & grâces de la part de Nat de Mons. Salut à votre perſonne, louanges à votre mérite, & grâces pour les honneurs que j'ai reçus de vous.* Elle finit par l'exhorter à faire le bien, tandis qu'il en a le tems & le pouvoir.

La ſeconde : *Au bon roi, ſeigneur d'Aragon, noble, vertueux, brillant,*

brave, plein d'eſprit, de généroſité, de valeur, de courtoiſie, &c. Nat de Mons, prêt à lui rendre ſes ſervices en toute humilité, baiſe les pieds & les mains. C'eſt une inſtruction ſur la manière dont il juge que les princes doivent compoſer leurs cours.

» Il doit y avoir toujours des gens » qui louent le bien, & reprennent le » mal qu'ils voient. Il y faut auſſi des » joueurs pour réjouir l'aſſemblée, des » gens gais qui cauſent volontiers, des » gens doux & gracieux, des eſpions » pour découvrir les crimes, des hom- » mes d'honneur & de probité. Tout ſert » dans une cour : on y peut tirer parti » des bons & des méchans ; mais il ne » faut confier la garde de ſa perſonne » qu'à ceux dont la fidélité eſt connue, » & ne prendre conſeil que des gens » ſages & éclairés. On doit ſe tenir bien » en garde contre les flatteurs. Ils ſont » pires que les larrons, qui ne peuvent

» rien prendre d'auſſi précieux que la » réputation & l'honneur. «

Suit une invective contre ces peſtes de cour. Le poëte repréſente les malheurs où les grands ſe précipitent, en écoutant leurs conſeils, & en ſe livrant aux violences qu'ils inſpirent. Il donne les moyens de démêler leurs artifices; il y joint des leçons de modération & de clémence, oppoſées aux cruelles injuſtices des flatteurs.

Un habile jongleur avoit demandé au troubadour ſes avis, ſur les moyens de plaire & de réuſſir dans le monde. C'eſt le ſujet d'une très longue pièce, où ſe trouvent des choſes judicieuſes parmi beaucoup d'inutilités.

» Ne vous louez jamais vous-même. » Ne vous preſſez point trop de parler, » dans la confiance de l'emporter ſur les » autres. Évitez tout ce qui tient de la » préſomption & de la fatuité. Ne vous » inquiétez pas du peu de diſcernement

» des ſeigneurs : il y en a quelques-uns
» d'éclairés, judicieux & honorables,
» qui mettent les bons jongleurs en
» beaux équipages, & leur accordent
» toute ſorte de diſtinctions & de plai-
» ſirs. Parmi les moins éclairés, il en eſt
» peu que le reſpect humain ne porte
» quelquefois à les traiter honnêtement.
» Ne vous prévenez point contre ceux
» qui d'abord ne feront pas bien, ni en
» faveur de ceux qui vous paroîtront
» d'abord magnifiques. Ceux qui com-
» mencent par tout prodiguer, finiſſent
» par n'avoir rien à donner. Ceux au
» contraire qui montrent de la réſerve,
» ſont plus en état que d'autres de faire
» des libéralités, & les font avec plus de
» nobleſſe. Allez premiérement chez le
» noble roi d'Aragon. En l'abordant,
» prenez un air gai, courtois & ouvert :
» car c'eſt à la mine qu'on juge les étran-
» gers. Comme un ſeigneur de cette im-
» portance eſt ſouvent en affaires, pre-

» nez le tems de ſon loiſir pour l'appro-
» cher. Ne témoignez point trop d'avi-
» dité pour en obtenir des gratifications.
» Attendez que vous l'ayez aſſez amuſé
» par vos talens. Vous jugerez du plaiſir
» qu'ils lui cauſeront, par l'attention
» qu'il vous prêtera. «

Viennent enſuite d'ennuyeuſes digreſ-ſions ſur les qualités les plus dignes d'eſ-time, & ſur le bonheur analyſé pédan-teſquement. L'auteur parle des gens vains & critiques, de ceux qui croient ſe faire aimer en faiſant rire. *La plaiſanterie plaît*, dit-il, & *le plaiſant déplaît*. Il diſſerte ſur la façon d'acquérir, d'économiſer, & de dépenſer ſon bien. Il compte parmi les devoirs de l'homme, la diſſimulation pour ſe garantir des artifices, la har-dieſſe & la force pour ſe défendre & ſe venger des attaques. Il cenſure les riches, qui s'imaginent être fort eſtimés parce qu'on les traite avec diſtinction, mais dont on ne fait cas qu'autant que l'on a

beſoin d'eux. Il diſtingue la louange qui honore, quand elle eſt donnée par des gens de mérite & capables de juger, d'avec celle qui ne fait point d'honneur, étant donnée par des ſots & des méchans. Il anatomiſe le mérite, & le diviſe en cinq parties, *loyauté*, *valeur*, *courtoiſie*, *ſcience*, *généroſité*. La courtoiſie conſiſte à éviter tout ce qui eſt malhonnête, à être civil, gai, joyeux, affable, obligeant pour tout le monde, en obſervant les diſtinctions perſonnelles. Tout cela reſſemble à un traité ſcolaſtique, où les idées ſe brouillent par la méthode même qu'on emploie pour les éclaircir.

Dans la dernière pièce de Nat de Mons, il s'agit des devoirs & de la mauvaiſe conduite des grands.

» Les grands, obſervés par plus de » perſonnes, & ayant dès-lors moins de » reſſources pour ſe juſtifier, doivent » être plus attentifs à ne point commet-

» tre de fautes ; puiſqu'on s'empreſſe
» davantage à divulguer les leurs que
» celles du commun des hommes. Ils
» ſont moins excuſables d'en commettre,
» la néceſſité ne les y forçant point.
» Maîtres de faire ce qu'ils veulent,
» quelle indignité pour eux de choiſir le
» mal ? Nous voyons cependant aujour-
» d'hui que les plus grands ſeigneurs ſont
» ceux qui font le plus de mal. Ils ſavent
» bien défendre & punir les crimes ; mais
» ils ſont les plus ardens à faire ce qu'ils
» défendent, & bravent les jugemens de
» Dieu & des hommes. Nul vice n'eſt
» auſſi pernicieux que l'orgueil & la cu-
» pidité : nul homme ne s'y livre avec
» moins de retenue que les grands. On
» diroit qu'ayant plus que les autres, ils
» doivent moins déſirer. C'eſt tout le
» contraire. Plus on peut, plus on veut
» avoir. Mais j'ai tort d'en rejeter le
» blâme ſur les grands ſeigneurs. La
» plupart ne demanderoient pas mieux

» que de ſe faire eſtimer. Leurs fautes » doivent être imputées aux vils conſeil- » lers, qui ſouvent les font agir contre » leur propre mouvement. Sans mérite » eux mêmes, ils ſeroient fâchés que » leurs maîtres en euſſent. «

Ces vils courtiſans eſſuient les invectives du poëte; & il ajoute: » Mais » pour ne point m'arrêter davantage ſur » un ſujet odieux, je veux me ranimer » en me tournant vers l'amour, qui eſt » le contre-poiſon de toute amertume; » je veux ſatisfaire aux déſirs des jeunes » gens, qui me prient de leur donner » quelque leçon d'amour. « Là deſſus, il ſe jette dans une diſſertation métaphyſique, dont la lecture glaceroit les jeunes gens, & feroit bâiller toute autre perſonne.

Aucun écrivain connu n'a parlé juſqu'à préſent de Nat de Mons, ni de ſes ouvrages.

LIX.

BERNARD DE LA BARTHE.

UN BERNARD DE LA BARTHE, archevêque d'Auch, fut dépoſé par des légats du pape dans le tems de la guerre des Albigeois. Il y a grande apparence que c'étoit notre troubadour, ſur lequel d'ailleurs on ne trouve aucune indication. Cette conjecture paroît ſolidement fondée ſur un ſirvente que nous avons de lui, où il parle de Raimond VI, comte de Toulouſe, & de l'abſolution humiliante qu'il reçut à Saint-Gilles; où il n'augure pas bien de cette paix, dont en effet on devoit beaucoup ſe défier; où enfin il montre des ſentimens d'équité & de modération, fort différens des vues de la cour de Rome.

» Feuilles ni fleurs, été ni hiver, ne » me font chanter, ou ceſſer de chanter,

» Mais je chante, lorſque j'entends les » heureux augures qu'on tire de la paix » du duc, comte, marquis*, avec l'égliſe » & les François. Paix bonne & ſolide, » faite de bonne foi, entre bonnes gens » bien réſolus d'oublier le paſſé, & de » lier une étroite amitié, me plaît fort; » mais non une paix forcée : car de » mauvaiſe paix il naît plus de malheurs » que de biens. On doit dans la cour » d'un roi trouver de l'équité, & dans » l'égliſe de la miſéricorde, de la clé- » mence à pardonner ſincérement les » plus grandes fautes, ſelon l'écriture. «

Cet eſprit de modération, ſi contraire à l'eſprit dominant, ſuffiſoit pour rendre un homme criminel aux yeux d'un parti violent & injuſte. L'archevêque d'Auch fut dépoſé ſous prétexte qu'il relâchoit la diſcipline dans ſon diocèſe, & que ſa

* Raimond prenoit les titres de duc de Narbonne, comte de Toulouſe, & marquis de Provence.

conduite n'étoit pas régulière *. Mais qu'on le ſuppoſe un fanatique déchaîné contre le malheureux comte de Toulouſe, ou un traître vendu à l'ambition du pape & des croiſés : toutes les injuſtices de ce tems-là donnent lieu de croire qu'on auroit, non-ſeulement oublié ſes fautes, mais publié ſes louanges, comme celles de tant d'évêques de la croiſade, qui ne reſpiroient que le ſang & les rapines.

* Voyez Hiſt. du Languedoc, t. 3.

LX.

HUGUES DE L'ESCURE.

HUGUES DE L'ESCURE nous eſt ſeulement connu par une pièce unique, où l'on voit qu'il vivoit ſous le regne d'Alphonſe X roi de Caſtille ; pièce curieuſe par le jugement qu'il y porte d'autres troubadours, & par la manière originale dont il vante ſon propre mérite.

» Je ne le cède point à Pierre Vidal, » pour la beauté de l'expreſſion ; à Albertet de Savoie, pour le bien dire ; » à Perdigon, pour faire des ſonnets » véhémens ; à Arnaud Romieu, pour » les chanſons plaiſantes ; à Péguilain, » pour les chanſons libres ; à Fonſalada, » pour ſe vanter ; à Pélardit, pour contrefaire les gens ; ni à Galaubet, pour » bien vieller. J'en ſais tant que je ne les » crains pas. Mais je veux faire un ſir-

» vente, afin de parler d'autre choſe, & » de prouver que Dieu m'a donné aſſez » d'eſprit pour enſeigner les plus habiles. » Le roi impérial de Caſtille (Alphon- » ſe X, élu empereur) étant le meilleur » roi qui fut au monde; les ſirventes que » je compoſe pour lui, mieux fondés ſur » la vérité que ceux du reſte des trouba- » dours, s'affineront comme l'or au feu, » à meſure qu'ils ſeront plus entendus » par les gens de bon eſprit. Je n'ai pu » m'empêcher de chanſonner les méchans » barons. Quoique par-là je me ſois fait » plus de cent ennemis, je ne crains au- » cun d'eux, & je jure par ſaint André » que je ne ſerai jamais de leurs amis. «

Il finit par invectiver contre l'avarice & la convoitiſe des mauvais ſeigneurs; il leur reproche de nourrir des enfans qui ne ſont point à eux.

LXI.

JEAN D'AUBUSSON.

UNE pièce curieuſe & originale de ce troubadour, nous fait regretter de n'avoir aucune connoiſſance de ſa vie. L'expédition de l'empereur Frédéric II contre la ligue de Lombardie eſt le ſujet de cette pièce. Frédéric, avec une armée d'Allemands, vint attaquer les rebelles en 1236. Pour s'attacher le jeune Boniface marquis de Montferrat, il lui céda en 1239 pluſieurs droits ou prétentions qu'il avoit ſur ſes terres, & lui fit don de quelques châteaux. C'eſt ce que le poëte dépeint ſous des images allégoriques dans un dialogue avec Nicolet, à qui il demande l'explication d'un ſonge.

JEAN D'AUBUSSON.

» Seigneur Nicolet, je veux que vous

» m'expliquiez un ſonge affreux que j'ai
» eu la nuit. J'ai tremblé pour le mon-
» de, à la vue d'un aigle qui venoit
» volant par les airs, & faiſant fuir de-
» vant lui tout ce qu'il rencontroit ;
» chaſſant ou prenant tout, ſans que per-
» ſonne pût lui réſiſter. «

NICOLET.

» L'aigle ſignifie l'empereur, qui vient
» par la Lombardie. Son vol élevé mar-
» que une grande valeur de ce prince,
» qui met en fuite quiconque l'a offenſé.
» Car ni terre, ni homme, ni rien au
» monde ne peut empêcher qu'il ne ſoit
» le maître de tout, comme de rai-
» ſon. «

JEAN D'AUBUSSON.

» Nicolet, l'aigle faiſoit un ravage
» auquel rien n'échappoit. De Cologne
» arrivoit un vaiſſeau, bien plus grand
» que je ne pourrois dire, rempli de
» feu, naviguant à travers les terres.
» L'aigle ſoufflоit le feu avec tant d'im-

» pétuosité, que les flammes embrâsoient
» tous les lieux où il voloit. «

NICOLET.

» Jean, l'aigle qui excite un si grand
» vent est le grand trésor que l'empereur
» mene en Lombardie. Le vaisseau est
» l'armée des Allemands : il leur don-
» nera tant de son trésor, qu'ils exécu-
» teront ses ordres par tout. «

JEAN D'AUBUSSON.

» L'aigle éteignit ce grand feu, &
» répandoit une lumière dans le Mont-
» ferrat, si brillante que tout l'univers
» en étoit dans la joie. Il répandoit
» cette lumière en tant d'autres lieux,
» que tout se ressentoit de l'alégresse.
» Puis il s'assit au haut des airs, dans
» une région si élevée que de-là il con-
» sidéroit le monde entier. «

NICOLET.

» Le feu ainsi éteint est la paix que
» donnera l'empereur. La lumière répan-
» due est la restitution du Montferrat.

» Les autres lumières ſont les récom-
» penſes qu'il diſtribuera à ceux qui les
» auront méritées. L'aigle aſſis dans les
» airs ſignifie, que le monde entier
» ſera ſoumis à la domination impé-
» riale. «

Il ſeroit inutile de relever quelques images mal aſſorties de cette pièce. Si la perfection du goût eſt rare dans les ſiècles de ſaine littérature, peut-on la trouver dans les ſiècles d'ignorance ? Ce qui me paroît plus digne d'obſervation, c'eſt l'étendue que donne le troubadour à la puiſſance impériale, qu'il veut faire dominer ſur le monde entier. Il ſemble avoir adopté les principes des nouveaux juriſconſultes de Bologne. On oppoſoit alors aux décrétales de la cour romaine l'étude du droit romain ; & autant les canoniſtes avoient travaillé à établir pour les papes une monarchie univerſelle, autant les juriſconſultes travailloient-ils à l'établir pour les

empereurs. Les derniers, on doit en convenir, raiſonnoient mieux en partant des lois de l'ancien empire, que les autres ne pouvoient le faire en partant des lois de l'ancienne égliſe.

LXII.

LE COMTE DE PROVENCE.

LE dernier comte de Provence, de la maiſon de Barcelone, Raimond Bérenger V, eſt mis par Noſtradamus au nombre des troubadours. Selon cet hiſtorien, il cultiva la poéſie provençale, comme il protégea tous ceux qui ſe diſtinguoient dans la carrière poétique. La comteſſe Béatrix, ſa femme, étoit également pour eux une bienfaitrice éclairée & généreuſe. Sa beauté, ſon eſprit, ſes libéralités, lui attiroient l'hommage des poëtes. Elle les combloit de préſens; & le comte les rendoit heureux, en ajoutant aux autres grâces l'exemption des taxes publiques. Ce prince mourut en 1245. Par le conſeil d'un ſage *pélerin*, qui gouverna long-tems ſon palais, ajoute Noſtradamus, il avoit marié ſes

quatre filles aux plus grands princes, au roi de France Louis IX, au roi d'Angleterre Henri III, à Richard frere de Henri, & à Charles d'Anjou. Le moine de Montmajour, au rapport du même hiſtorien, avoit raiſon d'appeler le comte de Provence l'*inconſtant Catalan ;* parce que, trompé par les intrigues des médiſans de ſa cour, il renvoya le pélerin qui l'avoit ſi bien ſervi.

La ſingularité de ce dernier trait mérite une digreſſion ; d'autant plus que chacun connoît le fragment ingénieux, où Fontenelle a décrit la cour de Provence & le caractère des troubadours, d'après les idées de Noſtradamus.

Dans le ſixième chant du *Paradis*, le Dante, auteur preſque contemporain, reproche au comte ſon ingratitude à l'égard du *Romieu ;* c'eſt-à-dire, du pélerin, comme le ſignifie encore le mot provençal *romiou*. On voit que ce mot vient du pélerinage de Rome, qui fut

long-tems une des principales dévotions, parce que tout concouroit à la mettre en vogue.

Landino & Vellutello, commentateurs du Dante, expoſent ainſi le fait. Un gentilhomme inconnu, revenant du pélerinage de S. Jacques de Compoſtelle, arriva chez le comte de Provence, & ravi de ſa bonté généreuſe, s'attacha bientôt à ſon ſervice. Il montra tant de capacité & de ſageſſe, que ce prince lui confia l'adminiſtration de ſes finances. Les ſoins, l'économie du nouveau miniſtre triplèrent le revenu de l'état; de manière que Bérenger put, non-ſeulement tenir une cour brillante, mais ſoutenir glorieuſement la guerre contre le comte de Toulouſe, qui avoit quatorze comtes pour vaſſaux. Le mariage des quatre princeſſes de Provence mit le comble aux ſervices du pélerin. Cependant il n'échappa point à l'envie & à la méchanceté des courtiſans. Leurs calom-

nies déterminèrent le prince à lui demander ſes comptes. Il les rendit, & prouva ſon intégrité. » Monſeigneur, dit-il en» ſuite, je vous ai ſervi long-tems ; j'ai » mis un tel ordre dans vos finances, que » votre état eſt devenu très-conſidéra» ble, de petit qu'il étoit. La malice de » vos barons vous engage à me payer » d'ingratitude. J'étois un pauvre péle» rin, quand je ſuis venu à votre cour ; » j'ai vécu honnêtement des gages que » vous m'avez donnés : faites-moi ren» dre mon mulet, mon bourdon, & ma » panetière ; & je m'en retournerai com» me je ſuis venu. «

Selon les mêmes auteurs, le comte touché de ces paroles voulut retenir le pélerin ; mais il réſiſta aux ſollicitations, il partit, & l'on n'a jamais ſu ce qu'il étoit devenu.

A ce récit peu vraiſemblable, un des hiſtoriens de Provence, Céſar Noſtradamus (neveu de Jean, dont il a rédigé

les manuſcrits) ajoute encore des circonſtances remarquables. Quelque tems après, ſelon lui, ce *pauvre* comte, fâché d'avoir *cru trop légérement aux calomnies & flagorneries des envieux, conſidéra combien droitement, & avec quelle ſincérité, ſainteté & candeur, ce ſage & tant aviſé perſonnage avoit mené ſa charge & adminiſtration.* Sentant la perte qu'il venoit de faire, il lui envoya des meſſagers, avec inſtantes prières de revenir & de reprendre ſa place; *à quoi il ne voulut aucunement entendre, ains de propos délibéré fit ſon chemin, & paſſa outre.* Pendant pluſieurs jours, le prince ſouffrit des beſoins dans ſa maiſon, en l'abſence du *romieu*, & prit en averſion les auteurs de ſon départ. Quelques-uns ont écrit, ajoute le même hiſtorien, qu'informé des regrets de Bérenger, le miniſtre retourna quelques jours après, fut reçu très-honorablement, reprit ſes fonctions, & continua avec tant de ſuccès,

ſuccès, qu'il mérita d'être fait gouverneur, tuteur & défenſeur de Béatrix héritière de Provence; comme on peut le voir par le teſtament du comte. Quelques autres diſent que de ce Romieu, iſſu de la maiſon d'Aragon, deſcendent les ſeigneurs de l'illuſtre maiſon de Villeneuve.

Il n'eſt pas étonnant que Céſar Noſtradamus, comme ſon oncle, ait adopté le conte du pélerin. Les Provençaux, dit Mezerai, qui ont toujours eu l'imagination romaneſque, peuvent avoir inventé ou du moins agencé cette intrigue à leur avantage. Bouche, hiſtorien de Provence, poſtérieur à Noſtradamus, cite lui-même la réflexion de Mezerai, & nous met ſur les voies pour en reconnoître la vérité.

Le comte de Provence eut un grand miniſtre, dans la perſonne de Romieu de Villeneuve, à qui même, par ſon teſtament fait en 1238, il laiſſa la tu-

telle de ſes filles & la régence, ainſi qu'à Guillaume de Cotignac. Il eſt également certain que la maiſon de Villeneuve étoit ancienne & illuſtre dans le pays; puiſque parmi les ſeigneurs qui ſoutinrent le parti de la maiſon de Baux, contre Raimond Bérenger II, il y avoit un Raimond de Villeneuve. Le nom de *Romieu* aura ſans doute ſervi de fondement à la fable du pélerin.

» Il ſe peut bien faire, dit Bouche, que » ce Romieu, au maniment de ſa charge, » ait eu quelques envieux, comme il » arrive ordinairement aux miniſtres » d'état, & qu'il ait reçu quelque petit » déplaiſir de ſon maître, ſous le ſoupçon » d'une mauvaiſe conduite. Mais qui » croira qu'un grand prince ait donné la » direction de ſes finances à un incon- » nu? Qui croira qu'un grand homme » ait gouverné long-tems un grand état, » ſans qu'on ait eu connoiſſance de ſon » extraction & de ſon origine? Qui croi-

» ra qu'un grand homme, auſſi connu » en Provence que le ſoleil, ſe ſoit ſi fort » éclipſé qu'on n'ait pu ſavoir ce qu'il » étoit devenu ? Ç'a été une fiction du » poëte Dante, qui vivoit preſque au » même tems en Italie, à qui Jean Vil- » lani, ſon compatriote & contempo- » rain, a ajouté trop de foi, & à eux » deux, tous les autres hiſtoriens, &c. «

Ce raiſonnement ne peut guère laiſſer de doute, une fois que l'exiſtence de Romieu de Villeneuve eſt connue. Quelque diſgrace paſſagère d'un miniſtre ſi eſtimable, & par conſéquent ſi expoſé à l'envie & à la haine des courtiſans, aura fait du bruit dans le monde. Le Dante, mal inſtruit du fond des choſes, trompé par le nom équivoque de *Romieu*, ſur lequel on avoit peut-être déjà fabriqué des fictions, aura débité en poëte une fable que les hiſtoriens auront pris pour une vérité. Tout cela eſt facile à concevoir ; au lieu que l'hiſtoire du pélerin,

devenu miniſtre, porte tous les caractères du roman.

Le moine de Montmajour, cité par Jean Noſtradamus, devoit être mieux inſtruit que le Dante; car il vivoit en Provence, & l'autre en Italie. Mais dans le paſſage cité, ce moine cauſtique dit ſeulement que Raimond Bérenger a renvoyé le *Romieu* qui gouvernoit ſi bien ſes affaires. Il rappelle une faute du comte, ſans parler de ſon repentir & de la manière dont il la répara. Ce trait de malignité prouve ſeulement une diſgrace paſſagère du miniſtre.

Du reſte, comme l'obſerve Bouche, le teſtament de Romieu de Villeneuve fait en 1250, conſervé dans les archives de l'évêché de Vence, prouve évidemment ſa naiſſance & ſa parenté, le grand nombre de biens qu'il poſſédoit en Provence, » & encore mieux qu'elle a été » ſa bonne conſcience au payement de » ſes dettes, & en la réparation de

» quelques violences ou injuſtices, qui » avoient été faites, ſoit par ſon com- » mandement ſoit par ſa connivence, » en tems de guerre. « Le comte avoit récompenſé magnifiquement ſes ſervices, en lui donnant la ville de Vence, & pluſieurs châteaux dans les territoires de Nice & de Graſſe.

Obſervons encore une erreur des hiſtoriens, qui diſent qu'avant ſa diſgrace, Romieu avoit procuré le mariage des quatre filles de ſon maître. La cadette, Béatrix, n'épouſa Charles d'Anjou, qu'après la mort de Raimond Bérenger.

Il ne reſte aucune pièce de cet illuſtre troubadour, excepté peut-être quatre couplets alternatifs qui ſe trouvent dans nos manuſcrits, entre le comte de Provence & un brave chevalier qu'il nomme *Carn & ongla* (chair & ongle); par leſquels il paroît que le chevalier avoit fait la guerre en Eſpagne, & que le comte avoit craint pour ſa vie. Creſcim-

béni, parlant de ces couplets, dit qu'il ignore qui étoit ce comte de Provence, à moins que ce ne ſoit Raimond Bérenger, dernier du nom, dont Noſtradamus a donné la vie.

Les mêmes auteurs mettent au nombre des troubadours Frédéric I & Frédéric II, célèbres empereurs dont nous avons parlé pluſieurs fois. Noſtradamus attribue au premier un couplet, que M. de Voltaire attribue au ſecond, (*Eſſai ſur les mœurs, &c. c.* 82.) & dont il n'y a aucun veſtige dans nos manuſcrits. Ces princes protégèrent les muſes; mais leur vie ne peut appartenir qu'à l'hiſtoire politique.

LXIII.

LA COMTESSE DE PROVENCE.

Nous ne la connoiſſons que par un couplet, où elle dit à ſon ami : » Qu'elle » ne voudroit pas qu'il fût ſi timide, lui » qu'elle croit amoureux de bonne foi : » Que, s'il eſt épris d'amour, elle s'en » réjouit, puiſqu'il lui a inſpiré les mê- » mes ſentimens : Qu'ainſi la crainte qu'il » a de s'expliquer leur porte grand pré- » judice à l'un & à l'autre ; car une dame » n'oſe honnêtement faire les avances. «

Cette princeſſe étoit peut-être la femme de Raimond Bérenger V, célébrée comme une protectrice des troubadours.

LXIV.

LE MOINE DE FOSSAN.

ON ignore la naiſſance & la patrie de ce troubadour. Ses ouvrages ſemblent prouver qu'il étoit de l'ordre des Franciſcains, & qu'il avoit pour la Vierge une eſpèce de dévotion, ſemblable à celle des autres pour leurs maîtreſſes.

Deux de ſes chanſons déplorent les rigueurs d'une maîtreſſe qu'il ne nomme point. Mais dans une troiſième, il exhorte ſes lecteurs à ſuſpendre leur jugement; il les avertit qu'on riſque beaucoup en jugeant ſur de ſimples apparences, ſouvent trompeuſes; il ajoute: » Les apparences ſont contre moi, lorſ- » qu'on me reproche de faire le rôle » d'amoureux; & qu'on dit qu'il ne me » convient ni de chanter ni de verſifier,

» à moi qui ſuis *de l'étroite obſervance.* » Mais on s'y trompe. « Puis continuant de chanter celle à qui il a donné ſon cœur : » Je ſuis devant elle à genoux, » les mains jointes, comme ſon très-» humble eſclave, plein d'ardeur dans » l'attente de ſes regards amoureux, & » d'admiration dans la contemplation de » ſon beau corps & de ſes agréables » manières. «

Rien n'eſt plus bizarre que l'imagination d'un dévot peu éclairé ou enthouſiaſte. Elle donne aux choſes ſaintes toutes les formes qu'il lui plaît. Elle ſe peint la divinité, au gré de ſes caprices, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre ; elle voit la Vierge de l'œil profane d'un amant ; elle s'extaſie de ſes folles chimères, & en jouit avec tranſport comme du bien le plus réel. Ces pieux délires ont paſſé juſqu'aux myſtiques des derniers tems.

LXV.

DURAND, *tailleur de Paernas.*

PAERNAS nous paroît être la petite ville du comtat appelée aujourd'hui Pernes. Le nom de Tailleur donné à Durand désigne probablement un métier qu'il avoit exercé, lui ou ses parens. Quoi qu'il en soit, il fut un de ces poëtes qui écrivoient avec liberté sur les affaires politiques de leur tems, & qui se déchaînoient contre les princes quand ils ne les trouvoient pas favorables à leur parti.

Sujet zélé du comte de Toulouse, il vit avec douleur le traité humiliant, par lequel ce prince en 1229 céda au roi de France (Louis IX) le duché de Narbonne, les comtés particuliers de Narbonne, Béziers, Agde, Nîmes, Uzès, Viviers, &c. C'étoit un fruit de la croisade contre les Albigeois. Saint Louis,

encore très-jeune, profita du préjugé qui autoriſoit, ſous prétexte de religion, les injuſtices qu'elle occaſionna. Jacques I, roi d'Aragon, allié du comte, n'avoit pu ſoutenir ſa cauſe avec ſuccès; & le foible Henri III, roi d'Angleterre, ne pouvoit même rien recouvrer de ce que ſa couronne avoit perdu en France. C'eſt ce qui échauffe la bile du troubadour, dans un premier ſirvente, où il veut *tirer ſur ceux qui ont jeté l'honneur à la renverſe.*

» Puiſque j'ai arbalète & croc, je » toucherai des éperons pour aller tirer » ſur les plus hauts lieux. On tient pour » nigaud le roi d'Angleterre, de ſe laiſ- » ſer honteuſement chaſſer de ſes états: » c'eſt le premier que je veux frapper. » Je haïrai éternellement le roi James » (Jacques I d'Aragon) qui a mal gardé » ſa foi. Aimeri de Narbonne a mieux » tenu la ſienne; (ce vicomte de Narbonne avoit ſervi fidellement le comte

de Toulouſe :) » c'eſt pourquoi je ſuis » de ſes amis. Sa conduite a été celle » d'un homme d'honneur : James s'eſt » conduit en roi ſans courage, dont je » ſerai fort aiſe de voir la chute. S'il » nous avoit donné du ſecours, nous » aurions été délivrés, & bien dans nos » affaires : les François auroient été dé- » confits, pris & mis à mort ; & le com- » te marquis, prenant confiance, n'au- » roit écouté ni paix ni accommode- » ment. Il n'a cédé que parce qu'on ne » l'a point ſecouru. Autrement il eût » déployé ſa bannière.....

» Les deux comtes (de Toulouſe & de Provence, brouillés au ſujet de la révolte de Marſeille,) » ſe font la guerre » en deçà parmi nous, faute de média- » teur qui les accommode ; mais nous » en ſommes peu émus. (Cette guerre ne fut pas vive.)

» Les hauts barons ont ſouffert ſi » patiemment leur diſgrace, que la meil-

» leure partie du monde eſt étonnée du
» triomphe des François. Puiſqu'ils ſouf-
» frent que telle nation les attrappe, il
» ne reſte d'autre parti que de ſe ſou-
» mettre. Je puis vous dire ſérieuſement
» que par de-là, en Syrie, les Turcs
» leur ont fait jeter maints cris & maints
» hurlemens. « (Les François, que Du-
rand regarde comme une nation enne-
mie, avoient été bien moins redoutables
aux Turcs qu'aux Albigeois.)

Dans le ſecond ſirvente, il s'efforce de rallumer contre eux le feu de la guerre.

» La guerre me plaît, quoique amour
» & ma maîtreſſe me la faſſent toute
» l'année. Par la guerre, je vois multi-
» plier les fêtes, les dons, les plaiſirs &
» les chants: (c'eſt ce que perſonne, je
penſe, n'imagineroit aujourd'hui.) » La
» guerre fait d'un vilain, un courtois.
» Guerre bien faite me plaît donc. Je
» voudrois bien voir la trêve rompue

» entre les eſterlings & les tournois,
» (l'Angleterre & la France).... Non,
» je ne crois point que les François poſ-
» ſedent ſans trouble ce qu'ils ont uſur-
» pé ſur maints honorables barons. Mais
» comment les Aragonois n'abandon-
» nent-ils pas leur entrepriſe contre le
» roi de Vaſence, (Jacques I prit
cette ville ſur les Maures en 1238;)
» pour ravir aux François leurs con-
» quêtes? Depuis que le comte-duc-
» marquis nous a tirés ici d'embarras,
» nous verrons bientôt qui ſoutiendra
» mieux le ravage & le déſordre. Nous
» verrons maints chevaux bais & blancs,
» maints coups frappés à la hâte, main-
» tes murailles & tours ébranlées, maints
» châteaux forcés & emportés. «

On avoit rendu en 1234 le comtat Venaiſſin, ou marquiſat de Provence, au comte de Toulouſe, qui prenoit les différens titres que lui donne le poëte. Celui-ci, en ſe félicitant d'être délivré

d'une domination odieuſe, s'imagine encore que ſon prince va recouvrer par les armes ſes autres états. Mais que pouvoit alors Raimond VII, puiſque ſon pere, beaucoup plus puiſſant, avoit ſuccombé ? Le mieux pour lui étoit de vivre en paix avec ſes voiſins, & ſurtout avec l'égliſe dont les anathèmes étoient cauſe de ſa ruine.

LXVI.

AIMERI DE PÉGUILAIN.

AIMERI DE PÉGUILAIN étoit fils d'un marchand de Toulouſe. Son génie le tira de l'obſcurité où il auroit vécu dans le négoce. Il ſe livra au goût des vers; & quoiqu'il chantât mal, quoiqu'il eût d'abord peu de ſuccès, ſon talent excité par l'amour le rendit ſupérieur à tous les obſtacles. » L'amour, dit-il, eſt » le grand maître des chanſons. D'un ſot » il fait un homme d'eſprit. Ceux qu'il » inſpire pourroient-ils mal chanter? « Cependant combien de poëtes, amoureux n'ont été que de fades rimailleurs!

Le troubadour aimoit une bourgeoiſe, ſa voiſine, dont le mari dévoré de jalouſie l'inſulta un jour, de manière à le deshonorer. Il ſe vengea, en bleſſant

le jaloux d'un coup d'épée à la tête. Alors obligé de s'éloigner de Toulouſe, il paſſa en Catalogne auprès de Guillaume de Bergedan ; & il en fut d'autant plus généreuſement accueilli, que ce ſeigneur étoit lui-même troubadour. Bergedan lui donna ſes propres habits & ſon palefroi, le préſenta au roi de Caſtille, Alphonſe, qui *l'accrut de biens & d'équipages*, ou, ſelon un autre manuſcrit, *d'armes & d'honneur ;* c'eſt-à-dire, ſans doute, lui donna des armoiries & le fit noble. Auſſi Noſtradamus le qualifie-t-il de gentilhomme. Péguilain parut effectivement dans les tournois, où les nobles ſeuls étoient admis. Il ſe vante quelque part d'avoir *percé maint écu de ſa lance, renverſé maints champions, & fait les plus belles joutes qu'on ait jamais vues.*

Pendant ſon ſéjour en Eſpagne, le mari qu'il avoit bleſſé alla en pélerinage à Compoſtelle. Il le ſut ; il réſolut auſſi-

tôt de ſe rapprocher de ſa maîtreſſe. L'aveu qu'il en fit au roi de Caſtille, après avoir obtenu ſon congé, loin de déplaire à ce prince, le rendit encore plus généreux envers le poëte. Outre les équipages dont il l'avoit déjà fourni, Alphonſe lui donna une eſcorte pour le garantir de tout danger.

Ce que Péguilain avoit le plus à cœur, c'étoit d'arriver à Toulouſe inconnu, & de deſcendre chez la bourgeoiſe qu'il aimoit tant. Il confia ſon ſecret à ſes compagnons, les priant de le ſervir. Tout fut bientôt concerté entre eux. On n'imagineroit pas l'expédient par lequel il réuſſit dans ſon deſſein.

Des gens de ſa ſuite, chargés de la commiſſion, le devancent à Toulouſe. Ils vont dire à cette femme, qu'un parent du roi de Caſtille, faiſant un pélerinage, eſt tombé malade, & déſire de loger dans ſa maiſon. Sa réponſe eſt telle qu'on l'eſpéroit. Péguilain arrive de nuit,

ſe couche dans un bon lit qu'on lui avoit préparé. Le lendemain, il envoie prier la bourgeoiſe de venir le voir. Pourquoi ne s'étoient-ils pas encore vus? l'hiſtorien provençal ne le dit point. Elle vient, elle reconnoît ſon amant. » Quoi! c'eſt vous, Péguilain! Comment » avez-vous pu entrer à Toulouſe? « Il répond que l'amour a été ſon guide, & raconte le ſtratagême qu'il a employé pour la rejoindre. La belle, touchée de ce récit, lui donne un baiſer. On ignore, ajoute l'hiſtorien, ce qui ſe paſſa depuis entre eux; mais il reſta dix jours, faiſant ſemblant d'être malade : après quoi il alla chez le marquis (de Montferrat), dont il fut très-bien reçu.

Il mourut en Lombardie, ſelon toutes nos vies manuſcrites, & hérétique, ſelon une ſeule. C'étoit le tems de la guerre des Albigeois ; le poëte avoit célébré le comte de Toulouſe, & le roi d'Aragon défenſeur du comte : il n'en

falloit pas tant quelquefois pour être taxé d'héréſie.

Ses pièces prouvent qu'il floriſſoit dès le commencement, ainſi qu'au milieu du treizième ſiècle. Il ſe dépeint dans quelques chanſons avancé en âge. Une dame lui reprochoit ſes cheveux gris, & diſoit » qu'il ne lui convenoit plus » d'aimer ni de chanter. Mais il a encore » l'eſprit & le cœur faits pour l'amour : » il eſt capable de reconnoiſſance, de » rendre le bien pour le bien, comme » le mal pour le mal ; de ſe faire aimer » & craindre ; d'eſſuyer la fatigue & la » rigueur des ſaiſons ; de ſe diſtinguer » dans les meilleures compagnies par des » propos galans & joyeux, &c. Puiſqu'il » eſt encore un ſi brave champion, les » reproches de ſa dame ſont injuſtes ; » & ſi elle veut l'épouſer, il la fera bien- » tôt dédire. «

Les envois de pluſieurs de ſes pièces ſont à des femmes du plus haut rang,

à la *reine* de Toulouſe, à la comteſſe Béatrix d'Eſte, à la comteſſe de Comminges, à celle de Sobeyras; ou à des rois, des princes, des grands ſeigneurs. C'eſt une preuve qu'il avoit reçu dans pluſieurs cours l'accueil qui excitoit & récompenſoit les talens.

Tantôt heureux, tantôt malheureux en amour, il peint tantôt les douceurs de cette paſſion ſéduiſante, & tantôt il en déplore les amertumes. » L'amour, » dit-il, eſt pour lui un aimant. Sa dame » le traite avec rigueur; mais il aime » mieux ſes *non* que les *oui* d'une autre. » Quand il conſidère ſa beauté, il ſe ré- » jouit des peines qu'il endure: il reſ- » ſemble au baſilic, *qui ſe tue en regar-* » *dant au miroir.* Il eſt comme un enfant » dont on fait ceſſer les pleurs en lui » donnant un marabotin (ſorte de mon- » noie), & qui fond en larmes dès qu'on » le lui ôte. Le trait dont ſa dame l'a » percé eſt plus terrible que ceux des

» Aſſaſſins, que le *Vieux* envoie juſqu'en » France tuer ſes ennemis, & ſon aveu- » gle ſoumiſſion pour elle eſt plus forte » que celle des mêmes Aſſaſſins pour » leur ſeigneur. « (Le Vieux de la Montagne, prince des Aſſaſſins, eſt aſſez connu par l'hiſtoire des croiſades.)

Enfin, comme cent autres poëtes, il regrette le bon vieux tems où l'empire d'amour étoit dans toute ſa vigueur. » Au lieu de la fidélité religieuſe qu'on y » gardoit, on n'y cherche plus qu'à » tromper. On célébroit par des aſſem- » blées ſolennelles & des feſtins magni- » fiques la faveur d'un cordon, qu'on » avoit obtenu de ſa dame : aujourd'hui » un mois d'aſſiduité paroît plus long » qu'un an ne duroit alors. « Pour lui, aucune rigueur ne peut le détacher de celle qu'il aime. Il ne lui oſe rien demander : elle devinera, ſi elle veut, ce qu'il déſire ; il la conjure ſeulement de lui permettre de l'aimer. Défions-nous de ces belles paroles.

Une pièce curieuſe de Péguilain a pour objet la mort du dernier Raimond Bérenger, comte de Provence, dont la fille Béatrix épouſa en 1245 Charles d'Anjou, frere de S. Louis, mariage qui fit paſſer les Provençaux ſous la domination françoiſe. Le troubadour déplore cet événement, comme un grand malheur pour eux. » Au lieu d'un brave » *ſeigneur*, ils vont avoir un *ſire*, (un roi, » au lieu d'un comte.) On ne leur bâ- » tira plus ni villes ni fortereſſes. Subju- » gués par les François, ils n'oſeront » plus porter de lance & d'écu. Puiſſent- » ils tous être morts, plutôt que de ſe » voir réduits à cet état ! Mais ils le » méritent par leur infidélité envers celui » qui pouvoit les en garantir. «

Il veut ſans doute parler, ou de Raimond VII comte de Toulouſe, ou du fils de Jacques I roi d'Aragon ; car l'un & l'autre avoient aſpiré à une alliance ſi avantageuſe. Peut-être doit-on appli-

quer aux Provençaux un ſirvente, où il dit que » La nobleſſe ſe déshonore à » prix d'argent ; que l'avarice s'eſt com- » muniquée des plus grands ſeigneurs » aux plus petits ; qu'elle a étouffé tout » ſentiment honnête, & a tellement avili » l'honneur que *pour cinq ſous on en* » *acquiert au poids & à l'aune.* « Du reſte, Charles d'Anjou rendit ſa domination haïſſable, en vexant ſes nouveaux ſujets : de-là les efforts des villes d'Arles, d'Avignon, de Marſeille, &c, pour s'ériger en républiques.

Je finis par une tenſon de Péguilain, trop libre ſans doute, mais qui caractériſe les mœurs. Sa dame lui a permis de paſſer la nuit avec elle, ſous promeſſe de ne faire que ce qu'elle voudra : doit-il tenir parole, ou non ? c'eſt ce qu'il faut décider. Le poëte ſe croit obligé d'être fidele au ſerment. Elias, ſon interlocuteur, dit qu'il aimeroit mieux le rompre, & qu'il en ſeroit quitte pour

aller

aller chercher des pardons en Syrie, (à la Terre-ſainte.) Voilà comme on abuſoit des pélerinages.

Quant à la convention de l'amant avec ſa maîtreſſe, on ne doit point la regarder comme chimérique: elle eſt au moins vraiſemblable; comme le prouve cette obſervation du ſavant académicien dont j'ai parlé dans l'*Avertiſſement*; & que je nommerois toujours avec éloge, ſi je ne reſpectois ſa modeſtie trop délicate.

» Nous avons, dit-il, un ouvrage du » ſiècle ſuivant, intitulé, *Les enſeigne-* » *mens du chevalier de la Tour à ſes fil-* » *les*, dans lequel l'auteur raconte très- » ſérieuſement l'hiſtoire d'une dame qui » permettoit, ſous la même réſerve, au » ſeigneur de Craon ſon amant, de paſ- » ſer toutes les nuits auprès d'elle. Que » ſavons-nous ſi les reproches, ſans dou- » te mal fondés, que Roſcelin, ou » Geoffroi de Vendôme, adreſſoit à Ro-

» bert d'Arbriſſelles, dans le ſiècle même
» où naquit Péguilain, ne contribuèrent
» pas à introduire cette bizarre pratique?
» Ce qu'un homme illuſtre par ſa vertu
» avoit oſé haſarder, diſoit-on, pour
» s'aſſurer de la ſoumiſſion de ſes ſens,
» quelques amans purent le tenter pour
» éprouver la pureté de leurs ſenti-
» mens. «

LXVII.

GUILLAUME MAGRET.

Nos manuſcrits diſent que GUILLAUME MAGRET fut un jongleur du Viennois ; qu'il compoſa de bonnes poéſies ; qu'il fut bien accueilli & honoré ; mais qu'il alla preſque toujours nu, jouant & dépenſant tout ce qu'il gagnoit ; qu'à la fin il ſe rendit en Eſpagne dans une maiſon d'Hoſpitaliers, de la terre du ſeigneur *Rois Pierre de Gambiras*. Creſcimbéni, trompé par ce dernier nom, dit que Magret mourut à l'hôpital en Eſpagne dans les états du *roi Pierre Gambaroſſa*. Il n'y eut jamais en Eſpagne de roi ainſi nommé. L'auteur italien auroit dû voir que *Rois* & *Pierre* ſont des prénoms, & *Gambiras* un nom de famille ou de fief.

Trois chanſons de ce poëte contien-

nent des choſes remarquables. Il y parle du roi d'Aragon, couronné au lieu où repoſe S. Pierre. (C'eſt Pierre II, qui fut couronné à Rome en 1204.) Il l'appelle *légat de Romagne, duc, marquis, & comte de Cerdagne.* Nous ignorons le fondement des trois premiers titres, & celui de légat nous étonne. Quant au dernier, il eſt fondé ſur la réunion du comté de Cerdagne à celui de Barcelone, faite en 1118. Le troubadour écrivoit après la mort de Pierre III, tué en 1213 à la bataille de Muret. » Puiſque Dieu vous » a placé au ciel, dit-il en l'apoſtrophant, » reſſouvenez-vous de nous qui ſommes » ici-bas. « Selon les idées communes, un prince qui étoit mort pour la défenſe du comte de Toulouſe, excommunié & pourſuivi comme hérétique, ne devoit pas trouver place au ciel parmi les croiſés; mais chacun canoniſoit ceux dont il ſuivoit le parti, & Magret apparemment étoit contre la croiſade.

Il peint ſon amour de traits qu'on ne trouve point ailleurs.

» L'amour me rend ſi diſtrait, qu'é-
» tant aſſis je ne me lève pas pour ceux
» qui entrent, & que ſouvent je cherche
» ce que je tiens à la main. D'où il arri-
» ve que chacun ſe moque de moi.....
» Je jure par le Dieu qui naquit à noël,
» que jamais je ne commis de faute en-
» vers la dame que j'aime, ſi ce n'eſt
» d'avoir ſouvent éteint des tiſons pour
» cacher ma honte, & dans la crainte
» qu'on ne vît les larmes qui m'échap-
» poient en la contemplant. (Ces tiſons
» ſervoient donc de lumières.)..... Je
» ſuis comme un pêcheur qui n'oſe man-
» ger ni vendre ſon poiſſon, qu'il ne
» l'ait préſenté à ſon ſeigneur : ainſi lorſ-
» que je fais chanſon, ſirvente ou autre
» choſe, je l'envoie à la dame de mon
» cœur, afin qu'elle en retienne ce qu'elle
» voudra; & je me divertis avec les au-
» tres de ce qu'il lui plaît de laiſſer. «

Ailleurs, le poëte déclame contre les grands ſeigneurs pleins de fauſſeté, qui font des querelles ou des procès aux gentilshommes. Il ſe réjouit de les voir par vingtaine ou trentaine décheoir de leur grandeur, & aller ſans habits chercher leur pain. Les guerres d'alors, ſurtout celle des Albigeois, ruinèrent quantité de ſeigneurs. Mais on ne s'attend pas à trouver de l'exactitude dans un calcul de poëte.

Il déclame dans la même pièce contre les vilains qui vivent *comme des cochons*, qui ſont bouffis de leurs proſpérités, & qu'on devroit dépouiller de leurs biens. » Car il n'y a rien de pire » que de telles gens, lorſqu'ils ont la » fortune pour eux..... Que Dieu les » confonde. « (Cela ſe dit plus élégamment de nos jours.)

Enfin nous trouvons des plaintes ſingulières ſur le peu de prix qu'on attachoit aux couplets & aux ſirventes. L'au-

teur paroît fâché qu'on ne les prenne pas dans les auberges pour argent comptant.

» Avec mes deux ſous dans ma bour-
» ſe, je ſerois mieux venu qu'avec cent
» *vers* & deux cents chanſons. Car de
» mes douze deniers j'aurois de quoi
» boire & manger; de huit autres, du
» feu & un lit pour me coucher; & des
» quatre derniers, j'aurois plutôt les
» bonnes graces de mon hôte, que ſi
» je lui donnois les plus beaux vers. «

Je laiſſe aux curieux à tirer de-là des conſéquences, ſur l'évaluation des monnoies & ſur le prix des denrées. J'obſerve ſeulement qu'un poëte qui s'occupoit de pareilles idées, pouvoit bien être dans le cas d'aller tout nu, comme le dit l'hiſtorien provençal.

LXVIII.

LOMBARDA, & BERNARD-ARNAUD D'ARMAGNAC.

LOMBARDA, ſelon l'hiſtorien provençal, fut une dame de Toulouſe, noble, belle & bien appriſe, qui ſavoit bien compoſer, & faiſoit des couplets amoureux. BERNARD-ARNAUD, frere du comte d'Armagnac, ſur le bruit de ſon mérite & de ſes talens, vint à Toulouſe pour la voir. Il fut avec elle en grande familiarité, la requit d'amour & devint de ſes amis. Il compoſa pour elle des couplets, les lui envoya; puis montant à cheval ſans la viſiter, il s'en retourna dans ſa terre.

Ce récit annonce peu de galanterie. Les couplets découvriront le myſtère:

» Je voudrois être *Lombard*, pour la dame *Lombarda*; car rien ne me plaît

» autant qu'elle, lorſqu'elle me regarde » joliment de ſes beaux yeux, qui ſemblent m'accorder ſon amour, & tardent trop à me tenir parole. Mais je » veux conſerver Belvéſer, Monplazer » & Belris; & je crains de les perdre ſi » je les quitte. «

La dame fort étonnée que le troubadour fût parti ſans la voir, répondit par deux couplets où l'on ne trouve que jeux de mots & platitudes avec beaucoup d'obſcurité.

LXIX.

MARCABRES.

N'AYANT point de vie manuscrite de MARCABRES, nous ne pouvons le connoître que par ses pièces ; car ce que Nostradamus raconte de lui n'est guère qu'un tissu d'erreurs, en contradiction avec ses pièces mêmes. Selon cet historien, il étoit gentilhomme de Poitou, & il vint résider en Provence avec sa mere. Celle-ci, de l'illustre maison de Chabot, joignoit à la noblesse de son origine le talent de la poésie, & beaucoup de littérature en tout genre. Elle tint à Avignon une cour d'amour : on y venoit de toutes les provinces voisines faire décider les questions & les tensons amoureuses : enfin la renommée de cette dame fut si brillante, que tous les poëtes s'estimoient heureux d'avoir quelque

morceau de ſes poéſies. Marcabres, ſon fils unique, fut auſſi bon poëte qu'elle. Il compoſa un traité de la nature de l'amour, où il diſcutoit les biens & les maux que produit cette paſſion. Tous deux floriſſoient à Avignon ſous le pontificat de Clément VI, à-peu-près dans le tems que Jeanne première, reine de Naples & comteſſe de Provence, fit étrangler ſon mari, (en 1346). Quelques auteurs, ajoute Noſtradamus, ont penſé que les invectives de Pétrarque contre Rome avoient pour objet la mere de Marcabres; qu'il la déſignoit ſous le nom de Rome, & l'appeloit l'*avare Babylone*, le *nid de trahiſon*, la *fontaine de douleur*. Creſcimbéni relève, d'après Taſſoni, cette ridicule bévue. Nous verrons bientôt que l'hiſtorien a fait un anachroniſme d'environ cent ans.

Il y a quarante pièces de Marcabres, la plupart inintelligibles, ſoit par la faute des copiſtes qui ont corrompu &

tronqué le texte, ſoit par la verſification forcée & barbare de l'auteur, qui ſacrifioit tout à la contrainte de la rime. Il pouvoit faire mieux ; car voici une de ſes chanſons, d'un ſtyle clair & naïf.

» Une gentille demoiſelle, fille d'un » ſeigneur de château, déploroit le ſort » de ſon ami, partant pour la croiſade » que le roi Louis a ordonnée. J'allai » vers elle ; je la conſolois de mon » mieux. Elle me répondit : Je crois » bien que Dieu aura pitié de moi dans » l'autre monde ; mais puis-je ne pas re- » gretter l'ami qui m'a quittée ? «

Le poëte parle évidemment de ſaint Louis, dont la dernière croiſade eſt de l'an 1269.

Une autre de ſes pièces doit avoir précédé cette époque d'une vingtaine d'années. Il y fait l'éloge du comte de Poitou, & il blâme le comte d'Anjou de ſe laiſſer dominer par des gens qui le gouvernent mal. C'étoient les deux fre-

res de saint Louis : le premier, Alphonse, devint comte de Toulouse en 1249 ; le second, Charles, épousa en 1248 l'héritière de Provence.

Ces remarques historiques, peu intéressantes pour l'esprit humain, doivent faire place à des objets plus dignes de curiosité. Nous tirerons des pièces de Marcabres plusieurs traits concernant les mœurs. Deux *vers* ou poëmes, adressés à un empereur, en fourniſſent déjà quelques-uns ; car le poëte s'y plaint du refroidiſſement pour les croisades.

» Je sais par moi-même, empereur, » combien votre mérite croît de jour en » jour. Je n'ai pas tardé à me rendre » auprès de vous, puisque le fils de Dieu » vous invite à le venger de la race de » Pharaon..... Vous devez venger » l'Espagne & le saint sépulcre, en pour» suivant les Sarasins & rabattant leur » orgueil. Si vous le faites, Dieu à la fin » sera avec vous.

» Les Amoravis reprennent courage : » ils voient que les potentats de la chré- » tienté commencent à ourdir entre eux » une trame d'envie & d'injuſtice, cha- » cun ne voulant ſe deſſaiſir qu'à la mort, » de ce qu'il poſſéde. Les ſeigneurs d'au- » delà les monts, qui aiment l'ombre, » le repos, & à dormir dans des lits » mollets, en ont tout le blâme. On leur » prêche en vain d'aller conquérir la » *terre de Dieu.* Trop occupés de leurs » intérêts, ils s'en font un prétexte con- » tre la croiſade. Un jour il leur faudra » bien ſortir les pieds devant, la tête » derrière, de ces palais auxquels ils » tiennent ſi fortement. Marcabres ſaute » de joie, quand il voit dépouillés à » l'heure de la mort ceux qui ont amaſſé » avec tant d'ardeur; & que mille marcs » ne leur ſervent pas d'une gouſſe d'ail, » pour les garantir de la pourriture.

» Avec l'aide du Portugal & de la » Navarre, & pourvu que l'empereur

» de Barcelone * ſe tourne vers Tolede,
» nous pourrons en ſureté faire le cri
» royal de guerre, & détruire la nation
» païenne. Si les mers qui nous ſéparent
» des Amoravis, n'étoient pas ſi difficiles
» à paſſer, ayant le renfort du roi de
» Caſtille, nous leur ferions bien perdre
» leur puiſſance. «

L'empereur auquel ces vers ſont adreſſés, ne peut être qu'Alphonſe X, roi de Caſtille. Marcabres étoit à ſa cour, & voyoit faire des préparatifs en Eſpagne contre les Maures. On prêchoit la croiſade en France, où des guerres intérieures empêchoient alors le ſuccès des prédications, qui n'eurent enſuite que trop d'efficacité, lorſque S. Louis alla chercher la mort en Afrique. Un autre poëme relatif à la guerre ſainte ne mérite pas de nous arrêter. Il y eſt fait

* Jacques I, roi d'Aragon, qui prenoit le titre d'Empereur depuis qu'il avoit conquis Valence & les îles Baléares.

mention des Templiers, qui portent outre-mer *le poids des païens*. Clément V détruisit cet ordre en 1310; & Nostradamus veut que notre poëte ait fleuri sous Clément VI!

De grossières déclamations contre les vices du tems, quelquefois pleines de détails obscènes, c'est ce qui distingue presque toutes les autres pièces de Marcabres. Les traits que je vais en rassembler démontrent combien la société étoit déjà corrompue, & qu'on y voyoit les désordres dont on se plaint tant aujourd'hui, sans le mélange de politesse qui les tempère.

» Tout le monde est adonné au mal, » & l'exemple en vient des princes. » Leurs libéralités sont pour les mé- » chans. Droit & raison n'ont plus lieu, » puisque l'argent éleve les hommes les » plus vils aux premières places. Les » seigneurs, ne prenant conseil que de » gens sans honneur, se plaisent à men-

» tir, à faire des fanfaronnades, pré-
» ferent le libertinage à la galanterie,
» pillent leurs vaſſaux, &c. Ils enferment
» leurs femmes, & perſonne n'en appro-
» che que les vilains à qui ils en con-
» fient la garde. Leurs enfans participe-
» ront de la nature & des inclinations
» de ces infâmes gardiens. (On ſe défioit beaucoup ſans doute des belles maximes d'amour, miſes en vogue par la chevalerie, mais rarement pratiquées.)
» Les troubadours ſont les flatteurs; les
» femmes ont perdu toute honte. La
» galanterie a diſparu; la débauche
» étend de plus en plus ſon empire.
» Autrefois c'étoit pour les maris une
» grande peine de voir des étrangers
» dans leur nid; mais aujourd'hui ils ne
» font qu'en rire. Autrefois on cachoit
» ſes bonnes fortunes; on s'en vante
» préſentement avec effronterie. Les
» gens mariés ſe donnent des cornes les
» uns aux autres. Tel croit bien garder

» ſa femme & dérober celle d'autrui, à
» qui l'on rend la pareille. De mille hon-
» nêtes gens qu'il y eut autrefois, à pei-
» ne en reſte-t-il un ſeul. En choiſiſſant
» parmi les plus grands & les plus petits,
» on ne trouve pas un homme qui
» donne le moindre ſecours au pauvre
» & à l'orphelin.

» Le monde eſt enveloppé d'un gros
» arbre touffu, qui s'eſt étendu ſi prodi-
» gieuſement qu'il embraſſe tout l'uni-
» vers. Il a jeté de ſi profondes racines,
» qu'il eſt impoſſible de l'abattre. Cet
» arbre eſt la méchanceté. Pour peu
» qu'on y touche, ceux qui devroient
» protéger la vertu jettent les hauts cris.
» Comtes, rois, amiraux, princes, ſont
» pendus à cet arbre par le lien de l'ava-
» rice, ſi fort qu'on ne ſauroit le déta-
» cher. «

» Les fauſſes & ardentes courtiſanes
» trahiſſent tout homme qui ſe fie à
» elles, & ſe moquent des fous qui ſe

» laiſſent abuſer par leur ſourire. D'a-
» bord, dit Salomon, elles ſont douces
» comme l'hydromel ; mais on les trou-
» ve à la fin plus cuiſantes & plus amè-
» res qu'un ſergent. Elles jettent l'hom-
» me le plus riche dans la plus grande
» miſere ; & après l'avoir dépouillé de
» tout, elles l'abandonnent & lui tirent
» la langue. Encore eſt-il heureux d'en
» être délivré à ce prix. Elles font mille
» careſſes à ceux dont elles veulent la
» dépouille, & les renvoient après les
» avoir ruinés. En même tems qu'elles
» ſont ſi faciles avec tant d'autres, elles
» font les prudes avec ceux-ci, pour ſe
» faire acheter plus chérement. Il n'y a
» que tromperie en amour. Argent le
» fait tourner où il veut, & quitter les
» plus honnêtes pour ſe livrer aux plus
» vils. Sans argent, ne vous aviſez pas
» de faire l'amour. Maudit amour, qui es
» devenu marchand, je t'envoie au dia-
» ble.

» Les rois & les dames mettent le » mérite aux abois. On ne les voit plus » diſtribuer ni coupes d'argent, ni man- » teaux de vair, ni pannes griſes. «

C'eſt moins, en général, à un beau zèle qu'à une humeur chagrine, aigrie par l'intérêt perſonnel, qu'il faut attribuer les déclamations de la ſatire ; d'autant plus odieuſe alors, que l'honnête homme ſeul ſemble avoir droit de cenſurer les vices d'autrui. Marcabres n'étoit certainement point dans ce cas. Nous pouvons juger de ſon caractère par une pièce, où il a l'impudence de ſe vanter de ſes baſſeſſes.

» Je loue Dieu & S. André de ce que » perſonne n'a un plus grand ſens que » moi. Mais lorſqu'on avance une choſe, » il faut la prouver. On ne me dupe pas » aiſément. Je mange le pain du fou, » qui eſt chaud & mollet, & j'attends » que le mien ſoit raſſis. Tant que dure » le pain du fou, je l'aſſure d'une ami-

» tié inviolable ; & il n'eſt pas plutôt
» mangé, que je me moque de lui.
» Nul ne l'emporte ſur moi à la lutte
» des Bretons (à donner le croc en jam-
» bes ;) ni à l'eſcrime ; car je frappe
» ſans qu'on puiſſe me porter un coup,
» ni parer ceux que je porte. Dans la
» forêt d'autrui, je chaſſe quand je veux:
» je fais clabauder un ou deux petits
» chiens, tandis que le troiſième pouſſe
» avec roideur. Je ſuis plein d'une infi-
» nité d'artifices & de talens divers. D'un
» côté, je porte le feu ; de l'autre, je
» porte l'eau pour l'éteindre après l'a-
» voir allumé. C'eſt ainſi que je veux
» vivre & mourir..... Mon fief eſt ſi
» bien ſitué, & fermé de ſi bonnes pa-
» liſſades, que perſonne ne peut le for-
» cer. «

Qu'il eſt ridicule à des ames de boue, qui démaſquent leur propre honte, de s'ériger en cenſeurs de l'univers!

LXX.

MATHIEU DE QUERCI.

MATHIEU DE QUERCI n'a été connu d'aucun des auteurs qui ont écrit ſur la poéſie provençale. Sa vie nous manque; & ſes ouvrages ſe réduiſent à peu de choſe.

Dans une complainte ſur la mort du roi Jacques d'Aragon, en 1276, il fait le plus grand éloge de ce prince; diſant qu'il s'eſt diſtingué parmi tous les rois d'Eſpagne, ſurtout contre les Saraſins, en exaltant la croix de Jéſus-Chriſt. Il invite l'Aragon, la Catalogne, la Cerdagne & Lérida, à venir pleurer avec lui, autant que les Bretons ont pleuré & pleurent encore le bon roi Arthur. Il dit que Jacques acquiert une couronne dans le ciel, & en laiſſe une ſur la terre: ſuit l'explication des parties de cette cou-

ronne. Il ajoute que déſormais on doit fêter *deux ſaints Jacques.*

Voilà un roi canoniſé fort légérement; mais par un poëte adulateur. Jacques I, prince voluptueux, méritoit la vénération publique par ſes conquêtes ſur les Maures & par ſes lois; quoique Innocent IV l'eût excommunié pour avoir fait couper la langue à l'évêque de Girone, qu'il accuſoit d'avoir révélé ſa confeſſion. Il ne fut abſous par des légats, qu'après s'être avoué coupable dans un concile. Entre le grand roi & le ſaint, il y a ſouvent bien de l'intervalle.

Nous avons encore un dialogue aſſez ſingulier de Mathieu de Querci avec le ſeigneur Bertrand.

MATHIEU.

» Seigneur Bertrand, je chanterai à » ma façon votre mauvais procédé à » mon égard. Qui promet ſans donner » commet une faute, & jamais vous ne

» réparerez votre honneur. J'ai oüi dire,
» & ne puis m'empêcher de le répéter,
» que vous avez vendu Gordon au roi.
» Si cela eſt, cherchez une maiſon, ſei-
» gneur ; car on dit qu'un ſi noble lieu
» n'eſt pas fait pour vous.... »

BERTRAND.

» Si tu m'injuries & me cherches que-
» relle, Mathieu, il me ſiéroit mal de
» ne pas te caſſer la tête. Je n'ai vendu
» ni Gordon ni aucune rente ; mais j'ai
» demandé au roi une bonne paix, & je
» prie Dieu de punir quiconque la trou-
» blera. Je n'ai point envie de rien ven-
» dre & de rien céder ; mais je veux,
» quand l'occaſion s'en préſentera, me
» venger des pillards qui ont ravagé mes
» terres..... Que Dieu veuille abaiſſer
» & exterminer ces brigands. «

Peut être s'agit-il dans cette pièce de l'échange que Bertrand III, vicomte de Lautrec, fit en 1306 avec Philippe le Bel,

de ſa partie de la vicomté de Lautrec pour la vicomté de Carmaing. (Voyez *Hiſt. du Languedoc, t.* 4.)

Au reſte, qui entreprendroit d'éclaircir tous les morceaux hiſtoriques des troubadours, feroit l'ouvrage le plus ennuyeux & peut-être le plus inutile. Il s'épuiſeroit en conjectures, ſouvent fauſſes, ſur de petits objets que l'hiſtoire peut ſagement dédaigner ; il noieroit dans une ſtérile érudition ce que nos poëtes ont d'intéreſſant pour la connoiſſance des mœurs & de l'eſprit humain.

LXXI.

PIERRE VIDAL.

UN mélange bizarre d'eſprit & d'abſurdité, de ſageſſe & de folie, caractériſe tellement PIERRE VIDAL, qu'on pourroit l'appeler le Don Quichotte des Troubadours. Il étoit fils d'un pelletier de Toulouſe. Né avec le talent qu'exige la poéſie, & joignant une belle voix à l'imagination la plus vive, il ſe jeta dans la carrière où le bel eſprit trouvoit alors les agrémens de la fortune. Sa paſſion pour les femmes contribua peut-être à l'y engager: car un poëte avoit auſſi de grands avantages à cet égard, & ſembloit pouvoir adreſſer ſes vœux aux beautés du premier ordre. Toutes les belles dames rendoient Vidal amoureux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que par orgueil il ſe croyoit aimé de toutes;

il s'en vantoit. Une pareille extravagance le fit rechercher par pluſieurs ſeigneurs. On le regardoit comme un fou agréable, fait pour amuſer les cours.

Cependant ſes compoſitions annonçoient un génie ſupérieur. Barthelemi Giorgi, diſtingué parmi les troubadours, dit dans une pièce, qu'il y auroit bien de la folie à traiter de fou Pierre Vidal, puiſque ſes vers n'ont pu ſe faire ſans beaucoup d'eſprit. Mais il y a tant d'exemples d'hommes d'eſprit connus par leurs extravances! Celles de notre poëte furent ſi extraordinaires, à en juger par le récit de l'hiſtorien provençal, qu'il eſt impoſſible d'en croire capable une tête ſaine. Les bouffons de cour, appelés *fous* dans les derniers ſiècles, ne méritèrent jamais mieux ce nom.

Vidal reçut une leçon terrible, qui auroit dû le rendre moins indiſcret envers les dames. Un chevalier de Saint-Gilles, dont il aſſuroit que la femme ne

lui avoit rien refuſé, ſe vengea en lui faiſant fendre ou percer la langue. Hugues de Baux en eut pitié, prit ſoin du malheureux troubadour, & procura ſa guériſon. La reconnoiſſance l'attacha aux ſeigneurs de Baux. Barral, un des principaux de cette illuſtre maiſon, vicomte de Marſeille, l'honora ſurtout de ſes bontés, parce qu'il trouvoit en lui une matière continuelle d'amuſemens.

Adélaïde de Roquemartine, femme du vicomte, charma bientôt les yeux de Vidal, & devint l'objet de ſon amour. Barral, loin d'en être jaloux, lui accordoit les entrées les plus familières, lui donnoit des armes & des habits ſemblables aux ſiens, en un mot ſe plaiſoit aux folies que lui inſpiroit cette paſſion. La vicomteſſe, qu'il chantoit ſous le nom d'Audierna, s'en divertiſſoit elle-même. Elle lui donnoit lieu de croire qu'il étoit aimé d'elle, comme des autres dames auxquelles il faiſoit ſa cour. Trompé par

de belles apparences, il ſoupiroit, ſe plaignoit, en venoit aux reproches. Les reproches & les importunités amenoient quelquefois une brouillerie. Mais le vicomte ménageoit la paix, engageant lui-même ſa femme à tout promettre.

Un jour qu'elle dormoit ſeule dans ſa chambre, Vidal s'y gliſſe, ſe met à genoux & la baiſe. Elle ſe réveille en riant, perſuadée que c'eſt ſon mari. A la vue du téméraire troubadour, elle jette de grands cris. Il ſe ſauve bien vîte. Les femmes accourent. La vicomteſſe fait appeler Barral, & le prie de la venger d'un inſolent. Dabord il ne fait que rire de l'aventure, il gronde ſa femme de faire tant de bruit pour un trait d'extravagance; mais il ne peut la fléchir. Vidal, ayant tout à craindre de ſa colère, s'embarque & ſe retire à Gènes. Là il fit pluſieurs chanſons pour exprimer ſes regrets.

» Je trouve délicieux l'air qui vient

» de Provence ; tant j'aime ce pays.
» Lorſque j'en entends parler, je me
» pâme de joie ; & pour un mot qu'on
» en dit, j'en demande cent. J'ai laiſſé
» mon cœur parmi cette aimable na-
» tion. Je lui dois tout ce que j'ai d'eſ-
» prit, de ſavoir, de joie & de talent
» pour chanter. «

Il gémit d'être exilé loin de ſa dame ; il compare l'extâſe où il étoit en la voyant, à celle d'un fou qui reſte immobile à conſidérer l'éclat d'un beau vitrage. Il ſeroit le plus heureux des hommes, ſi le baiſer qu'il a dérobé lui eût été accordé. Que n'étoit-il aſſez en garde contre une belle, qui feroit perdre la raiſon aux plus ſages ?

Sa dame le fait mourir, dit-il ailleurs, comme s'il avoit les plus grands torts du monde avec elle. Il ne s'occupe qu'à l'exalter ; elle ne penſe qu'à lui faire du mal. » Et pourquoi m'en veut-elle, ſinon
» parce que je lui ſouhaite plus de bien

» qu'à moi-même ? Quand elle me ban-
» nit, je n'avois reçu d'elle qu'un cor-
» don. J'entrai un matin dans ſa cham-
» bre, & lui dérobai un baiſer, ſans rien
» de plus, où je meure. Elle m'enflam-
» me, quand je me rappelle ſes beaux
» yeux & ſon beau viſage. Mais elle a
» pour moi un cœur de lion..... C'eſt
» ce qui me détermine au pélerinage
» d'outre-mer. «

Effectivement, ſoit pour ſe diſtraire de ſon chagrin, ſoit par la frayeur que lui inſpiroit le reſſentiment de la vicomteſſe, il ſuivit en Paleſtine Richard roi d'Angleterre. C'eſt-là qu'il ſemble avoir perdu la raiſon. Sa tête ſe remplit de fantômes de chevalerie. Il ſe crut un héros; il voulut du moins le faire accroire, & ce n'étoit pas une moindre extravagance. Les fanfaronades qu'il met dans ſes pièces étoient le comble du ridicule. En voici un échantillon.

» Mes ennemis tremblent à mon nom,

» comme la caille devant l'épervier; tant
» ils me ſavent valeureux & redoutable.
» J'ai tout ce qui fait la chevalerie; je
» ſais toutes les pratiques de l'amour. Il
» n'y a de beau fils en chambre, ni de
» brave champion en campagne, qui ne
» me craigne ſur ma ſeule renommée...
» Quand j'ai endoſſé mon blanc hau-
» bert, & que j'ai ceint mon épée, la
» terre tremble ſous mes pas. Quand je
» ſuis en armes, monté ſur mon cheval,
» je briſe & mets en pièces tout ce qui
» ſe rencontre. J'ai moi ſeul fait priſon-
» niers cent chevaliers; j'en ai déſarmé
» cent autres. «

Le coup fatal pour ſa tête, déjà frap-
pée, fut le mariage auquel on l'engagea
en Chypre. Il y épouſa une Grecque,
dans la perſuaſion qu'elle étoit nièce de
l'empereur d'Orient, & qu'elle lui trans-
féroit des droits à l'empire. Ceux qui
vouloient abuſer de ſa vanité crédule
réuſſirent complettement. On le vit pren-

dre le titre d'empereur, donner celui d'impératrice à ſa femme, ſe revêtir des marques de cette dignité, faire porter un trône devant lui, & épargner ce qu'il pouvoit pour la conquête de l'empire, qu'il regardoit comme ſon propre héritage.

Cependant il n'oublioit pas ſes amours; car l'honneur d'un tel chevalier y étoit ſans doute attaché. S'il n'obtenoit grâce auprès de la vicomteſſe de Marſeille, l'éclat de ſa gloire en ſeroit toujours obſcurci. Il imploroit la médiation de Hugues & de Barral de Baux, ſes anciens protecteurs. Ils obtinrent d'elle par leurs inſtances, qu'elle lui pardonnât, & lui fît don du baiſer qu'il avoit dérobé. C'étoit un grand triomphe. Barral le manda au troubadour, qui célébra ainſi ſon bonheur.

» Toutes mes penſées ſont d'aimer & » de chanter. Mon chant doit ſe reſſen- » tir du doux plaiſir qu'amour me don-

» ne ; puiſque ma dame comble mes » eſpérances par ſes promeſſes.

» La première fois que je la vis, je » ne fus plus maître de mon cœur. Elle » en devint maîtreſſe pour jamais. Je » trouvai chez elle tous les charmes de » la figure, des manières, de la conver- » ſation. Elle me rend ſon amour. Quelle » joie ? Mais quelle eſt ma douleur à » l'idée de l'éloignement qui nous ſé- » pare ! (Suivent des lieux communs ſur les peines de l'amour.)

» Quand deux amans, après avoir » été bien fâchés, bien malheureux, » ſont raccommodés par franchiſe & » merci, rien n'égale le nouveau ſur- » croît de joie qu'ils éprouvent. J'ai ſubi » les maux de la brouillerie ; je ne m'y » expoſerai plus.....«

En partant pour la Provence, il chanta encore le don que lui faiſoit la vicomteſſe, de l'ancien baiſer qui lui avoit attiré ſa diſgrace. La pièce eſt d'un ſtyle

coulant & naïf, malgré la contrainte remarquable des rimes.

» Je ſuis tranſporté de joie, en voyant » les fleurs & la verdure ſe renouveler, » les oiſeaux chanter, les vrais amans » goûter les douceurs de l'amour. Sou- » mis à ſon empire, les maux que j'en ai » long-tems ſoufferts étoient ſi cuiſans, » que mon eſprit en fut un peu altéré. » Cependant je me livre à lui de meil- » leur cœur que jamais. Il me promet » une joie durable. Je me ſens revivre » comme la verdure qui anime les chants » des oiſeaux. Les fleurs & feuilles d'a- » mour renaiſſent dans mon cœur, & » me tiendront toute l'année joyeux. Je » n'ai plus rien à craindre de ſiniſtre.

» La plus belle, la plus ſpirituelle qui » ſoit ſous le ciel, me prend aujourd'hui » pour ſerviteur, elle qui en avoit paru » ſi éloignée. Elle reconnoît enfin l'ar- » deur de ma flamme. Oui, tant que je » ſerai jeune, & plus long-tems encore,

» elle ſait que je ſervirai ſa jolie per-
» ſonne, bien faite & légère, comme
» un ſincère amant dont tout le cœur
» eſt à l'amour.

» Si jamais j'en eus des peines, j'au-
» rai enfin de l'amour tout ce qu'on
» peut en attendre, feuille, fleur &
» fruit : car elle me tient pour véritable
» amant, tel que je ſuis. Qu'elle con-
» ſidère, pour Dieu, combien mon atta-
» chement a eu de force ; puiſque, mal-
» gré ſes rigueurs, je lui fus toujours
» fidelle ; puiſqu'elle ſeule a inſpiré la
» joie que j'ai reſſentie, en voyant ſe
» renouveler la verdure, & les tendres
» oiſeaux chanter.

» Je ſerai plus gai que le plus gai des
» oiſeaux, s'il lui plaît de me donner
» par amour un nouveau baiſer.....
» J'ai mis mon cœur & mon eſprit à
faire tout ce qu'elle vouloit. Je n'aime
ſe- ce que j'aime,
..... Si elle me

» laiſſe conſumer en vains déſirs, hélas! » la joie que donne le chant des oiſeaux » ſera bientôt évanouie..... Si pour » l'amour de Dieu elle donne l'hoſpice » à ſon ſerviteur; elle me tiendra long- » tems en valeur & en jeuneſſe, gai, » courtois, & frais comme belle fleur » ſur la branche. «

ENVOI.

» Belle Audierna, mon cœur vous a » été long-tems ſoumis; mais à préſent » il ſe renouvelle comme belle fleur ſur » la branche. «

A ſon retour, Vidal fut parfaitement accueilli par Hugues de Baux & le vicomte de Marſeille. Celui-ci le ramena lui-même à la vicomteſſe. Elle confirma le don du baiſer; mais elle ne vouloit que s'amuſer de ſes folies. A la fin, malgré ſes proteſtations d'amour éternel, il ſe dégoûta d'un rôle où il ne réuſſiſſoit point.

Une aventure preſque incroyable, que

l'on raconte de lui, ſeroit une preuve complette de démence. Amoureux d'une dame de Carcaſſonne, nommée Louve (*Loba*) de Penautier, il ſe faiſoit appeler *Loup* en ſon honneur, & il s'engagea, ſelon l'auteur du *Breviari d'amor*, à ſubir ſous une peau de loup l'épreuve la plus périlleuſe. Les bergers, avec des levriers & des mâtins, le chaſſerent dans les montagnes, le pourſuivirent, le traitèrent ſi mal, qu'on le porta pour mort chez ſa maîtreſſe; car il n'avoit voulu être délivré des chiens, qu'après avoir bien eſſuyé leurs morſures. La femme & le mari prirent ſoin de ſa guériſon, non ſans rire de ſa folie pitoyable.

Raimond VII comte de Toulouſe, ſeigneur de Pierre Vidal, eut ſans doute quelques droits particuliers à ſa reconnoiſſance; puiſque le troubadour, après la mort de ce prince, donna des preuves inouies d'affliction. Il s'habilla de noir, fit couper la queue & les oreilles à ſes

chevaux, coupa ſes cheveux, laiſſa croître ſa barbe & ſes ongles, voulut enfin que tous ſes domeſtiques en fiſſent autant. La douleur ſembloit lui avoir troublé l'eſprit.

Le roi Alphonſe d'Aragon vint en Provence avec un nombreux cortège, lorſque Vidal étoit encore dans cet état. Alphonſe & ſes barons, qui l'aimoient, qui goûtoient ſes poéſies, le prièrent de reprendre ſa gaieté, & de diſſiper ſon chagrin en chantant. Ils lui demandèrent une chanſon qu'ils puſſent porter en Eſpagne, & à force d'inſtances ils en obtinrent la promeſſe. Le roi, pour lui témoigner ſon contentement, lui donna des habits pareils à ceux qu'il portoit lui-même.

Cette chanſon tant déſirée parut enfin. Le troubadour y dit que la douleur, dont l'avoit pénétré la mort du comte Raimond, ayant interrompu ſes chants, il veut bien, pour complaire au roi ſon

ſeigneur, faire une chanſon qui puiſſe être portée dans ſon royaume. Il ſe plaint d'une dame par laquelle il s'eſt vu fort maltraité; mais depuis qu'il a reçu un cordon de madame Rambaude (femme de Guillaume ſeigneur de Beuil près de Nice,) il croit que toute la terre eſt à lui, & que le roi même ne l'égale point en honneur & en puiſſance. Il eſt plus glorieux avec ce don, que le comte Richard avec ſon Poitou, ſa Touraine & ſon Anjou. Il ſe félicite d'avoir été chaſſé & tué par les bergers; & il ajoute dans l'envoi, qu'il eſt plus à ſa chere Louve de Penautier qu'à perſonne & qu'à lui-même. Cela confirme l'aventure de la chaſſe. Mais pourquoi donc tant célébrer madame Rambaude?

Selon Noſtradamus, Pierre Vidal conſidérant, ſur ſes vieux jours, les dangers de l'indiſcrétion, compoſa un traité ſur la manière de réprimer ſa langue. Plus occupé que jamais du deſſein de con-

quérir l'empire d'orient, il fit un ſecond voyage d'outre-mer. Il mourut en 1229, deux ans après ſon retour.

Le recueil de ſes ouvrages contient plus de ſoixante pièces, parmi leſquelles trois vers ou poëmes dont nous indiquerons légérement les traits remarquables.

1°. Il invective contre le roi de France (Philippe-Auguſte,) qui, au lieu de ſe croiſer & de ſecourir le ſaint ſépulcre, paſſe ſa vie dans un vil trafic dont les François ſont *honnis;* & contre les rois d'Eſpagne, qui ont rendu les Maures plus inſolens, en achetant la paix avec eux, & en ſe combattant les uns les autres. Il ſe plaint des gens d'égliſe, prêtres & docteurs, qui ont fait naître les héréſies par leurs mauvaiſes prédications; & de l'empereur (Henri VI,) qui a violé les privilèges des croiſés, & retient en priſon Richard, au malheur duquel les Anglois inſultent honteuſement.

2°. Il exhorte la ville de Milan à ſe réconcilier avec Pavie ; il fait des vœux pour les Piſans, qui ont abaiſſé l'orgueil des Génois ; il dit que les Allemands ſont fort mauſſades quand ils veulent faire les agréables, & que leur langage reſſemble à l'aboiement des chiens. Cette pièce fut compoſée en Italie.

3°. Il rappelle ce que l'on a vu à Toulouſe & à Carcaſſonne, dans l'affaire des Albigeois. Il reproche aux princes & aux barons leur lâcheté, de ne pas redemander les terres qu'on leur retient. Il célèbre le roi Mainfroi, qui ſait bien ſe défendre, qui abat la hauteur du clergé, dont la haine vouloit le faire déchoir. » Ce prince gagne où les autres rois per- » dent : c'eſt pourquoi il mérite bien » l'Allemagne. « Vidal le félicite ailleurs d'avoir abaiſſé par un ſeul de ſes barons l'orgueil des Florentins ; & conſeille à ceux du Capitole de ne pas ſe jouer à lui. Vaines louanges ! Mainfroi fut la

victime de ſon ambition & de l'animoſité des papes.

La pièce qui fait le plus d'honneur à ce troudabour, eſt une eſpèce de conte très-long, où il donne d'excellens avis à un jongleur, & qui forme un contraſte étonnant avec les extravagances de ſa conduite. En voici l'extrait.

CONTE.

» Un beau jour de printems, Pierre » Vidal étant à rêver dans la place de » Beſaudun, vint auprès de lui un jon- » gleur, pour ſe plaindre de la préfé- » rence qu'on donnoit par-tout aux » vantards & aux fanfarons, ſur les gens » de vrai mérite. Vidal le pria à dîner. » Le repas fini, ils allèrent enſemble » dans ſon verger, s'aſſirent ſur le gazon » au bord d'un petit ruiſſeau, & à l'om- » bre d'un arbre fleuri. Le tems étoit » beau, l'air doux & ſans aucun ſouffle » de vent. Le jongleur égayé par la pré- » ſence de ſon hôte, en qui il trouvoit

» de la franchiſe, prit un viſage ſerein,
» tel qu'il convient à un homme d'eſ-
» prit. «

Après un long préambule ſur les différens moyens des gens de ſon art pour réuſſir dans le monde, & ſur le dégoût qu'il a éprouvé en voyant tout ſon ſavoir effacé par des bagatelles & des riens, il ajoute: » *Le haſard me con-*
» *duiſit un jour de Riom à Montferrand*
» *chez le dauphin d'Auvergne. Si jamais*
» *il y eut cour pleine de divertiſſemens, ce*
» *fut celle-là. Il n'y avoit dame ni damoi-*
» *ſelle, chevalier ni damoiſeau, qui ne fût*
» *plus familier qu'un petit oiſeau qu'on*
» *nourrit dans la main. Là je trouvai de*
» *braves ſeigneurs, & compagnie de gens*
» *d'eſprit. Je m'y arrêtai. C'étoit vers le*
» *tems de Noël, qu'on nomme en ce pays*
» la Calende. *Au ſortir de table, auprès*
» *d'un bon feu, les chevaliers & les jon-*
» *gleurs tinrent des propos très-gaillards.*
» *Quand on ſe fut bien diverti, les cheva-*

» *liers, ſans ſe le faire dire, allèrent ſe*
» *coucher; & monſeigneur voulut cauſer*
» *encore avec quelqu'un. Voyant l'occaſion*
» *favorable, je m'approchai de lui. Sei-*
» *gneur*, lui dis-je, *j'ai eu un pere qui fut*
» *de miſe dans le beau monde, merveil-*
» *leux chanteur, conteur fécond & agréa-*
» *ble. Il s'en faut bien que je lui reſſemble.*
» *Mais apprenant les bienfaits dont Henri*
» *roi d'Angleterre, le vaillant marquis de*
» *Montferrat, & grand nombre de barons*
» *en Lombardie, en Catalogne, en Gaſco-*
» *gne & en Provence, combloient les jon-*
» *gleurs, je me déterminai à embraſſer*
» *leur état. Ainſi j'ai parcouru beaucoup*
» *de villes & de châteaux. Je n'ai rien*
» *trouvé chez la plupart des barons, d'ap-*
» *prochant de la noble manière de vivre*
» *des anciens. Ils vivent la plupart obſcu-*
» *rément dans leur maiſon avec leur fa-*
» *mille. J'en ai vu une infinité de très-ſots.*
» *Vous, ſeigneur, qui me paroiſſez avoir*
» *tout bon diſcernement, vous devez vous*

» *être aperçu vous-même de cette déca-*
» *dence. Oſerois-je vous en demander la*
» *cauſe ?* «

» Le dauphin ſe leva, & après avoir
» rêvé quelque tems : *Ami*, dit-il, *mon*
» *ſavoir n'eſt pas tel que vous l'imaginez,*
» *& je ne vous répondrai pas auſſi perti-*
» *nemment qu'il conviendroit.* (Suit un diſcours diffus ſur l'eſtime qu'on faiſoit autrefois des talens de l'eſprit & des qualités du cœur, ſur la manière dont les cours ſe gouvernoient, &c.) » *Les*
» *barons ont changé de conduite. Ils oppri-*
» *ment les hommes de mérite ; les nobles &*
» *les dames vont la tête baſſe dans leurs*
» *cours ; le ſavoir y eſt ſans conſidération ;*
» *& tous ceux qui s'efforçoient de valoir*
» *mieux de jour en jour, ſont découragés-*
» *& avilis. Je voudrois que nos barons*
» *euſſent le même ſort que les Maures*
» *d'Eſpagne. Il y avoit eu d'abord parmi*
» *eux de braves gens, à qui l'on donna la*
» *nobleſſe, des terres, du pouvoir. Mais*

» *leurs deſcendans jouirent de la fortune*
» *de leurs peres, ſans ſe mettre en peine*
» *d'acquérir leurs vertus : ils devinrent*
» *lâches & pareſſeux ; ils remplirent le*
» *pays d'injuſtices & de vexations. Une*
» *race de Mammelus s'éleva, qui cher-*
» *choit à réparer par les belles actions le*
» *défaut de naiſſance. Les peuples ſe ſoule-*
» *vèrent contre les anciens ſeigneurs, pour*
» *ſe donner à ces nouveaux maîtres. Notre*
» *nobleſſe a dégénéré de même : elle eſt*
» *menacée de la même chute.*

» *La nuit je m'occupai de ce que m'a-*
» *voit dit le dauphin, & j'en reconnus la*
» *vérité. Quelques jours après, ayant pris*
» *congé de lui, je traverſai l'Auvergne ;*
» *je vins en Provence, j'en repartis pour*
» *Toulouſe ; je paſſai de-là en Catalogne ;*
» *& je puis vous dire que, ſans monſei-*
» *gneur le dauphin, je n'aurois trouvé ni*
» *joie ni bonté dans le monde.*

» Vidal répondit au jongleur : Ami,
» vous vous plaignez d'un changement

» déjà ancien. Vous parlez du bon vieux
» tems, d'après le récit que vous en a
» fait votre pere. Pour moi, j'ai été à la
» cour du roi Alphonſe, pere de celui
» qui fit tant de bien & tant d'honneur
» à tout le monde : j'y ai vu tant de
» bons exemples, que j'en ſuis devenu
» meilleur en tous points. Si vous y
» aviez été, vous auriez vu ce ſiècle for-
» tuné dont votre pere vous parloit,
» où brilloient les hommes généreux &
» amoureux. Vous auriez vu les trouba-
» dours conter comme ils étoient régalés
» & entretenus dans les cours. Vous au-
» riez vu leurs brillans équipages, la
» réception honorable que leur faiſoient
» les ſeigneurs. Vous auriez vu la même
» choſe en Lombardie, chez le preux
» marquis de Montferrat; en Provence,
» chez le ſeigneur de Blacas, & chez
» Guillaume, le bon ſeigneur de Baux.

(Il nomme encore d'autres ſeigneurs, le comte dauphin, Gaſton de Foix, Pons d'Auvergne,

d'Auvergne, Arnaud de Caſtelnau, le comte de Caſtillon, &c.)

» Dieu voulut alors qu'il y eût en » Allemagne un empereur Frédéric; en » Angleterre, un Henri & ſes trois fils; » à Toulouſe, un comte Raimond; en » Catalogne, un comte de Barcelone & » ſon fils Alphonſe. Tous ces ſeigneurs » ſavoient bien diſcerner les hommes. Ils » alloient & venoient par le monde, fai- » ſant du bien, & donnant de la conſi- » dération aux jongleurs & aux cheva- » liers, qui étoient dans le beſoin. Les » ſavans les viſitoient : ils trouvoient » dans les récompenſes & les vertus de » ces cours, de quoi exciter leurs talens. » Les ſeigneurs, dont je parle, étoient » adonnés à l'amour, faiſoient des guer- » res & des tournois par tout le monde, » tenoient des aſſemblées de dames cour- » toiſes, ſages, ſpirituelles.

» Aujourd'hui la foibleſſe & la mol- » leſſe des rois, des comtes, ſe ſont

» communiquées à leurs vaſſaux. Le ſens
» & le ſavoir ont diſparu chez les uns
» comme chez les autres ; & les cheva-
» liers, autrefois loyaux & vaillans, ſont
» devenus perfides & trompeurs. Je ne
» vois qu'un reméde au déſordre : c'eſt
» la jonglerie. Cet état demande de la
» gaieté, de la franchiſe, de la douceur
» & de la prudence. La ſcience eſt le
» plus grand des tréſors pour qui ſait en
» faire uſage. Ne la prodiguez point avec
» les ignorans. Ils ne ſavent que diſputer
» ou plaiſanter à leur manière ; & ſi vous
» leur tenez tête, vous n'en aurez que
» des groſſiéretés.

» N'imitez point ces inſipides jon-
» gleurs, qui aſſadiſſent tout le monde
» par leurs chants amoureux & plaintifs.
» Il faut varier ſes chanſons, ſelon les
» tems, les lieux & les perſonnes ; chan-
» ger à meſure que le ſiècle change ; ſe
» proportionner à la triſteſſe & à la gaie-
» té des auditeurs ; éviter ſeulement de

» ſe rendre mépriſable par des récits bas
» & ignobles.

» Soyez toujours pròprement vêtu ;
» mais que votre parure n'ait rien de
» recherché. Que vos habits ſoient bien
» faits ; & tenez-les de façon qu'ils pa-
» roiſſent toujours neufs. Ayez un main-
» tien honnête. Ne parlez pas trop.
» Qu'il y ait un air d'enjouement dans
» tout ce que vous dites & ce que vous
» faites. Avec cela, vous pourrez réuſſir:
» car le monde n'eſt point aſſez corrom-
» pu, pour qu'il n'y ait encore deux ou
» trois ſeigneurs capables de protéger,
» de faire valoir celui qui les cultivera
» ſagement.

» Je ne parle pas de la conduite
» qu'il faut tenir avec les gens ſenſés &
» les gens d'eſprit. Outre que leur ſociété
» vous ſera très-honorable, ils eſtime-
» ront & feront eſtimer votre ſcience.
» Préférez parmi les jeunes ſeigneurs
» ceux qui ont des ſentimens. Ils s'effor-

» cent toujours d'acquérir de l'honneur ;
» ils ſont naturellement magnifiques ; ils
» aiment les chanſons d'amour, les ſir-
» ventes, les nouveautés de toute eſpèce ;
» mais ils n'aiment pas les gens graves &
» ſérieux.

» A l'égard de ceux qui ſont dans
» l'âge viril, fréquentez-les beaucoup
» s'ils penſent avec nobleſſe. Ils aiment
» les hommes graves, propres à louer
» la vertu & à combattre le vice ; ils
» ont du penchant pour tout ce qui eſt
» bon. Évitez ceux dont les mœurs ſont
» corrompues, les inclinations baſſes &
» méchantes. Vous ne trouveriez en eux
» qu'un ſouverain mépris pour les jon-
» gleurs ; (pour les jongleurs vertueux,
ſans doute.) » Quelques-uns, après avoir
» mené long-tems une vie déréglée &
» libertine, faiſant des retours ſur eux-
» mêmes, ſe corrigent & deviennent
» ſages. Il eſt bon de s'attacher à eux,
» préférablement aux riches orgueilleux

» & ſtupides, qui augmentent le vent
» dont ils ſont déjà gonflés.

» Évitez ceux qui joignent à quelque
» talent une brutalité révoltante ; ceux
» qui n'aiment à vivre qu'avec leurs in-
» férieurs, pour avoir le plaiſir de pri-
» mer & de faire les importans. Voyez
» ceux qui, ſans être gens de mérite,
» aiment à donner & en ont les moyens ;
» mais n'achetez pas leurs libéralités par
» des baſſeſſes. Vous en trouverez qui,
» ſans attendre le lieu & le moment
» convenables, vous inviteront à chan-
» ter ; & à peine aurez-vous dit trois
» mots, qu'ils parleront entre leurs dents
» ou à l'oreille de leur voiſin, ou ſe
» mettront à faire des contes. Quoiqu'ils
» ne ſoient pas bons à fréquenter, uſez
» de ménagement avec eux. Car cha-
» cun, quelque méchant qu'il puiſſe être,
» croit qu'on eſt payé pour faire ce
» qu'il demande. Vous trouverez des
» barons de ce caractère, qui, lorſque

» vous leur aurez dit une chanſon, vous
» croiront trop récompenſés par l'hon-
» neur qu'ils vous ont fait de l'entendre.
» Vous en trouverez d'autres qui ne ſon-
» gent qu'à boire, manger & dormir.
» On ne peut gagner que de la honte en
» les fréquentant.

» Ne condamnez point les autres jon-
» gleurs. Telles critiques de ſes pareils
» ont l'air d'une baſſe jalouſie.

» Si l'on vous demande de raconter
» ce que vous aurez vu & entendu dans
» le monde, ne vous répandez pas trop
» en diſcours ; mais allez par degrés,
» ſondez le terrain, juſqu'à ce que vous
» voyez qu'on prenne goût à ce que
» vous dites. Parlez des braves ſeigneurs
» que vous aurez rencontrés, des dames
» qu'on eſtime le plus. Si vous êtes écou-
» té avec plaiſir, tâchez d'inſpirer l'a-
» mour de ſa vertu. Si la compagnie eſt
» de perſonnes de haut rang, d'un cœur
» & d'un eſprit élevés, que votre viſage

» & votre voix ſe déploient pour débi-
» ter vos vers ; expliquez-vous honnête-
» ment, nettement, poſément ; prenez
» une poſture droite & aſſurée ; & abſte-
» nez-vous de toute expreſſion baſſe.

» Certains jongleurs trouvent à redire
» à tout, ſe prônant perpétuellement
» eux-mêmes : pleins de vanité, fuſſent-ils
» en la préſence du roi, ils affectent un
» ton libre & familier, pour ſe donner
» l'air d'hommes importans. Ne les imi-
» tez pas. De telles gens ont d'autant
» moins de conſidération, qu'ils ſont plus
» connus. Pour vous, quels que ſoient
» votre eſprit, votre ſavoir & vos talens,
» n'allez pas les vanter. Soyez modeſte,
» & vous trouverez des perſonnes qui
» vous feront valoir.

» Évitez tout excès ; fuyez toute mau-
» vaiſe compagnie : mais ne vous livrez
» pas tellement à la bonne, que vous
» excitiez contre vous les autres par un
» mépris affecté ; car ils ſont capables

» de vous nuire, même dans l'eſprit des » honnêtes gens. Tandis que vous êtes » jeune & frais, recommandez dans vos » contes le reſpect dû à la vieilleſſe ; » prêchez toujours que bienheureux eſt » celui qui fréquente les vieillards, dont » la vie a été conſommée dans la pra- » tique de la vertu. «

Après cette converſation, dit Vidal en finiſſant, nous retournâmes à la maiſon & y ſoupâmes. Le lendemain, mon hôte me quitta. Je n'ai pas ſu s'il avoit trouvé le ſiècle meilleur qu'auparavant ; car je ne l'ai pas vu depuis.

Nous avons fort abrégé cette pièce, & quelquefois ſuppléé au texte, qui, en plus d'un endroit, eſt tronqué & inintelligible. Après l'avoir lue, on diroit volontiers, comme le troubadour Giorgi, qu'il y a de la folie à traiter de fou Pierre Vidal. Il n'eut peut-être que des accès de démence, qu'on aura repréſentés comme un état habituel. La répu-

tation dépendoit alors, plus qu'aujourd'hui, des préjugés & du caprice.

Une autre pièce, dont nous allons donner l'extrait, peut paroître à côté de la précédente. C'eſt une fiction poétique dans le goût des Orientaux, ſous le titre de Nouvelle, compoſée à la cour du roi de Caſtille.

NOUVELLE.

» Au retour de l'aimable ſaiſon qui » répand l'émail des fleurs ſur les prai- » ries, qui fait reverdir les bocages & » chanter les oiſeaux, je me levai un » matin par un beau tems, pour aller » viſiter monſeigneur tenant ſa cour à » Muret. Afin d'y paroître avec plus de » diſtinction, je preſſai mes chevaliers » de faire prendre au plus tôt les armes » à leurs écuyers. Comme nous étions » en marche, nous voyons venir à nous » un beau chevalier, grand & vigou- » reux, à qui tout le monde fit fête. Son » viſage étoit hâlé du ſoleil; mais il avoit

» l'air du monde le plus gai, les yeux
» doux & tendres, le nez bien fait, les
» dents plus blanches que l'argent, la
» bouche fraîche & riante, les épaules
» larges, les flancs quarrés, la taille
» longue & fine. Ses ſouliers étoient gar-
» nis de ſaphirs & d'émeraudes; des fleurs
» de toutes couleurs ornoient ſa robe &
» ſes chauſſes; & il en portoit une cou-
» ronne ſur ſa tête. Son palefroi avoit la
» queue & une feſſe noires, l'autre feſſe
» blanche comme l'ivoire; l'épaule droi-
» te brune, & la gauche griſe; la cri-
» nière & la tête rouges; une oreille
» jaune, & le reſte gris pommelé. Ce
» palefroi n'étoit ni petit ni grand. L'ar-
» çon de la ſelle étoit de jaſpe, la houſſe
» & les cuirs de ſerpentine, les étriers
» de calcédoine. On ne ſauroit calculer
» ce que valoient la bride & le poitrail.
» Il y avoit deux pierres ſeules d'un plus
» grand prix que tous les tréſors de
» Darius.

» A côté du chevalier marchoit une » dame mille fois plus belle encore. La » neige n'eſt pas de la moitié auſſi blan- » che que ſa gorge, ſes pieds & ſes mains. » Son viſage étoit délicatement coloré, » comme un bouton de roſe au printems. » Une couronne de fleurs couvroit ſur » ſa tête de longs cheveux blonds, qui » avoient l'éclat de l'or. Ses yeux étoient » tendres & vifs; ſa taille, mince & dé- » liée ſans maigreur; ſes habits riches » étoient aſſortis au plus beau corps qui » fut jamais. Rien de plus précieux que » le mors, la ſelle & le poitrail de ſon » paleſroi, qui avoit la moitié du corps » rouge, la crinière & la queue griſes, » & ſur la croupe, une bande plus blan- » che que le lis.

» Après eux venoit un écuyer, ſuivi » d'une demoiſelle. L'écuyer portoit un » bel arc d'ivoire, avec trois dards à ſa » ceinture; dont l'un étoit du meilleur » or, l'autre d'acier de Poitou bien lui-

» ſant, le troiſième de plomb rouillé. Il » avoit encore une baguette de bois » pliante. Pour la demoiſelle, nous ne » pûmes voir ſi elle étoit brune ou blan- » che; car ſes cheveux lui paſſoient la » ceinture, couvroient toute la ſelle » juſques par-deſſus la houſſe, & lui » deſcendoient par devant juſqu'au bout » des doigts.

» Ce beau couple chantoit un chant » nouveau, dont les bois retentiſſoient, » & qui faiſoient égoſiller les oiſeaux à le » répéter. Ils chantoient que les cheva- » liers qui n'aiment point, ou qui ont » ceſſé d'aimer, devroient être montés » ſur des ânes, pour les diſtinguer de » ceux qui aiment loyalement; & que » les dames qui vendent leur amour, » devroient être condamnées à aller par » les chemins un ſac de blé ſur le » dos.

» Je fus le premier à les ſaluer, en » diſant: Dieu vous garde de mal, vous,

» votre dame & toute la compagnie.
» Le chevalier répondit : Et vous même,
» Dieu vous béniſſe, Pierre Vidal, &
» vous faſſe trouver une dame qui vous
» aime loyalement ; car il y a long-tems
» que vous en cherchez une. — Je l'ai
» trouvée, & telle que je ſuis mille fois
» plus à elle qu'à moi-même. — Vous
» pouvez être à elle ; mais elle ne ſera
» jamais à vous. — Je ſuis pourtant ſatis-
» fait, car elle me fait bon viſage. —
» Voilà, mon ami, comme parlent tous
» les fous d'amoureux. — Mais ſi je l'ai-
» me conſtamment, la pitié pourra la
» toucher pour moi. — Non, mon ami,
» elle ne la connut jamais. — Cependant
» elle vouloit, il n'y a pas long-tems,
» que je lui fuſſe uniquement attaché. —
» Ami, quand on a un mauvais ſei-
» gneur, le meilleur parti eſt d'aban-
» donner ſon fief. — Et quand on ne
» ſauroit prendre cela ſur ſoi ? — De-
» meurez-y donc comme un forçat.

» Pierre Vidal. — Mais d'où me con-
» noiſſez-vous donc ſi bien, que vous
» m'avez tant de fois nommé ? Reſtez
» avec moi ce ſoir, je vous en prie ; car
» jamais hôte ne me plut tant que vous
» faites. Pour l'amour de Dieu, reſtez
» avec nous.

» La dame dit qu'elle ſeroit bien aiſe
» de ſe repoſer auprès de quelque fon-
» taine, prairie & bocage, n'aimant
» point les châteaux. Vous trouverez,
» madame, lui répondis-je, un lieu agréa-
» ble loin du château, dans un verger
» fermé d'une paliſſade de roſeaux, ſous
» un beau laurier, près d'une claire fon-
» taine, qui roule ſes eaux ſur le gra-
» vier. Je leur montrai le chemin, &
» allai me placer ſur l'herbe fraîche. La
» prairie étoit émaillée de fleurs nou-
» velles. Le bocage étoit rempli d'oi-
» ſeaux qui chantoient leurs amours. La
» demoiſelle étendit ſur l'herbe un tapis
» brodé en or fin, repréſentant des

» oiſeaux, des animaux, des fleurs, &
» une grande ſalamandre dans le milieu,
» du plus beau travail qu'on puiſſe voir.
» Mille chevaliers auroient pu trouver
» place ſur ce tapis, ſans ſe toucher; &
» cependant lorſqu'il étoit plié, la demoi-
» ſelle le portoit dans une bourſe aſſez
» petite. On apporta grand nombre de
» couſſins & de matelats pour faire aſ-
» ſeoir la compagnie.

» Nous mangeâmes; & enſuite le che-
» valier me dit : Pierre Vidal, ſachez
» que je ſuis l'Amour. Cette dame ſe
» nomme Merci; cette demoiſelle, Pu-
» deur; cet écuyer, Loyauté. Il porte
» l'arc d'ivoire, & croyez qu'il ne man-
» que jamais ſon coup. Seigneur, lui
» dis-je, j'aurois bien une queſtion à
» vous faire, ſi j'oſois. — Faites-là; je
» ſuis prêt à vous répondre ſur tout. —
» Dites-moi, de grace. ſi Merci m'aſ-
» ſiſtera auprès de la dame que j'aime;
» car j'ai cueilli les verges dont elle me

» fouette. Enſeignez-moi, s'il vous plaît,
» d'où naît & de quoi vit l'amour, qui
» eſt plus chaud que braize; comment
» il s'allume & s'enflamme; comment il
» s'inſinue par de doux ſemblans; com-
» ment il fait veiller en dormant; com-
» ment il peut brûler dans l'eau, noyer
» dans le feu, lier ſans aucune chaîne;
» bleſſer ſans faire aucune plaie. Dites-
» moi s'il naît ſans avoir de pere, &
» peut s'engendrer ſans mere; comment
» on le nourrit d'abord, lui qui eſt traî-
» tre comme l'ennemi le plus cruel;
» comment il arrive que plus il grandit,
» plus il a le ſecret de ſe rendre auſſi
» mince qu'un fil d'araignée; & com-
» ment lorſqu'il eſt prêt de ſe rompre, il
» devient plus fort qu'il n'étoit aupara-
» vant. Je voudrois ſavoir la manière
» dont tout cela ſe fait; & comment
» Loyauté, votre écuyer, lance ſon
» dard de façon à faire trouver dans ſes
» coups tant de douceur, que le bleſſé

» n'en veut point guérir. Je voudrois
» bien encore apprendre pourquoi vous
» emmenez de cette contrée Merci,
» Loyauté & Pudeur. C'eſt emporter le
» grain, & ne nous laiſſer que la paille.
» Je veux encore ſavoir, ne vous dé-
» plaiſe, pour quel crime une dame doit
» renvoyer ſon chevalier, pour quel cri-
» me un chevalier doit quitter ſa dame.
» Car j'ai oüi dire que le roi de Na-
» varre avoit rompu avec la ſienne *. Il
» avoit fait pour elle maints tournois,
» attaques, aſſauts & combats, forcé
» tours & châteaux, fait de grandes libé-
» ralités, donné des feſtins ſomptueux;
» tant elle lui inſpiroit de joie, de gen-
» tilleſſe & d'amour. Il étoit ſans ceſſe à
» rire & à chanter. Mais à préſent il ne

* Sanche VI, roi de Navarre, qui étoit allé ſervir chez les Maures, avoit conclu & rompu un mariage avec la fille du miramolin d'Afrique. Il eſt ſingulier qu'un chrétien d'alors montre tant d'ardeur pour cette alliance.

» chante plus que des airs plaintifs ou » des vers ſatiriques. Je prie Dieu de » rendre à ce monarque ſon ancienne » courtoiſie & gaieté ; & que ſa dame, » lui pardonnant, ne lui ſoit jamais infi- » delle.

» Revenons à la queſtion que je vous » ai faite. Dites, pourquoi emmenez- » vous Merci, Pudeur & Loyauté de la » cour du roi Alphonſe (IX) de Caſtil- » le, que j'aime paſſionnément, & qui » eſt le plus brave, le plus vertueux, le » plus généreux & le plus magnifique » des princes ?

» Pierre Vidal, répondit l'Amour, je » regarderois comme un fou tout autre » qui me feroit ſemblable queſtion. » Mais puiſque Merci l'ordonne, je ne » vous cacherai rien. Il n'eſt pas impoſ- » ſible qu'après vous avoir fait languir » long-tems, Merci touche en votre fa- » veur le cœur de votre dame, ſi vous » ne vous rebutez point. Je vais à pré-

» ſent vous dire d'où naît & de quoi vit
» l'Amour. Il naît dans le cœur, où il eſt
» nourri par la volonté, après avoir été
» engendré par la penſée. Il y vit de
» joie & d'alégreſſe ; s'allume & s'em-
» brâſe par les traverſes & les perſécu-
» tions des perfides rivaux ; croît & ſe
» perfectionne quand leur fauſſeté eſt
» démaſquée. Il naît de la tendreſſe du
» regard ; & lorſque le plaiſir & le con-
» tentement s'y trouvent joints, il eſt
» dans ſon plus grand accroiſſement.

» Quant à Loyauté, notre écuyer, il
» frappe d'un de ſes dards l'amant rêveur
» & penſif. Le trait entre avec les ſou-
» pirs à travers les yeux & les oreilles ;
» & (choſe étonnante !) ſes coups, loin
» de diviſer les cœurs, les uniſſent, &
» de deux n'en font qu'un. Mais il n'eſt
» homme ni femme que ſes traits puiſ-
» ſent atteindre, s'ils n'ont le cœur franc
» & loyal. C'eſt pourquoi tous ceux qui,
» en lâches courtiers, font métier de

» prendre & de livrer les dames à prix
» d'argent, ne ſont point des ſujets que
» l'Amour avoue. Ce ſont de faux ga-
» lans, que j'abandonne, dont je n'ai
» que faire; & s'y fie qui voudra.

» Il faut maintenant vous expliquer
» pour quelle offenſe le chevalier eſt
» en droit de quitter ſa dame, ſans ja-
» mais lui pardonner, quel que puiſſe
» être ſon repentir. C'eſt lorſqu'après
» lui avoir accordé les dernières fa-
» veurs, elle a pour un autre la même
» complaiſance. Ce crime ne peut ſe
» laver. Car comme il n'y a rien de plus
» beau que la vertu dans une dame,
» auſſi n'y a-t-il rien de plus affreux
» que ſon déréglement. Les dames ſont
» le modèle de toute courtoiſie: on doit
» les reſpecter infiniment, lorſque leur
» conduite eſt irréprochable.....«

Le reſte de la pièce manque. Malgré les imperfections de l'allégorie, cette perte mérite nos regrets, d'autant plus

que le poëte devoit dire, ſans doute, des choſes intéreſſantes ſur la cour de Caſtille. Sa compoſition eſt ingénieuſe & agréable. J'avoue qu'elle déplairoit dans une traduction entière, où les défauts de ſtyle ſeroient ſcrupuleuſement copiés. Le but de notre ouvrage eſt de faire connoître les idées plutôt que le ſtyle des troubadours.

LXXII.

LANZA.

TOUT ce que nous ſavons de ce troubadour, dont Creſcimbéni fait mention, c'eſt qu'il étoit marquis italien, & contemporain de Pierre Vidal. Celui-ci, qui avoit la folie de ſe dire empereur eſt l'objet d'une ſatire de LANZA.

» Nous avons un empereur qui n'a ni » ſens, ni eſprit, ni ſavoir. Jamais plus » ivrogne ne monta ſur le trône, ni » plus poltron ne porta lance & écu, » ni plus méchant ne porta des éperons, » ni plus mépriſable ne fit chanſons & » vers. Je veux qu'on lui fende la tête » d'un coup d'épée, qu'on lui ouvre le » ventre avec un dard, qu'on lui brûle » les yeux avec des broches. Puis pour » lui faire honneur, nous lui donnerons » du vin, nous affublerons ſa tête d'un

» vieux chapeau rougi, nous lui met-
» trons à la main en guiſe de lance un
» long bâton, avec lequel il pourra aller
» d'ici en France en toute ſureté comme
» un fou. «

Pierre Vidal répond à Lanza, en lui reprochant ſa mauvaiſe fortune & ſa pauvreté. Il le compare à l'aveugle qui a perdu toute vergogne, qui fait tout devant tout le monde.

LXXIII.

BERNARD DE ROVENAC ou DE ROVANAS.

DEUX ſirventes hiſtoriques de ce troubadour, inconnu d'ailleurs, ont rapport aux événemens du règne de S. Louis. L'auteur s'explique librement, comme tant d'autres, ſur la conduite & les affaires des princes.

Il reproche au roi d'Angleterre (Henri III) de ſe laiſſer dépouiller, ſans rien dire, par le roi de France, qui lui retient la Touraine, l'Anjou, la Normandie & la Bretagne. Il dit que le roi d'Aragon (Jacques I) juſtifie bien par ſa vie oiſive, ſon nom de James, (qu'on fait venir du latin *jacere*,) puiſqu'il ne défend pas ſes terres contre ceux qui les lui prennent, content de ſe venger ſur les Saraſins de la honte qu'il eſſuie ailleurs;

leurs : le poëte ajoute que jamais il n'eſtimera ce roi, juſqu'à ce qu'il ait vengé ſon pere (tué à la bataille de Muret,) & qu'il ait recouvré ſes domaines, dont le roi de France veut inveſtir Alphonſe. Enfin il dit au comte de Toulouſe (Raimond VII,) qu'il doit avoir grand regret au revenu qu'il tiroit autrefois de Beaucaire; & que, ſi lui & le roi ſon allié different de ſe mettre en campagne, & de renverſer murs & tours, il n'en ſera plus tems.

On voit dans cette pièce beaucoup de prévention contre la France. L'auteur eſt fâché qu'elle conſerve ce que Philippe Auguſte avoit repris aux Anglois, & divers pays ou droits que S. Louis avoit recouvrés en Languedoc ſur la couronne d'Aragon, pour les donner à ſon frere Alphonſe, qui épouſa l'héritière de Toulouſe. Il blâme à ce ſujet Jacques I, un des plus grands rois qu'ait eu l'Aragon, & s'efforce d'animer

auſſi le comte de Toulouſe, allié de ce prince, en lui rappelant la perte de Beaucaire, qu'il avoit été obligé de céder à S. Louis.

Dans l'autre ſirvente, il montre une noble franchiſe & plus d'équité. » Un » ſirvente ne vaut rien, dit-il, lorſqu'il » loue ce qui eſt blâmable; & il vaut » mieux dire la vérité en blâmant, que » de plaire en mentant. « Les rois d'Angleterre & d'Aragon reçoivent enſuite des éloges, pour leur fidélité à remplir l'engagement qu'ils avoient pris, de ne point faire la guerre au roi de France, qui étoit parti pour la conquête de Syrie; quoique la France retînt la Normandie à l'un, & Carcaſſonne à l'autre.

Il s'agit de la première croiſade de S. Louis, dont les prédéceſſeurs Philippe Auguſte & Louis VIII avoient, l'un, enlevé la Normandie aux Anglois, l'autre, réuni Carcaſſonne à ſon domaine. Les papes défendoient, ſous peine d'ex-

communication, toute entrepriſe militaire contre les croiſés. Philippe Auguſte n'avoit pas été ſcrupuleux ſur ce devoir; & peut-être ne l'auroit-on pas été davantage à l'égard de la France, ſi la reine-mere (Blanche de Caſtille) avoit gouverné avec moins de ſageſſe, en l'abſence du roi.

Le troubadour ajoute ironiquement, par rapport au roi d'Aragon, qu'on ne doit pas s'étonner de ce qu'il ſe comporte ainſi, puiſqu'il ne ſe venge pas même des bourgeois de Montpellier, qui lui refuſoient le payement de la *leude tournoiſe*. C'étoit un droit de péage qu'on levoit ſur les grands chemins: les bourgeois de Montpellier voulurent apparemment le recueillir ſur leur territoire, au préjudice du roi d'Aragon leur ſeigneur. Il eſt conſtant par l'hiſtoire, qu'ils eurent de fréquentes conteſtations avec Jacques I, & qu'ils en vinrent pluſieurs fois juſqu'à une révolte ouverte.

LXXIII.

RAIMOND JORDAN, *vicomte de Saint-Antoni.*

L'HISTORIEN provençal réunit en peu de mots, dans le portrait de ce troubadour, les qualités auxquelles on attachoit alors la perfection. C'étoit un *homme de belle figure, généreux, vaillant en armes, faisant bien les vers & l'amour.* Saint-Antoni, son fief, est un riche bourg de Querci.

RAIMOND JORDAN avoit pour maîtresse la femme du vicomte de Péna, l'un des principaux barons de l'Albigeois. Ils goûtoient le bonheur de l'union la plus tendre : un accident cruel les sépara. Raimond étoit en guerre avec quelques-uns de ses voisins : car les seigneurs se battoient entre eux, plus souvent que les puissances ne le font aujour-

d'hui. Dangereuſement bleſſé dans une action, on le rapporta preſque ſans vie, & le bruit courut qu'il étoit mort. La vicomteſſe de Péna, déſeſpérée à cette nouvelle, ſe jeta bruſquement dans le cloître.

Le malade guérit de ſa bleſſure, mais pour ſentir une perte qu'il regardoit comme le comble des maux. Son chagrin dégénéra en profonde mélancolie, en dégoût univerſel des exercices & des amuſemens de ſon état. On le vit plus d'une année entière gémiſſant, inconſolable, fuyant les aſſemblées dont il avoit fait les délices, ne penſant qu'à l'objet de ſon amour, & n'y penſant que pour le regretter.

A une douleur ſi vive le tems ſeul devoit apporter du remede. Il uſe les paſſions violentes; & s'il en fait naître de nouvelles, les anciennes ſe perdent dans l'oubli. Une dame tira Raimond de cette triſteſſe accablante, qui avoit réſiſté

à tous les ſoins, à tous les efforts de l'amitié. Les femmes montroient quelquefois alors, comme nous l'avons déjà obſervé, une ſorte de galanterie peu ſévère ſur les bienſéances. En voici un exemple qu'on excuſeroit difficilement aujourd'hui.

Eliſe de Montfort, fille du vicomte de Turenne & femme de Guillaume de Gordon, frappée peut-être de la douloureuſe conſtance du troubadour, autant que de ce qui pouvoit le rendre aimable, entraînée vers lui par une forte inclination, ne put réſiſter à ſon penchant, & l'envoya prier de reprendre ſa bonne humeur pour l'amour d'elle. Le meſſager porta une lettre où elle diſoit : *Je vous offre mon amour & mon corps, en dédommagement des chagrins que vous avez eus. Je vous conjure de me venir voir. Si vous ne vous rendez pas à ma prière, j'irai moi-même vous chercher.*

Cette tendre invitation ranima le

vicomte de Saint-Antoni, Il parut tout-à-coup un autre homme. » Il recom-» mença, ſelon les termes de l'hiſtorien » provençal, à ſe réjouir, à s'égayer, à » ſe trouver parmi les nobles gens, à ſe » parer de nouveaux habits, lui & les » ſiens. Il s'équipa richement pour aller » trouver madame de Gordon, qui lui » témoigna beaucoup de ſatisfaction & » de plaiſir à le recevoir, & lui fit de » grands honneurs. «

On imagine aiſément les tranſports de ſa reconnoiſſance & de ſa joie. La dame lui trouva un eſprit, un ſavoir, une courtoiſie, des grâces dont elle fut enchantée. Il ne le fut pas moins de toutes les qualités de la dame; & la ſupplia de lui accorder des gages sûrs de ſa franchiſe, proteſtant qu'il les porteroit à jamais gravés dans ſon cœur. Alors elle ne balança point à le prendre pour ſon chevalier; elle reçut ſon hommage, ſe donna à lui en l'embraſſant, & tira

de ſon doigt un anneau qui devoit lui ſervir de gage & de ſureté.

Il y avoit donc une eſpèce de cérémonie pour l'adoption d'un amant. Les engagemens de l'amour, comme ceux de la chevalerie, paroiſſoient ſacrés du moins aux regards de l'enthouſiaſme. De-là ſans doute l'idée que nous avons vue ailleurs, de s'en faire délier par un prêtre, lorſque la paſſion ne ſubſiſtoit plus. La complaiſance des maris s'explique par la chaſteté des amans. Mais qu'il faut peu compter ſur ces miracles de mœurs!

Le troubadour ſembloit avoir perdu ſon talent, lorſqu'il étoit plongé dans la triſteſſe. La joie le lui rendit, & les vers coulèrent de ſa plume. Il nous reſte quatorze de ſes chanſons, où l'on trouve du ſentiment & des grâces. Celle-ci mérite le plus d'être citée. Il ſe plaint de la dureté d'une maîtreſſe.

» Quel crime, Amour, ai-je donc

» commis contre toi ? Pourquoi m'acca-
» bles-tu des rigueurs de la beauté que
» j'adore ? Tu fais trop ſentir ſur moi ta
» puiſſance. Accabler un homme vaincu
» n'eſt pas grand mérite. Il te ſeroit bien
» plus glorieux de dompter celle qui ne
» te craint point & qui te brave. «

» Je me croyois sûr, madame, d'a-
» voir ceſſé pour jamais de chanter vos
» louanges, & de recourir à vous ; tant
» vous me receviez avec dureté. Mais,
» ce qui me confond, ce qui me fait
» perdre le jugement, tout le monde
» s'écrie à l'envi que vous l'emportez ſur
» les meilleures, & que je ne pourrois
» vous faire tort en diſant du mal de
» vous. «

» Vous le ſavez, je ne reſſens que
» pour vous les joies & les peines d'a-
» mour. Peut-il y avoir de la gloire à
» me faire périr dans de ſi cruelles tor-
» tures ? Il n'eſt point beau d'extermi-
» ner ſon eſclave. Je ſuis le vôtre ſans

» feinte. Ainſi tout ce que je perds, c'eſt
» vous-même qui le perdez. «

» Je vous aime avec tant de déſavan-
» tage, que les ſoucis & les douleurs ne
» font qu'enflammer mon amour. Ne
» craignez-vous pas d'offenſer Dieu en
» me maltraitant ? Jamais perſonne n'é-
» prouva ce qui m'arrive. J'ai ſoutenu
» ſans mourir vos réponſes dures, vos
» airs fiers & dédaigneux. «

» Cette beauté que rien n'égale, ce
» teint frais & naturel, ce joli parler,
» ces beaux yeux amoureux me déſeſpè-
» rent. Incertain ſi vous me voudrez
» retenir à votre ſervice, il n'eſt rien que
» je ne faſſe pour vous y engager. Oui,
» je me livre tout entier à vos ordres. Je
» ſouhaite avec paſſion que vous accep-
» tiez mon hommage, & je tremble
» d'être refuſé. «

» Quand j'imagine ſeulement que tant
» de gloire pourroit m'avenir, la joie me
» tourne la tête, j'en deviens fou. Quels

» ſeroient mes tranſports, ſi ce bonheur » ſe réaliſoit ? La ſeule eſpérance me » donne une ſi grande joie, que jamais » Triſtan n'en inſpira une pareille à » Iſault. « (C'eſt une alluſion à quelque roman.)

Selon Noſtradamus, le vicomte de Saint-Antoni vint à la cour du comte de Provence, (Raimond-Bérenger, fils d'Alphonſe II roi d'Aragon ;) il y fut amoureux de Mabille de Riez, femme de condition, & compoſa beaucoup de chanſons pour elle, quoiqu'elle affectât de ne point s'apercevoir de cet amour, de peur d'inſpirer de la jalouſie à ſon mari. Il ſervit dans une guerre contre le comte de Toulouſe. Le bruit courut qu'il avoit été tué, & Mabille en expira de douleur. Le vicomte, à ſon retour, inconſolable de la mort de ſa maîtreſſe, lui érigea une ſtatue de marbre, près du monaſtère de Montmajour, où il ſe fit moine.

L'hiſtorien ajoute enſuite, (d'après le moine des Iles d'or,) que cette ſtatue fut placée, ſous un nom de ſainte, dans l'égliſe du monaſtère.

L'autorité de Noſtradamus eſt trop foible, pour contre-balancer le témoignage de nos manuſcrits. Il confond tout; & aux fables qu'il tire de ſources ſuſpectes, il en ajoute vraiſemblablement de ſa propre invention.

Raimond Jordan étoit contemporain du moine de Montaudon, qui le déſigne comme vivant dans la ſatire des Troubadours, dont nous parlerons en ſon lieu. Cette ſatire le ſuppoſe encore jeune; car elle lui reproche la honte qu'il a de s'être mal tiré de ſa première entrepriſe de galanterie. Il vivoit donc à la fin du douzième ſiècle & au commencement du treizième.

Il paroît avoir été le même que Raimond de Cofolen, quoique nos manuſcrits les diſtinguent par deux articles

ſéparés. On ne trouve de ce dernier que quatre chanſons, extrêmement conformes à celles du premier. D'ailleurs Cofolen eſt quelquefois nommé Raimond Jordan ; ce qui confirme la conjecture.

LXXV.

AICARTS DEL FOSSAT.

NOUS n'avons point de vie de ce troubadour, & ne le connoiſſons que par une pièce curieuſe, où il peint la querelle de deux rois, qui ſe diſputent la couronne de Naples.

L'empereur Frédéric II, mort en 1250, avoit nommé pour ſon ſucceſſeur ſon fils Conrad IV, déjà élu roi des Romains. Mais la cour de Rome, ennemie mortelle de la maiſon de Souabe, & réſolue de lui arracher le royaume de Naples, dont elle ſouffroit impatiemment la réunion à l'empire, ſe déclara contre le fils, après avoir perſécuté le pere. Innocent IV, qui avoit excommunié & dépoſé Frédéric au concile de Lyon, anathématiſa de même Conrad, le déclarant déchu de tout droit ſur

quelque couronne que ce fût. Il lui ſuſcita un compétiteur en Allemagne, dans la perſonne de Guillaume, comte de Hollande. Il offrit le royaume de Naples à Richard, frere de Henri III roi d'Angleterre, & ſur le refus de Richard, le donna au jeune prince Edmond, fils de Henri; mais ſans autre ſuccès que de ruiner l'Angleterre pour une entrepriſe infructueuſe. Ce ne fut qu'après la mort de Conrad, que cette couronne fut donnée à Charles duc d'Anjou par Clément IV, qui conclut avec lui en 1265 le traité commencé par Urbain IV. Cependant la pièce du troubadour ſuppoſe au moins une inveſtiture, déjà donnée au comte d'Anjou par Innocent même: ce qui ne s'accorde point avec l'hiſtoire. Je ſoupçonne les copiſtes d'avoir écrit Conrad, au lieu de Conradin. Quoi qu'il en ſoit, écoutons Aicarts del Foſſat.

» Il s'eſt élevé entre deux rois un

» nouveau différend, qui produit des » querelles & des guerres, beaucoup de » dépenſes, de peines, de bruit, de » tumulte, de mouvemens & de ligues. » Conrad arrive d'Allemagne, & veut » ſans titre s'emparer de ce que Charles » a acquis ſur ceux de la Pouille. Mais » le bois & le fer auront briſé bien des » têtes & des bras, avant que ce diffé- » rend ſoit terminé, & que Conrad ait » exécuté ſon projet.

» Nous verrons bientôt décharger de » riches équipages, planter des pavil- » lons dans la campagne; maints barons » ſe conſulter entre eux dans les routes » détournées, ſur les moyens de réuſſir. » Nous verrons arriver les ſoldats de » tous pays; les meſſagers aller & venir » en ſecret, ou à découvert. Dans l'ar- » mée retentiront, tantôt des cris de joie » & tantôt des cris de douleur. Nous » verrons auſſi trompettes & tambours, » jolies ſonnettes, & poitrails garnis de

» grelots ; chevaliers empreſſés de com-
» battre, répandus dans la campagne
» avec leurs pennons & banderoles ; des
» rangs bien ſerrés de gendarmes, rom-
» pus ; maints dards décochés. Nous
» pourrons entendre par les plaines &
» vallons des cris, des pleurs, des gémiſ-
» ſemens, des hurlemens. On verra les
» rois entrer promptement dans la mê-
» lée. Où ſeront les bannières royales,
» nous verrons fendre à coups de maſ-
» ſue des écus & des caſques, trancher
» des cuiraſſes, porter des coups mor-
» tels, les tronçons de lance enfoncés &
» briſés ; & ſi l'on pénètre au fort de la
» bataille pour y faire des priſonniers,
» c'eſt là qu'on verra maints braves ren-
» verſés de leurs chevaux, étendus par
» terre, & qu'on en verra un grand
» nombre ſe faire égorger plutôt que de
» ſe rendre.

» L'Aigle a un droit ſi égal à celui
» de la Fleur (de lis), que les lois n'y

» ſont rien, & que les décrétales n'y » ſont point contraires. C'eſt pourquoi » ils iront vider leur querelle dans les » plaines; & qui ſaura mieux ſe défen- » dre, l'emportera. «

Quel étoit le droit du frere de ſaint Louis? une inveſtiture du pape, donnée contre toute juſtice. Quel étoit le droit de ſon adverſaire? la loi de ſucceſſion établie pour les enfans. Le préjugé abſurde, qu'une excommunication rendoit incapable d'hériter, & qu'une bulle conſacroit l'uſurpation, ce préjugé ſeul pouvoit faire balancer les eſprits. Le ſaint roi de France, trop juſte pour ne pas déſaprouver d'abord l'entrepriſe, céda lui-même à l'aſcendant du pontificat.

LXXVI.

AIMERI DE BELENVEI ou BELENOI ou BEAUVOIR.

Ce troubadour, connu ſous différens noms, étoit d'un château appelé l'*Eſparta* dans le Bordelois, neveu de maître Pierre de Corbiac, diſent nos manuſcrits. Il quitta la cléricature, & prit le métier de jongleur. Il compoſa pluſieurs belles chanſons pour madame Gentille de Ruis, de Gaſcogne. Il reſta longtems pour elle dans le pays. Après quoi il alla en Catalogne, où il demeura juſqu'à ſa mort.

Selon Noſtradamus, qui le nomme Aimeri de Belvezur, ſa belle Gaſcone étoit de la maiſon de la Valette : leurs amours excitèrent tant de murmures, qu'il fut obligé de s'en ſéparer : il vint à la cour de Raimond Bérenger V, comte

de Provence : il fit beaucoup de chanſons à la louange de ce prince, & de ſa femme Béatrix de Savoie ; il fut amoureux d'une princeſſe de cette cour, nommée Barboſſa, qui joignoit à la beauté & à la ſageſſe une parfaite connoiſſance des ſept arts libéraux. » Un jour, ajoute l'hiſtorien, qu'ils ſe trouvèrent enſemble dans l'appartement de la princeſſe Béatrix, fille du comte, Barboſſa ayant laiſſé tomber un de ſes gants, Aimeri s'empreſſa de le ramaſſer, le baiſa, & le lui préſenta. Les demoiſelles de la princeſſe s'en aperçurent ; elles prirent à part madame Barboſſa, & lui témoignèrent leur étonnement de ce qu'elle ſouffroit de pareilles libertés. Mais elle répondit, que les dames d'honneur ne pouvoient trop accorder de faveurs honnêtes aux poëtes, qui les immortaliſoient par leurs vers. La princeſſe Béatrix appuya ſon ſentiment. « Aimeri fit de cette

réponſe la matière de deux chanſons, dont il adreſſa l'une à Béatrix, & l'autre à Barboſſa. Quelques tems après, la dame s'étant fait religieuſe dans un couvent, où il n'étoit pas permis de parler aux perſonnes du dehors, ſon amant en mourut de douleur. Il floriſſoit au tems que Raimond Bérenger fonda dans les montagnes de Provence la ville de Barcelone, (aujourd'hui Barcelonette,) en 1233; & il mourut en 1264.

Quoique Noſtradamus ne ſoit preſque jamais exemt de mépriſes; quoiqu'il donne à ce troubadour la qualité de bon poëte comique, ſans qu'il y eût alors de comédie; ſon récit eſt confirmé en différens points par les pièces d'Aimeri de Belenvei, ou peut ſe concilier avec elles. Il y en a vingt; quelques-unes ſont attribuées à d'autres auteurs, & la plupart peu intéreſſantes.

Diverſes chanſons galantes célèbrent une dame aimable, dont le poëte s'eſt

vu forcé de s'éloigner par les diſcours des médiſans. Dans pluſieurs chanſons de même eſpèce, il parle d'une dame de ſi haut rang, qu'il n'oſe lui manifeſter ſon amour; & il ſe compare à un brave qui veut faire la guerre à un plus puiſſant que lui. » La main de cette dame, » qu'il vit quand elle tira ſon gant, » lui a, dit-il, enlevé le cœur: ce gant » a rompu la ſerrure dont il avoit fermé » ſon cœur contre l'amour. Plus il la » voit, plus il lui découvre de beauté; » plus il penſe à elle, plus il lui trouve » de vertus. «

Ailleurs, il déclame contre Albert Caïlla, auteur d'une ſatire contre les femmes; il loue la comteſſe de Provence, Aguéſine de Saluces, & ſa couſine la comteſſe Béatrix, la dame de Maſſa, & la comteſſe de Carret, (italiennes qui avoient ſuivi en Provence Béatrix de Savoie;) & il les exhorte toutes à chaſſer & à punir cet inſolent.

On ne peut douter après cela, qu'Aimeri n'ait habité la cour de Provence, comme le dit Noſtradamus. Son voyage en Eſpagne eſt également certain.

Il parle dans pluſieurs pièces d'un Nugno Sanchez *, qu'il appelle ſon ſeigneur. C'étoit vraiſemblablement quelque ſeigneur de Catalogne, dont il avoit reçu des bienfaits. Le troubadour pleure ſa mort de manière à rendre ſa mémoire reſpectable.

» L'affliction m'empêche d'accorder » l'air avec les paroles pour bien chan- » ter; & ſi je chante, c'eſt comme le » cigne à ſa dernière heure. La mort de » Sanchez, mon ſeigneur, eſt le ſujet de » mes larmes. Mais j'ai tort de le pleu- » rer. L'impie ſeul eſt expoſé à la mort. » Ce ſeigneur n'a fait que paſſer vers » Dieu qui l'appeloit. Hélas! toutes les

* L'Hiſtoire du Languedoc fait mention, au commencement du treizième ſiècle, d'un Nugno Sanchez, fils du comte de Rouſſillon.

» vertus, qu'il faiſoit revivre, ſont mor-
» tes ; & tous les vices vont reprendre
» une nouvelle vie. « Il finit par des prières pour le ſalut de Sanchez.

Après avoir déclamé ailleurs contre ſon ſiècle, » qui eſt ſans gloire, dit-il,
» depuis que la joie, les chanſons, la
» libéralité, les loyaux ſervices, le méri-
» te, la valeur, la magnificence des ha-
» bits & des tables, la politeſſe, la ga-
» lanterie, ne ſont plus en conſidéra-
» tion ; « après avoir recommandé de reſſuſciter toutes ces vertus, d'où naîtront de hauts faits, qui rétabliront l'honneur du ſiècle, il ajoute, » qu'ayant été avec
» beaucoup de joie dans la Caſtille, il
» eſt revenu avec beaucoup de regret
» de ce pays où il a fait de jolis vers,
» qui ont plu au roi, amateur des *bons dits*
» & des *bons faits*, ainſi que ſon aïeul. « Ce roi de Caſtille eſt ſans doute Alphonſe X, grand protecteur des lettres, dont le règne commence en 1252.

Une

Une chanſon de cinq couplets, chaque couplet de neuf vers de dix ſyllabes, dont toutes les rimes ſont maſculines, nous paroît la meilleure pièce de notre poëte. En voici la traduction.

» Pur, loyal & ſans fauſſeté, comme » celui qu'amour a ſubjugué entière- » ment, j'ai ſouffert mes peines ſans » murmures; & ſans être aimé, j'ai long- » tems aimé votre jolie perſonne, à qui » j'ai voué mon cœur. Puiſque merci ne » fait rien pour moi, me retirerai-je ? » non, je ne le pourrai.

» J'attendrai donc avec patience & » ſoumiſſion que j'aie de vous quelque » aſſiſtance. Tout au moins, belle dame, » quelque tourment que j'endure, il me » ſera glorieux d'eſpérer : car une riche » & noble eſpérance vaut mieux qu'un » vil don. Je reſterai tranquillement vo- » tre ami, juſqu'à ce que je puiſſe ſans » menſonge vous appeler mon amie.

» C'eſt grande folie à moi, belle

» dame, d'exalter dans mes chanſons
» vos charmes & vos vertus, qui vous
» rendent ſupérieure aux beautés qu'on
» vante le plus. Je devrois bien plutôt
» vous oublier, que d'augmenter votre
» vanité & ma confuſion, en rappelant
» le ſouvenir de vos grâces, & l'extrême
» diſtance de mon mérite au vôtre. En
» dirai-je donc du mal ? non, car je
» mentirois.

» Mille fois dans mes réveries, j'ai
» réſolu de vous faire mon humble prière.
» Mais auſſitôt la crainte m'arrête ;
» la crainte efface ma réſolution, com-
» me l'ardeur de la chaſſe fait oublier
» au chaſſeur l'objet de ſes amours *.
» Même j'oublie tout quand je vous
» vois ; & je croirois commettre une
» faute énorme, ſi, par mon impatien-
» ce, je m'expoſois à perdre le plaiſir de
» vous voir & de vous parler.

---

* *Venator teneræ conjugis immemor*, Horat.

» Je ſais bien, madame, que j'ai » aſſez de ſentiment pour votre mérite ; » mais je n'ai pas une naiſſance aſſez » illuſtre. Du reſte, vous n'avez rien à » me reprocher. Je vous en défie, vous » & l'amour. Vous n'auriez pas l'injuſti- » ce extrême de me reprocher mon dé- » faut de nobleſſe. Il n'eſt pas d'autre » nobleſſe en amour, que celle d'un cœur » loyal & exempt de tromperie. «

ENVOI.

» Brave comteſſe, le nom de Sobiras » eſt répandu au loin : il eſt par tout ſi » élevé, que jamais je ne m'affranchirai » de votre empire. «

Cette comteſſe eſt probablement la même que Noſtradamus appelle la princeſſe Barboſſa.

LXXVII.

AIMERI DE BÉLMONT.

TOUT ce que nous pouvons dire de ce troubadour, c'eſt qu'il étoit contemporain du précédent, puiſqu'il adreſſa une pièce à la comteſſe de Sobiras, comme Aimeri de Belenvei. Cette pièce galante, la ſeule qui nous reſte de lui, ne doit pas être confondue dans la foule; il y a une certaine élégance & du ſentiment. Mais on y trouve mot pour mot quelques traits que nous avons vus ailleurs; & le poëte paroît mériter le reproche de plagiat.

» On ne croira plus que les chagrins, » les ſoupirs, les gémiſſemens, les lar» mes, les tourmens, les veilles, & les » paſſions long-tems malheureuſes puiſ» ſent abréger les jours de perſonne, » puiſque les miens ne ſont pas finis.

» Non, je n'ai point foi à la mort d'An-
» dré de France. Nul amant, nul péni-
» tent ne ſouffrit jamais ce que j'ai
» ſouffert plus de cinq années entières,
» auprès de celle que j'adore. La plus
» grande faveur que j'en obtins étoit de
» ne pas me haïr; tandis que j'aimois
» mieux être à elle, que d'avoir ſans
» elle l'empire du monde. Je trouve
» plus de douceur à la déſirer qu'à bai-
» ſer toute autre. Je reſte ici, ſon pau-
» vre eſclave, laiſſant ma terre & beau-
» coup de bons biens..... Si Dieu
» m'accordoit la riche poſſeſſion de ſon
» amour, le roi Philippe ne ſeroit en
» comparaiſon de moi qu'un ſimple vaſ-
» ſal.

» Son mérite eſt ſi éclatant, ſa jolie
» perſonne ſi pleine de grâces & de per-
» fections, que qui en diroit la vérité
» paroîtroit un conteur de fables. Car
» de même que la mer reçoit toutes les
» eaux du monde, de même elle en

» réunit toutes les vertus & toutes les » perfections. Qui pourroit décrire les » charmes de ſa perſonne, dont l'éclat » efface la fraîcheur de la roſe, & la » blancheur de la neige?

» Votre loyal vaſſal, madame, votre » humble eſclave, votre ſincère ami, » vous conjure de ne le plus faire lan- » guir..... Ne croyez ni les médiſans » ni les jaloux. Je ne ſuis point de ces » amans frivoles, qui n'aiment que pour » rire & pour faire les indiſcrets. Je » crains tant de découvrir mes feux, » que je n'oſe devant le monde ni vous » voir ni vous regarder, quoique j'en » meurs d'envie..... Je gémis & je » ſoupire quand il me faut ſéparer de » vous. «

Le premier envoi eſt au franc & noble roi d'Aragon, (Jacques I, ſans doute.) Le poëte a grande envie de lui voir commander les armées : » car il » n'eſt chrétien, Saraſin ni Juif, qui ſa-

» che mieux que lui en faire un ſi bon » uſage. «

Le ſecond envoi, à la comteſſe de Sobiras, » que Dieu a placé au-deſſus » de tout ce qui exiſte. «

Rien n'eſt beau que le vrai. Boileau avoit raiſon de le dire ; & cependant, comme preſque tous les poëtes, Boileau a quelquefois outré & la ſatire & la louange : mais avec quel art & quel eſprit ? Si le faux peut déplaire ſous ſa plume, que ſera-ce de tant d'exagérations faſtidieuſes, où il n'eſt point voilé par les charmes du talent ?

LXXVIII.

BARTHELEMI GIORGI & BONIFACE CALVO.

DEUX Italiens distingués figurent ici au milieu des troubadours. On ne doit pas s'en étonner, puisque la poésie provençale avoit des charmes pour cette nation spirituelle ; que les deux langues ont une affinité sensible ; enfin, que les croisades réunissoient souvent les deux peuples.

BARTHELEMI GIORGI étoit un gentilhomme de Venise, d'une famille qui a donné un doge à la république en 1310. Le manuscrit de Vérone le qualifie d'honnête marchand. Mais tous les nobles Vénitiens exerçoient alors la profession qui les avoit enrichis, ayant leurs comptoirs, leurs vaisseaux, & allant eux-mêmes aux Échelles du levant exé-

cuter leurs entrepriſes de commerce. Giorgi, aſſocié avec d'autres négocians dans une pareille entrepriſe, s'embarqua pour la Romanie. Des corſaires Génois attaquèrent de nuit ſon vaiſſeau, s'en rendirent maîtres, & emmenèrent l'équipage priſonnier.

Gènes & Veniſe, brouillées depuis long-tems par une rivalité dangereuſe, ſe faiſoient alors une guerre ouverte & opiniâtre. La chute de l'empire latin de Conſtantinople en 1262 fut la cauſe de cette guerre ; les Génois étant pour Michel Paléologue, & les Vénitiens contre. Ceux-ci eurent preſque toujours l'avantage, ſoit par la ſupériorité de leurs forces, ſoit par les diſſentions inteſtines de leurs ennemis ; car Gènes étoit un théâtre de diſcordes.

Pendant que Giorgi y languiſſoit dans les fers, BONIFACE CALVO, noble Génois, troubadour comme lui, réfugié loin de ſa patrie, compoſa un ſirvente

où les deux peuples rivaux ſemblent également attaqués.

» Je ne ſuis point fâché de n'être ni » eſtimé, ni chéri de cette méchante » nation génoiſe. Je mépriſe ſon amitié : » elle n'eſt pas faite pour un homme » ami de la vertu. Ses diviſions cepen- » dant m'affligent. Si elle vouloit y » mettre fin, ſa puiſſance l'emporteroit » aiſément ſur tous ceux qui la maltrai- » tent.

» Ah ! Génois, qu'eſt devenue la va- » leur que vous aviez coutume de ſigna- » ler, contre un peuple dont les exploits » éclipſent tellement les vôtres, que tous » vos amis en ſont conſternés ? Ceſſez » vos diſcordes, & penſez à remettre le » frein dans la bouche de ces rivaux » arrogans : ils vous bravent, parce qu'ils » vous voient déſunis.

» Mais vos démêlés ſont montés au » point, que s'ils ne tombent, ils vous » feront tomber vous-mêmes. Tandis

» qu'on vous attaque, vous vous atta-
» quez les uns les autres ; & l'ennemi
» victorieux ne retire aucune gloire de
» ſes triomphes ; car il ne les doit qu'à
» vos diſſentions.....

» Voyant que vous ne penſez point
» à vous venger, ils ſe vengent d'avoir
» été ſi ſouvent mal menés par vous,
» qu'on leur reproche preſque en tout
» lieu que trente des leurs n'oſoient pas
» en attendre trois des vôtres.

» Sachez, Vénitiens, que vous avez
» grand beſoin d'avoir Dieu de votre
» côté contre les Génois. Malgré ſon
» aſſiſtance, ils ont fait ſur vous de ri-
» ches captures, dont vous avez beau-
» coup de regrets. «

Cette pièce où l'honneur de Veniſe étoit attaqué, échauffa le zèle patriotique de Giorgi. Il ſe montra le champion de ſa patrie, dans une réponſe dont nous allons donner la ſubſtance.

» Je ſuis bien étonné de la chanſon,

» à cauſe de ſon auteur, qui eſt d'ailleurs
» en droit de me plaire. Avec du mérite
» & du ſavoir, on doit plus qu'un autre
» prendre garde à ce qu'on dit. Autre-
» ment, ſi l'on s'égare, comme ce n'eſt
» point défaut de lumières, on perd ſa
» réputation.

» S'il avoit ſuivi de bons conſeils, il
» n'auroit pas été forcé de convenir que
» les Vénitiens ont fort abaiſſé la puiſ-
» ſance des Génois. En vain il l'attribue
» à leurs diſcordes; cette cauſe n'eſt pas
» un ſoulagement à leur mal.

» Les Génois ont ſi bien fait dans la
» guerre, que leurs diſſentions ſemblent
» ne leur avoir nui en rien. Jamais en
» combattant il ne leur manqua qu'un
» courage hardi; toujours bien armés,
» & ſouvent deux contre un.

» Il prétend que les Génois ont au-
» trefois tenu en bride les Vénitiens.
» Qu'il ſe ſouvienne, s'il lui plaît, qu'un
» ſeul vaiſſeau vénitien emmena priſon-

» niers trois vaiſſeaux génois ; & que
» les Vénitiens n'ont point eu de guerre,
» dont à la fin ils ne ſe ſoient tirés à leur
» honneur.

» S'il vouloit paſſer pour homme ſen-
» ſé, il n'auroit pas dit des fauſſetés évi-
» dentes, il n'auroit pas dit que trois
» lâches ont mieux valu que trente bra-
» ves. Pourra-t-il répondre aux trois
» vaiſſeaux pris par un ſeul ?.....

» Je me crois quitte maintenant avec
» ce poëte ; & s'il ne s'en contente pas,
» qu'il s'informe des faits mémorables
» des Vénitiens, des conquêtes qu'ils
» doivent à leur vaillance, de leurs vic-
» toires ſur Gènes & ſur l'empire grec :
» il jugera s'ils ne valent rien.

» Vénitiens, celui qui avance que les
» Génois vous ont maltraités, ignore les
» pertes terribles que vous leur avez fait
» ſouffrir tant en hommes qu'en argent. «

ENVOI.

» Boniface Calvo, je vous envoie

» mon ſirvente, & vous prie de ne vous » point fâcher de ce que je vous dis: » peut-être me devez-vous ſavoir gré de » ſupprime. «

En élaguant même ces pièces, je crains qu'on ne les trouve trop longues. Elles ſont foibles de penſées & de ſtyle; elles manquent d'images & de chaleur. Mais il y a des traits piquans avec une ingénuité ſans art; & l'eſprit de jalouſie nationale s'y montre au naturel, quoique tempéré par des ménagemens.

Une choſe qui fait honneur aux deux troubadours, c'eſt qu'ils devinrent amis après cette eſpèce de combat. Calvo eſtima Giorgi d'avoir eu le courage, étant priſonnier des Génois, de ſoutenir contre eux l'honneur de Veniſe; il avoua qu'il avoit eu tort de mal parler des Vénitiens; & il en fit des excuſes à ſon rival. Dans notre ſiècle de politeſſe, cette réconciliation littéraire paſſeroit pour un phénomène. Que des auteurs

viennent à s'attaquer : celui qui a raiſon peut s'attendre preſque toujours à la haine de l'autre.

Giorgi étoit encore priſonnier lorſque Charles d'Anjou, frere de S. Louis, s'empara du royaume de Naples, que Clément IV lui avoit donné par une bulle. Le jeune Conradin, fils & héritier de l'empereur Conrad, fut la victime & de la politique de Rome, & de la barbarie du prince françois. Charles, après l'avoir vaincu, le fit périr ſur un échafaud en 1268, ainſi que le duc d'Autriche ſon allié. Henri de Caſtille, fils d'Alphonſe X, qui étoit venu à ſon ſecours, auroit peut-être ſubi le même ſort, s'il n'avoit été parent du comte d'Anjou. Ce conquérant ſanguinaire ſe rendit exécrable aux Italiens ; & Giorgi ſemble n'avoir été que l'organe de leurs ſentimens, dans un ſirvente où il exprime ainſi ſa douleur :

» Si le monde tomboit en ruines

» d'une manière épouvantable, ſi tout
» ce qu'il y a de plus brillant étoit en-
» ſeveli dans les ténèbres, je n'y aurois
» point de regret ; puiſque le roi Con-
» radin, par qui règna la vaillance, &
» le duc Frédéric, la gloire de l'Autri-
» che, riches l'un & l'autre en honneur
» & en mérite, ont été ſi méchamment
» mis à mort. Maudit ſoit le ſiècle qui a
» vu commettre un ſi grand forfait !

» Comment ai-je la force de déplorer
» ce déſaſtre, dont la ſeule idée devroit
» me faire mourir ſur le champ, moi &
» tout homme vertueux ? Car il n'y eut
» jamais perſonne, que le moins vail-
» lant des deux ne ſurpaſsât de beau-
» coup.....

» Le roi Conradin, n'ayant pas en-
» core vingt ans, aimoit Dieu, la droi-
» ture, la juſtice & la ſcience..... Le
» plus libéral, auprès de lui, n'auroit
» paru qu'un gueux ; tant il donnoit
» & dépenſoit généreuſement : ami des

» bons, ennemi des méchans, à qui » pourtant il ne faiſoit jamais d'injuſti- » ces.

» Et dans le bon duc Frédéric, ſe » trouvoient tant de vertus eſtimables, » qu'il eut la capacité des plus grands » rois. Loyal en diſcours & en manières, » gracieux en tout point, on ne peut » lui reprocher aucune faute d'impor- » tance.

» Sans doute, la mort de ces deux » princes a beaucoup offenſé Dieu. Mais » puiſqu'il a permis un tel malheur, il a » jugé, je le crois fermement, que le » monde n'avoit point de lieu aſſez haut » pour les placer. Ceux qui jouiſſent » des joies incorruptibles, doivent avoir » *trois fois plus de plaiſir, depuis qu'ils ont* » *ſi bonne compagnie.*

» Hélas ! comment les Allemands » pourront-ils ſurvivre à cette perte ? ils » ont perdu toute leur gloire avec leurs » princes ; ils ſeront dans l'opprobre.

» Les gens de bien vivront comme eux » dans l'abjection : tant Charles d'Anjou » eſt leur ennemi ! Il n'aura garde, pour » cette raiſon, de laiſſer la vie à Don » Henri (de Caſtille) ; car il connoît le » grand courage des Eſpagnols ; & il » ſacrifiera encore cette victime, pour » faire dire qu'il ne les craint point. «

PREMIER ENVOI.

» Brave nation, penſez éternellement » à la mort de ces princes, & à ce qu'ils » diroient ſi vous ſouffriez un pareil ou- » trage. Et toi, Alphonſe roi de Caſtil- » le, ſonge ſi un roi peut être eſtimé, » en laiſſant impuni le déshonneur de » ſon frere. «

SECOND ENVOI.

» Hommes loyaux & courtois, ſou- » venez-vous que cette complainte a » été faite *ſur un air gai & plaiſant.* » Sans cela, je crois qu'on n'auroit pu » la chanter ni l'entendre : tant eſt hor- » rible le malheur qu'elle dépeint. «

Chanter ſur un air gai des choſes ſi lamentables, eſt une de ces bizarreries qui caractériſent le goût d'autrefois.

Les préparatifs de S. Louis pour ſa ſeconde croiſade, offrirent au troubadour un autre ſujet de vers; & il le ſaiſit avec d'autant plus d'ardeur, qu'il eſpéroit devoir bientôt ſa liberté au roi de France, dont les ambaſſadeurs négocioient une paix entre Gènes & Veniſe. Sa pièce a quelques traits intéreſſans.

» Je veux dire en chantant le ſujet » qui me rend moitié joyeux, moitié » fâché. J'ai une vive affliction dans le » cœur, quand je ſonge au grand af- » front que ſouffre la terre où Dieu na- » quit & mourut. Mais j'ai le cœur rem- » pli de joie, quand je ſonge qu'elle ſera » vengée par le grand roi Louis de » France. Il va partir pour châtier les » infidelles. Avec lui ſont de bons jou- » teurs de lances, des coupeurs de jam- » bes & de bras, de forts aſſaillans, de

» braves gens pour renforcer les batail-
» lons & les eſcadrons dans la mêlée ;
» couverts de belles armes, & montés
» ſur de vigoureux. courſiers.....
» Le grand roi de Navarre (Thibaud
» II, comte de Champagne) accompa-
» gne ce prince, & brûle d'ardeur de ſe
» diſtinguer par de hauts faits pour le
» ſervice de Dieu. Le glorieux comte
» de Toulouſe (Alphonſe de Poitiers,
» frere de S. Louis) fait en cette occa-
» ſion plus que ſa fortune ne comporte.
» Qu'on ne reproche pas au roi d'An-
» gleterre (Henri III) de différer un
» peu, faute de pouvoir. Car il veut
» tenir ſa promeſſe, & ſe couvrir de
» gloire en l'exécutant. Non, malgré ce
» retard, il n'y aura pas une action où
» il ne ſe trouve en perſonne : il égalera
» les plus valeureux ; il mènera d'auſſi
» puiſſans ſecours qu'aucun autre prince.
» Je parlerois volontiers de tous les ba-
» rons qui accourent, j'immortaliſerois

» leur gloire : mais il y en a tant que je » n'y pourrois ſuffire. Que Dieu leur » donne éternelle félicité ! «

La médiation du roi de France, jointe à celle du pape, ne produiſit point l'avantage que Giorgi s'en promettoit. Au lieu de paix, les deux républiques firent ſeulement une prolongation de trève. Les priſonniers ne furent pas délivrés. C'eſt de quoi ſe plaint le troubadour dans un ſirvente dicté par le chagrin, où il exhale ſa bile contre les Génois, ſans épargner même S. Louis.

» Les Génois, qui avoient coutume » de ſuivre Dieu en tout, ſe montrent » maintenant pires que des Juifs. Car » Juifs ni renégats, après avoir fait la » paix, ne voudroient retenir des pri- » ſonniers ; & les Génois veulent en re- » tenir près de deux mille, pour les faire » périr de miſere, quoiqu'ils ſachent que » le moindre les ſurpaſſe tous en mérite. » Aveuglés par l'orgueil, ils ne conſidè-

» rent ni Dieu ni l'humanité..... Cette
» conduite m'eſt ſi odieuſe, que je nom-
» merai celui qui, pouvant ſauver tant
» de braves gens, leur procure une fin
» cruelle pour n'avoir pas inſiſté ſur leur
» délivrance: il eût obtenu leur liberté,
» en témoignant quelque chagrin de
» leurs maux.

» Ah! roi de France, vous qui, pour
» la défenſe de Dieu, avez voulu em-
» ployer votre cœur, votre corps &
» vos biens, de quoi tout le monde vous
» loue, comment avez-vous été capable
» d'une pareille action? Vous avez ou-
» blié votre honneur. Dieu par ſa clé-
» mence en a oublié le châtiment. Mais
» il ne l'oubliera point dans l'autre vie,
» ſi la croiſade ne vous en obtient le
» pardon.

» Honneur de la chrétienté, que Dieu
» vous inſpire l'envie de réparer votre
» faute, & d'arracher aux tourmens des
» malheureux près de périr. Vous le pou-

» vez ſans peine ; un mot de recommandation ſuffira.

» Avant que j'euſſe fini ce chant, Dieu » a condamné ce roi de France à la » mort, & quantité d'autres çà & là à de » cruels ſupplices. Il convient donc que » le nouveau roi de France faſſe cette » réparation, tant pour Dieu que pour » ſon honneur. «

Cet eſprit & ce ton dévots regnoient généralement ; & chacun les appliquoit au gré de ſa fantaiſie. Ce qui déplaiſoit à un homme, il le jugeoit offenſe de Dieu : il obligeoit Dieu, en quelque ſorte, à le venger ; & la mort de S. Louis dans la croiſade devenoit une punition divine, de ce qu'il n'avoit pas tiré Giorgi de la priſon des Génois. Combien de bonnes ames diſpoſent de même, encore aujourd'hui, de la volonté de Dieu ?

Du moins les vœux de notre poëte furent exaucés par le ſucceſſeur de ſaint Louis. Philippe le Hardi procura

mais encore parce qu'il prouve qu'un auteur faiſoit alors conſiſter ſa gloire dans ce qui méritoit davantage d'être critiqué, dans l'obſcurité laborieuſe du ſtyle.

» Maudit ſoit celui qui m'apprit l'art » des vers ! car jamais je n'en ai eu du » plaiſir. Quel profit peut-il y avoir ; » puiſque de mille perſonnes, pas une » n'a ſuffiſamment d'eſprit pour enten- » dre un chant d'Elias ? Beaucoup de » gens ſe piquent d'être bons trouba- » dours. Mais qui ne ſauroit que ce qu'ils » ſavent la plupart, pourroit ſe vanter » de ne ſavoir pas grand'choſe. Faire » des chanſons me déplaît autant au- » jourd'hui, que j'y trouvai autrefois » d'agrément. On traite ce métier de » folie ; & je ne puis le trouver moi- » même raiſonnable ; car il n'en revient » aucun honneur. Un chant eſt-il *obſcur* » *& de grand prix ?* preſque perſonne ne » l'entend. Eſt-il clair ? perſonne n'en fait

» de cas. Deux des meilleurs jongleurs
» de ce pays en ſont bien la preuve : ils
» ont critiqué tous deux une de mes
» chanſons, où il n'y avoit pas un mot
» à reprendre..... Qu'on ne croie pas
» cependant, que je prétende être habi-
» le en tout. Je ſais le contraire, & qu'il
» y a beaucoup de choſes que je ſerois
» fort aiſe qu'on m'apprît. Je ne veux
» donc ni me louer ni me déprimer.
» Mais, comme à l'ouvrage on connoît
» l'ouvrier, on peut voir à mes chanſons
» ce que je vaux dans l'art de faire des
» vers *ſubtils*. «

Nous avons perdu de vue Boniface Calvo, depuis ſa diſpute avec Giorgi. Voyons la ſuite de ſa vie & de ſes ouvrages.

Ce noble Génois, ayant quitté ſa patrie pour ſe ſouſtraire à la fureur des factions, ſe réfugia auprès d'Alphonſe X, roi de Caſtille. Le goût de la poéſie provençale, qui régnoit à la cour d'Alphon-

ſe comme ailleurs, lui procura de la conſidération & la faveur du ſouverain. Il devint amoureux d'une dame, remplie de beauté, de joie & de vertu, ſelon les termes de l'hiſtorien. Après de vains efforts pour lui plaire, choqué de ſes mépris, il ſe vengea par un ſirvente très-orgueilleux.

» Je me reproche de m'être attaché à » une dame, qui n'a pas ſu connoître » toute la gloire qu'elle pouvoit retirer » de mon ſervice. Mais ſi j'eus aſſez peu » de ſens pour placer mal mon affec- » tion, je me ſuis du moins corrigé. Que » celle qui m'a mépriſé n'en ſoit pas ſi » fière. Elle perdra l'honneur que lui fai- » ſoit mon amour. Ma raiſon revenue » me portera bientôt ailleurs. Je ceſſerai » de célébrer ſes appas & ſon mérite. » Je ne puis lui faire un plus grand mal; » & quand je le pourrois, je ne le ferois » point : car je ſuis moins irrité contre » elle que contre mon cœur, qui m'inſ-

» pira une si malheureuse folie. Jamais » je ne me livrerai à ses caprices, pour » aimer des regards & des airs trom- » peurs. «

Il porta ses vœux encore plus haut; &, selon Nostradamus, la propre nièce du roi Alphonse en fut l'objet. Les chansons de Calvo pour sa nouvelle maîtresse prouvent qu'elle étoit d'un rang très-illustre.

Tantôt il la conjure d'avoir plus d'égard à sa conduite qu'à sa naissance, qui n'est point d'*une élévation proportionnée à la sienne.* Tantôt il avoue que c'est folie de souhaiter même qu'elle prenne en gré son amour, & l'accepte pour son serviteur. *Si Dieu vouloit aimer une dame de ce bas monde, il auroit de quoi se satisfaire dans celle-là.* Parmi tant d'idées bizarres où Dieu se trouve compromis, je n'en ai point encore vu de si étrange.

La mort de cette maîtresse, & le

déſeſpoir qu'il en eut, lui dictèrent une chanſon non moins emphatique.

» Mes ennemis eux-mêmes ne peu-
» vent ſe réjouir de la perte que je dé-
» plore : ils doivent s'en affliger, juſqu'à
» ſe tuer de douleur. Et tout le monde
» en devroit faire autant, pour la mort
» de celle qui faiſoit tant d'honneur au
» mérite & à la vertu. Malheureux que
» je ſuis ! ſi je ſavois un genre de mort
» pire que la vie qui me reſte, je me
» le donnerois ſur le champ. Mais ne
» pouvant le trouver, je continue une
» vie pleine d'amertume. Qu'elle me
» rend haïſſable tout ce qui me char-
» moit auparavant ! Tout autre en mour-
» roit. Si je n'en meurs point, c'eſt que
» je ſuis tellement accoutumé à ſouffrir
» que je vis de ce qui feroit mourir les
» autres.

» Je ne puis m'empêcher de ſemer
» des pleurs, & de recueillir des dou-
» leurs, pour la mort de la beauté avec

» laquelle ont disparu toutes mes ref-
» sources..... Elle disoit & faisoit si
» bien en tout point, que je ne prie pas
» Dieu de la recevoir dans son paradis.
» Le paradis me sembleroit, sans elle,
» mal meublé de courtoisie. Dieu ne
» sauroit manquer de la *loger où il est.*
» Si je me plains, c'est uniquement de
» me voir séparé d'elle.

» Bien fou qui met son cœur & ses
» pensées dans les joies du monde! &
» plus fou encore qui s'en glorifie! Le
» souvenir de la joie que me donnoient
» tant de qualités charmantes, baigne
» de larmes mon visage. Hélas! si j'avois
» su le mal qui devoit m'en arriver, je
» n'aurois pas fait tant de cas de cette
» joie.....

» Ah! fleur de courtoisie comme de
» beauté, ma belle & douce amie, si la
» mort en vous prenant a satisfait ses
» désirs, elle me plonge dans une telle
» affliction, que rien ne peut me réjouir
» ni me consoler. «

Il y a du ſentiment, mais de l'affectation dans cette pièce : elle paroît annoncer les *concetti* d'Italie.

En faveur auprès du roi de Caſtille, Calvo ſe vit expoſé à la jalouſie des courtiſans. Il connut leurs manèges, leurs fourberies & leurs injuſtices. Il les peint dans quelques ſirventes, applicables aux mœurs de cour de tous les ſiècles.

» Je ne puis ſouffrir une grande injuſ-
» tice que j'aperçois dans le monde :
» c'eſt que s'il arrive malheur à quel-
» qu'un en faiſant ſon devoir, on ne
» manque pas de condamner ſa con-
» duite. Ce qui me fâche encore plus,
» c'eſt que ſi un homme s'enrichit par
» des voies même odieuſes, on ne man-
» que pas de vanter ſon mérite, ſa capa-
» cité & ſa ſageſſe. Par-là on dégoûte
» les bons de bien faire, & l'on enhardit
» les méchans au mal. Une choſe plus
» étrange encore, c'eſt que tout le mon-

» de fait cas de la vertu & mépriſe les » méchans ; tandis que je ne vois per- » ſonne s'abſtenir du mal & faire le » bien.....

» C'eſt pourquoi je m'adreſſe aux » grands ſeigneurs, qui peuvent plus » que tous les autres remédier à ce » déſordre. Je les prie d'en arrêter le » progrès. Ils n'ont qu'à éloigner de leur » cour les méchans, & leur témoigner » l'averſion qu'ils méritent. Tout le reſte » du monde ſuivra bientôt cet exem- » ple. «

Qu'il y a loin des belles maximes à la pratique! & combien de faux ſages ſont vertueux en paroles, qui ſe déshonorent par leurs actions, dès qu'ils trouvent leur intérêt dans le vice! Tel fut notre poëte génois. Réſolu de ſurmonter à tout prix les obſtacles, que les courtiſans oppoſoient à ſa fortune, il employa une voie honteuſe pour s'aſſurer des bienfaits du roi. Cet Alphon-

ſe X, qu'on nomme le Sage ou le Philoſophe, parce qu'il favoriſa les ſciences, étoit fort ſujet aux foibleſſes de l'humanité. Il eut des maîtreſſes & pluſieurs bâtards. Un courtiſan adroit à flatter ſes paſſions pouvoit beaucoup ſur ſon eſprit.

C'eſt le rôle que fit Calvo. Nous avons une de ſes pièces, où il exhorte Alphonſe à l'amour. Le commencement ne paroît que de pure galanterie; mais la fin décèle les vues ſuſpectes du troubadour.

» Les chanſons & la joie ſubſiſtent » encore dans le monde, par la pro- » tection que le roi Alphonſe leur ac- » corde: ſans lui, elles ſeroient entiére- » ment oubliées. Puiſqu'il veut donc le » ſoutenir, qu'il ne néglige point l'a- » mour; ſans quoi la joie & les chan- » ſons ſeroient auſſi inſipides qu'un mets » ſans ſel. Amour fit inventer les chan- » ſons. Le métier des amans eſt de chan-

» ter & d'être joyeux, & nul autre ne
» doit s'en mêler. Quiconque néglige
» d'aimer, ne peut jamais valoir beau-
» coup. Si le roi Alphonſe, plein de
» raiſon & de vertu dans toutes ſes ac-
» tions, approuve mon dire, peut-il ſe
» diſpenſer d'être amoureux ? ne ſe fera-
» t-il pas aimer ſincérement de telle da-
» me, aſſortie à la ſupériorité de ſon
» mérite ? Quoique éloigné de l'arbre
» qui lui fait trouver tant de plaiſir en
» amour, qu'il n'en abandonne pas tous
» les fruits : il peut réparer la perte qu'il
» a faite. Je dirois bien ce qui en eſt
» au juſte ; mais j'ai peur de m'attirer
» de grandes querelles. Si je n'ai point
» mal employé mes peines, j'eſpère en
» avoir *bonne récompenſe*. Ils en ſeront
» fort affligés, ceux qui m'ont fait per-
» dre les faveurs & les plaiſirs, que je
» retirois ſoir & matin de mon métier,
» & auxquels j'ai tant de regret. «

Il parle ſans doute de ſon métier de

jongleur. On voit que, s'il a perdu de ce côté-là par les intrigues de ſes envieux, il compte ſe dédommager par d'autres intrigues dont il n'oſe révéler le myſtère.

Quelques pièces de Calvo reſpirent l'amour des combats. C'étoit, autant que la galanterie, le goût du ſiècle; & les chants d'un troubadour pouvoient redoubler l'ardeur martiale. En 1253, Alphonſe X entreprit de ſoutenir d'anciennes prétentions ſur l'Aquitaine. Au bruit de cette expédition, notre poëte fit un ſirvente pour l'exhorter à ſe mettre inceſſamment en marche. Il promet de célébrer ſa valeur.

» Les Gaſcons ſeront bien forcés de » lui obéir, ſans quoi il les jettera en » priſon, les livrera aux tortures & à la » mort. Voyons-le marcher contre eux » avec une puiſſance trop redoutable, » pour qu'ils oſent tenir la campagne. » Voyons-le combattre avec tant de

» bravoure, briſer, renverſer, embrâſer » tant de murailles & de tours, qu'il les » force à venir implorer ſa miſéricorde. » S'il veut reſſembler à ſon pere (S. Fer- » dinand), il a beaucoup à travailler: » car jamais prince ne fut plus affable, » ne fit tant de conquêtes, & ne fut inſ- » pirer tant de reſpect. S'il ne lui reſ- » ſemble ou ne le ſurpaſſe pas, que de » reproches on pourra lui faire! Mais je » ne crains point cette humiliation pour » lui: il brûle d'acquérir de la gloire. «

ENVOI.

» Roi de Caſtille, puiſque vous en » avez le pouvoir & que Dieu vous le » permet, ſignalez-vous par des con- » quêtes. «

Les princes en général n'y avoient alors que trop de penchant; & on ne pouvoit leur donner de conſeil plus pernicieux au genre humain. Mais Alphonſe étoit moins guerrier que le poëte ne le vouloit. Il termina cette entrepriſe,

en cédant ſes droits à ſa ſœur Eléonore, qui épouſa Edouard I roi d'Angleterre.

Calvo, dans deux autres ſirventes, l'exhorte à la guerre contre les rois d'Aragon & de Navarre. La liberté avec laquelle il lui reproche ſes inclinations pacifiques, eſt conforme aux mœurs du tems.

» Je me plais aux cris des gendarmes,
» Quand je ſuis monté ſur un fier che-
» val, & couvert d'une belle armure,
» je ſuis auſſi léger au choc des trou-
» pes, que les favoris des ſeigneurs dans
» les converſations de l'antichambre.

» Je voudrois donc que le vertueux
» roi Alphonſe fût parti de ſes royau-
» mes. Car il ſe laiſſeroit alors gouver-
» ner par de braves perſonnages. Les
» flatteurs & les courtiſans ne ſervent
» de rien dans les occaſions périlleuſes.
» Le cœur & la volonté leur manquent
» pour les beſoins les plus importans.

» Mais il me ſemble trop endormi, à » mon grand reſpect. J'en vois ſes gens » découragés & conſternés ; & ſi dès-à- » préſent que l'affaire commence à peine, » il ne ranime les ſiens ; il peut lui en » arriver tel malheur, qu'il ſeroit beau- » coup dans la ſuite s'il le réparoit en » dix années. «

» Alphonſe, roi de Caſtille & de » Léon, ne croyez pas les méchans, qui » craignent de riſquer leur vie & de » perdre leur repos. Ils aiment mieux, » dans leurs maiſons, avoir de bons mor- » ceaux & de bons vins, que de ſe fati- » guer à prendre des châteaux, des villes » & des provinces. «

C'eſt à-peu-près de la ſorte, j'imagine, que les bardes inſpiroient à nos aïeux l'ardeur des combats & la paſſion des conquêtes. S'ils avoient ſu leur inſpirer de même les vertus ſociales & pacifiques, il y auroit eu ſans doute moins de héros, mais plus d'hommes humains. Du reſte,

on trouve toujours de nouveaux exemples, de cette franchiſe hardie, que les poëtes conſervoient, juſques dans les cours, malgré leur rôle de courtiſans. Quelle en pouvoit être la cauſe ? d'une part, la conſidération dont ils jouiſſoient; de l'autre, la manière de vivre des princes, qui, moins puiſſans qu'aujourd'hui, en impoſoient moins & ſe familiariſoient davantage.

Nous ignorons combien de tems Boniface Calvo vécut auprès du roi de Caſtille, & s'il fréquenta d'autres cours. Noſtradamus dit, ſur le témoignage d'Hugues de Saint-Céſaire, qu'Alphonſe l'envoya au comte de Provence, qui lui fit épouſer une demoiſelle de la maiſon de Vintimille. Il ajoute que le moine des Iles d'or introduit la Philoſophie parlant ainſi de ce troubadour : *Je prie tous ceux qui verront les œuvres de Boniface Calvo de ne pas prendre la peine de les corriger; parce que moi, qui ſuis la Philoſophie, j'ai*

reconnu ce Boniface pour un grand maître dans l'art poétique. Et quiconque s'avisera de retoucher & de corriger les pièces qu'il a faites, je prononce qu'il doit être réputé ignorant, fou, téméraire, & mon ennemi.

On se doute bien que la philosophie étoit alors assez ignorante, & qu'elle n'en étoit que plus altière dans ses jugemens.

LXXIX.

PIERRE BREMOND-RICAS-NOVAS ou RICHARD DE NOVES.

NOUS joignons ici ces deux noms, parce que, ſelon Creſcimbéni, ils déſignent le même troubadour, dont Noſtradamus a donné la vie ſous le nom de Richard de Noves. Le témoignage de cet hiſtorien eſt toujours ſuſpect. Rapportons néanmoins les principaux traits de ſon récit, ne pouvant puiſer en d'autres ſources.

RICHARD fut de la noble famille des ſeigneurs de Noves en Provence, quelques-uns diſent de Barbantane. Il ſe diſtingua par ſa valeur; & quoique ſes peres euſſent été partiſans de la maiſon de Baux contre celle de Barcelone, il s'attacha au dernier Raimond-Bérenger

comte de Provence. Il le célébra dans plusieurs chansons. Après sa mort, il fit son éloge funèbre, qu'il alloit récitant chez les seigneurs ; & il gagna ainsi beaucoup d'argent. Dans cet éloge, il attaquoit la maison d'Anjou, & représentoit la Provence malheureuse de tomber sous la domination françoise. Ses amis lui persuadèrent qu'il couroit de grands risques par une telle imprudence. Il les crut, & cessa de chanter. Richard a écrit contre l'usurpation de plusieurs terres par les gens d'église, surtout de celle de Noves & de Barbantane par les évêques d'Avignon. Le comte de Provence, selon Hugues de Saint-Césaire & le moine des Iles d'or, l'avoit fait *clavaire* de son palais (gardien des clefs,) emploi qui étoit honorable avec de bons appointemens : il mourut vers l'an 1270. Un autre auteur assure que les officiers du pape avoient voulu le faire jeter, tout vivant, dans un puits très-profond

du château de Novès, où l'on avoit coutume de précipiter les eccléſiaſtiques ſurpris en adultère; (peut-être, parce qu'il avoit écrit contre les uſurpations de l'égliſe.)

Tel eſt en ſubſtance le narré de Noſtradamus. Les pièces de Pierre Bremond-Ricas-Novas n'y ont aucun rapport; & nos manuſcrits ne contiennent aucun éclairciſſement ſur ſa vie. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'eſt qu'il étoit Provençal & contemporain de Sordel. Le ſirvente de ce dernier ſur la mort de Blacas lui a fourni l'idée d'une pièce ſur le même ſujet, la plus curieuſe de ſon recueil.

» Blacas a été célébré par Sordel & » Bertrand d'Alamanon. Ces deux poë- » tes n'ont partagé que ſon cœur; moi, » je vais partager ſon corps entier entre » les différentes nations.

» J'en donne un quartier aux Lom- » bards, aux Allemands, à ceux de la

» Pouille, de la Friſe, & aux Brabançons. Je les invite à venir à Rome » *adorer* le corps ſaint. Je veux que l'empereur y faſſe une chapelle, où le mérite, la joie, le plaiſir & les chants » ſoient bien ſervis. « (Il ſouhaite apparemment que Frédéric II s'empare de Rome, & ſe venge de la perſécution des papes.)

» Je donne un autre quartier aux » François, aux Bourguignons, à ceux » de Savoie & du Viennois, aux Auvergnats, aux Bretons, & aux vaillans » Poitevins ; car ils ſont généreux. Et ſi » les *couards* Anglois y vont faire leur » prière, quelque mauvais qu'ils ſoient, » ils deviendront bons. Il faut que le » corps ſoit placé en lieu religieux ; que » le roi à qui appartient Paris, le garde » bien des coquins ; & il s'en trouvera » parfaitement. « (Le reproche de lâcheté fait aux Anglois tombe ſans doute ſur Henri III, trop foible pour recou-

mrer ce que le roi Jean ſon pere avoit perdu.)

» Je donne le troiſième quartier aux » braves Caſtillans. Je les invite à le » venir *adorer* avec les Gaſcons, les Ca- » talans & les Aragonois, qui ſont gens » de mérite. Si le roi de Navarre y vient, » qu'il ſache qu'il ne le verra point, s'il » n'eſt hardi & généreux : (Thibaut, comte de Champagne & roi de Navarre, que Sordel avoit déjà cenſuré.) » Le lion » roi de Caſtille le tiendra en ſa main, » & le gardera bien par ſa généroſité ; » car c'eſt par une telle vertu que ſon » aïeul ſe rendit illuſtre : (Ferdinand III, digne petit-fils d'Alphonſe IX.)

» Gardons le quatrième quartier pour » nous autres Provençaux. Nous nous » trouverions mal de tout donner. » Mettons-le à Saint-Gilles. Que ceux de » Toulouſe, de Rouergue & de Béziers » y viennent, s'ils veulent avoir du mé- » ri:e.« (C'eſt pour animer Raimond VII

à recouvrer ſes domaines que la croiſade lui avoit ravis.

» Quant à la tête, je veux l'envoyer » à Jéruſalem au ſoudan du Caire, s'il » veut ſe faire baptiſer : autrement je la » donne à Gui (inconnu), qui ſe main- » tient en vertu parmi les païens. Si le » roi d'Acre Conrad (fils de Frédéric II) » y vient auſſi, qu'il ſe défaſſe de ſon » avarice, qu'il ſoit brave & généreux. «

» Puiſque Dieu a pris l'ame de Bla- » cas, maints bons chevaliers ſerviront » ici ſon corps. «

Quoique imitateur de Sordel, dans cette pièce, Bremond le ſatiriſe dans quelques autres. Il lui dit que ſes vers, dont il tire tant de vanité, n'ont ni queue ni tête ; il l'accuſe de manquer de courage, de n'être pas bon au jeu d'amour, qu'il compare au jeu d'échecs par des alluſions allégoriques. » Un homme qui » me veut du mal, dit-il ailleurs, a été » obligé de s'enfuir de la Lombardie

» pour ſa mauvaiſe conduite. C'eſt un » faux jongleur, qui vit ici de ſa jon- » glerie. Je ne lui fis jamais d'injures, » mais je lui en dirois volontiers. « Il ajoute, après différens reproches, que s'il mouroit, ſa femme ne le pleureroit pas; ce qu'elle prie bien Dieu, à ce qu'il croit, de lui envoyer telle maladie qui termine bientôt ſes jours. Enfin, comme Sordel s'étoit fâché apparemment de ces ſatires, il paroît ſe retracter dans un autre ſirvente, où il inſiſte avec ironie ſur tous les reproches qu'il lui a faits, en aſſurant qu'il dit le contraire à tout le monde. (Voyez SORDEL.)

C'eſt tout ce que les poéſies de ce troubadour, au nombre de dix-huit, peuvent avoir d'intéreſſant.

LXXX.

AUBERT DE PUICIBOT, ou LE MOINE DE PUICIBOT.

SI les moines troubadours ne ſont pas des exemples de vertu, c'eſt que le goût de la poéſie ſuppoſoit ou produiſoit, en général, le goût du monde & de la galanterie. Les vertus monaſtiques, trop rares dans une infinité de monaſtères, avoient beſoin de la ſolitude & du travail : comment auroient-elles pu s'allier avec des objets, dont l'idée ſeule étoit capable de les éteindre ?

AUBERT, gentilhomme du diocèſe de Limoges, fils d'un châtelain de Puicibot, fut mis dès ſon enfance dans un monaſtère, pour y être moine. La règle de S. Benoît avoit introduit cet uſage dangereux. Elle admettoit des enfans, qu'on formoit aux exercices du cloître, qu'on

qu'on y regardoit même comme engagés par la volonté de leurs parens. Parmi ces élèves ſe trouvoient néceſſairement pluſieurs victimes, qui devoient maudire leur ſacrifice, dès que leur volonté propre ſentiroit la peſanteur d'un joug forcé.

Le moine de Puicibot chercha d'abord quelque reſſource dans les lettres, & ſurtout dans la poéſie. Elles pouvoient bien charmer de tems en tems ſes ennuis; mais elles devoient irriter davantage ſon amour de la liberté. Moins de pareils travaux, ou amuſemens, convenoient à ſon état, plus auſſi le froc lui devenoit odieux.

Selon nos manuſcrits, la paſſion pour les femmes le décida au changement; ſelon Noſtradamus, ce fut une de ſes parentes: elle lui rendoit de fréquentes viſites, & lui repréſenta que c'étoit grand dommage de conſumer honteuſement ſes jours dans une telle priſon; qu'il

vaudroit bien mieux rentrer dans le monde, où du moins il pourroit ſe rendre utile. Ces deux récits n'ont rien de contradictoire. Les conſeils de la dame, flattant les déſirs d'Aubert, devoient lui paroître la raiſon même.

Enfin il ſortit de ſon couvent, & alla auprès de celui chez qui ſe rendoit, dit l'hiſtorien provençal, quiconque par courtoiſie vouloit bien faire & acquérir de l'honneur; c'étoit le preux & vaillant chevalier Savari de Mauléon. Ce généreux protecteur l'équipa de chevaux, de harnois, d'habits, de tout ce qu'il falloit à un jongleur échappé du cloître. Allant enſuite par les cours, Aubert devint amoureux d'une belle & noble demoiſelle. Il la trouva peu ſenſible; il ne manqua pas de s'en plaindre dans ſes chanſons, même avec peu de décence. La jalouſie aigrit encore ſon chagrin, & voici comme il s'exprime:

» L'amour me fait vivre pour aug-

» menter mon tourment ; & moi, qui » avois coutume de chanter, je ne fais » que pleurer. Les beaux ſemblans trom- » peurs de celle que j'aime me rendi- » rent fou. Il n'y avoit pas un an que » j'en étois épris, quand elle ſe livra à » un autre amant. Je me repens d'avoir » ſi mal choiſi ; mais je ne ſaurois étein- » dre l'indigne feu dont je brûle. «

Une quinzaine de mauvaiſes chanſons qu'on a de lui, pleines de jeux de mots en ſtyle diffus & lâche, reſpirent tantôt la crainte, tantôt l'eſpérance, dont il étoit agité tour à tour.

Sa maîtreſſe lui ayant enfin déclaré qu'elle ne céderoit à ſes vœux, que lorſqu'il auroit été fait chevalier, & qu'il voudroit l'épouſer, il eut recours à Savari de Mauléon, dont il avoit beſoin plus que jamais. Celui-ci non-ſeulement l'arma chevalier, mais lui donna une maiſon, des terres & des rentes. Alors ſa maîtreſſe l'épouſa.

Les commencemens de leur union furent heureux. La ſuite l'auroit peut-être été de même, ſi Aubert de Puicibot ne s'étoit trop éloigné de ſa femme. Pendant un voyage qu'il fit en Eſpagne, elle fut vivement attaquée par un chevalier Anglois ; elle céda, elle ſe laiſſa emmener. L'Anglois, après l'avoir entretenue long-tems, la quitta un jour & diſparut. C'eſt ainſi que les corrupteurs ſont fidelles aux infortunées qu'ils ont ſéduites.

Aubert ne ſe doutoit de rien. Revenant d'Eſpagne, il paſſa par une ville où ſa femme, apparemment ſans reſſources, tiroit parti d'une beauté flétrie par le déshonneur. Il n'étoit pas lui-même ſcrupuleux ſur le devoir conjugal. Le ſoir, comme il cherchoit à ſe divertir, on lui indiqua la maiſon d'une pauvre femme, dans laquelle il trouveroit une fille très-jolie. Il y courut. Sa propre femme étoit cette fille. Malgré leur confuſion mu-

tuelle, ils paſſerent la nuit enſemble. Mais le lendemain, il la força de ſe faire religieuſe. Depuis ce tems, dit notre hiſtorien, il ceſſa de compoſer & de chanter; il renonça à toute eſpèce de plaiſir.

Selon Noſtradamus, il vendit tout ce qu'il avoit, pour ſe faire moine dans le monaſtère de Pignan, où il mourut en 1263. Cet auteur ajoute, d'après le moine de Montmajour, qu'il avoit voulu jeter ſa femme dans le puits de l'Argencier, affreux précipice vis-à-vis des îles d'Hières, ou dans un autre goufre de Provence, dans lequel on jetoit anciennement les femmes convaincues d'adultère; mais que, touché de ſes ſupplications, il ſe contenta de l'enfermer dans un cloître.

LXXXI.

ARNAUD DE CARCASSÈS.

Ce troubadour eſt abſolument inconnu ; mais il a laiſſé une *novelle* ou conte d'un goût ſingulier, d'une invention bizarre, & d'une naïveté piquante. En voici l'extrait :

» Dans un verger fermé de murs, à » l'ombre d'un pin, j'entendis un perro- » quet arrivé de loin, & chargé de ſa- » luer une dame.

» Dieu vous conſerve, madame, lui » dit-il en l'abordant ; je ſuis un meſſa- » ger envoyé vers vous par le plus aima- » ble & le plus joyeux chevalier du » monde ; c'eſt Antiphanon, fils du roi. » Il vous ſalue, & vous conjure de lui » donner quelque aſſiſtance au mal d'a- » mour, dont vous le faites languir. — » D'où venez-vous, mon ami ? vous

» me ſemblez bien réſolu, d'oſer me dire
» que je faſſe plaiſir à aucun homme
» que ce puiſſe être.

» Je ſuis bien plus étonné comment
» vous n'aimez pas de tout votre cœur
» le joli chevalier dont je parle. — Sa-
» chez, perroquet, que j'aime l'homme
» le plus accompli qui ſoit.

» Quel eſt-il donc, madame? — Mon
» mari.

» Il n'y a pas de raiſon pour cela que
» vous ſoyez à lui tout ſeul. Vous pou-
» vez bien l'aimer à découvert; mais
» vous devez aimer en ſecret celui qui
» m'envoie. — Tu cauſes joliment. C'eſt
» dommage, perroquet, que tu ne ſois
» pas un chevalier: tu ſaurois à merveil-
» le faire l'amour. Mais dis-moi, pour-
» quoi trahirois-je la foi que j'ai jurée?

» Belle queſtion! l'amour regarde bien
» aux ſermens! il ne ſuit que ſa vo-
» lonté. «

Le perroquet, auſſi libertin que ſon

dans le jardin, la salue, lui annonce l'arrivée de son maître. Elle représente que le jardin est fermé, que des sentinelles y font la garde toute la nuit: » Vous ne sauriez qu'y faire, dit le mes» sager; je le saurai bien, moi. Je vais » retrouver mon maître que j'ai laissé » auprès de la muraille. Je mettrai, si » vous le trouvez bon, du feu grégeois » au clocher & à la tour: tout le monde » accourra pour l'éteindre: ne perdez » pas un moment; faites entrer Anti» phanon. Vous pourrez vous entretenir » ensemble, & prendre tous les plaisirs » qu'il vous plaira. — Je ne demande » pas mieux; fais-le venir bien vîte. « (La vertueuse femme!)

Le perroquet va rejoindre Antiphanon, qui l'attendoit à cheval, bien équipé. » Il n'y a pas de tems à perdre, lui » dit-il. Rendez-vous au plutôt à petit » bruit auprès de votre dame. « Antiphanon lui fait donner du feu grégeois

dans un vaſe de fer. Le perroquet le prend dans ſa patte, & vole droit à la tour. Alors le chevalier ſe débarraſſe de ſon armure, la laiſſe à côté de ſon cheval, & ſe rend au pied de la muraille. La dame, avertie par le perroquet, lui dit: » Prenez les clés du château ſous » ce couſſin, & quand vous aurez mis le » feu, ouvrez à votre maître. Voilà le » plus joli tour qui ait été joué, ajoute-t-elle fort contente.

Déjà le feu eſt à la tour, près des archives, en quatre endrotis. Auſſitôt on entend crier par tout *au feu*. La dame, ſans demander permiſſion à perſonne, court à la rencontre de ſon amant, & s'abandonne à lui ſans pudeur. Selon le poëte, ils croyoient être en paradis. Cependant on avoit éteint le feu à force de vinaigre. Le perroquet en penſe mourir de peur pour Antiphanon. Il court au plus vîte l'avertir de quitter ſa maîtreſſe. Antiphanon obéit avec

grand regret, & demande à la dame ſi elle ne veut rien lui ordonner. » Je » vous recommande ſur toute choſe, lui dit-elle en ſe jetant à ſon cou & le baiſant par trois fois, » de faire toutes » les plus belles actions que vous pour- » rez. «

Il eſt plaiſant de trouver cette leçon morale à la ſuite d'un tel adultère. L'auteur y ajoute une moralité bien différente :

» Ceci a été fait par Arnaud de Car- » caſsès qui a aimé beaucoup de dames ; » & pour corriger les maris qui veulent » garder leurs femmes : il vaudroit bien » mieux les laiſſer aller où il leur plaît ; » c'eſt le parti le plus sûr. «

LXXXII.

RAIMOND DE MIRAVALS.

CE troubadour étoit un chevalier de Carcaſſonne, qui n'avoit que le quart de la terre de Miravals, ſi petite qu'on y comptoit à peine une cinquantaine de vaſſaux. Son mérite ſuppléa heureuſement au défaut de fortune. Il ſe diſtinguoit, dit l'hiſtorien provençal, par ſon *bien trouver* & ſon *bien dire ;* & parce qu'il ſavoit plus d'amour & de galanterie que perſonne, poſſédant au ſuprême degré le *jargon honnête & plaiſant qui convient entre amans & maîtreſſes.* Avec cela, on pouvoit eſpérer de faire fortune.

Pierre II, roi d'Aragon, le vicomte de Béſiers, Bertrand de Seiſſac, & tous les premiers barons du pays, firent grand cas de Raimond de Miravals. Le comte

de Toulouſe, Raimond VII, le chérit particulièrement ; lui donnoit armes, chevaux, habits, & tout ce dont il avoit beſoin; l'honora comme ſon maître dans la poéſie provençale qu'il cultivoit; & lui permit de l'appeler ſon *audiart* ou ſon élève.

Toutes les grandes dames du canton ambitionnoient de ſe faire aimer de lui, parce qu'il pouvoit, mieux qu'aucun autre, leur aſſurer par ſes vers la célébrité. » Il fut amoureux de pluſieurs, » dont les unes lui firent du bien, les » autres du mal ; il y en eut qui le » trompèrent, & à qui il rendit la pa» reille; mais il ne trompa jamais les » honnêtes & loyales dames, quelque » peine qu'elles lui fiſſent ſouffrir: il cher» cha toujours à leur plaire; & ſi on ne » croit pas qu'il eut jamais aucun bien » d'elles, mais le trompèrent toutes. « Il vouloit avoir la réputation d'être bien traité de quelques-unes, & attribuoit à

l'envie de ſes rivaux l'opinion contraire, qui étoit généralement établie.

Sa première paſſion fut pour la *Loba* (Louve) de Penautier, célèbre par l'aventure de Pierre Vidal. C'étoit la fille de Raimond de Penautier, femme d'un riche & puiſſant chevalier de Cabarès. Très-aimable, très-jalouſe d'acquérir de l'eſtime, elle fixoit les regards de tous les barons; ils ne pouvoient la voir ſans amour; & parmi ſes adorateurs étoient le comte de Foix, les ſeigneurs de Seiſſac, de Mirepoix, de Montréal; Pierre Vidal enfin, qui la célébroit dans ſes chanſons.

Miravals ne fut point effrayé de la concurrence de tant de rivaux. Il conſacra tous ſes talens à la dame. Comme elle voyoit en lui un poëte capable de lui faire beauconp d'honneur, ou beaucoup de tort, ſelon la manière dont il ſeroit traité, elle écoûta ſes vœux, reçut ſon hommage, le flatta de belles pro-

meſſes, & lui donna pour gage un baiſer.

Ce n'étoient-là que des artifices : elle aimoit le comte de Foix, mais avec le plus grand myſtère, parce que dans ce pays, dit l'hiſtorien, *on tenoit pour perdue toute femme qui faiſoit ſon amant d'un haut baron.* Nous avons déjà vu ailleurs des traces d'une opinion ſi remarquable ; on ne peut guère l'expliquer qu'à la honte des grands ſeigneurs, dont il falloit que les mœurs fuſſent extrêmement décriées.

Notre troubadour s'aperçut bientôt que la dame n'avoit pas pour lui les ſentimens qu'il en attendoit. Ne ſe doutant pas du ſujet de ſon indifférence, il continuoit de ſoupirer à ſes pieds. Il lui eſt, dit-il dans une chanſon, auſſi ſoumis que les priſonniers eſpagnols, que l'on force de combattre contre qui que ce ſoit. (Les Maures apparemment faiſoient ſervir leurs priſonniers eſpagnols

dans les combats.) Il se plaint d'être mépriſé cependant, quoique depuis plus de deux ans & cinq mois on l'eût retenu par un baiſer.

Enfin, las d'une conſtance ſtérile, & ſoupçonnant madame de Cabarès d'accorder ſes faveurs à quelque autre, il rompit avec elle, pour s'attacher à Gemeſquia, femme du comte de Minerve, jeune, jolie, qui n'avoit jamais, dit notre hiſtorien, ni trompé ni été trompée.

Quelque tems après, éclata l'intrigue de ſa première maîtreſſe avec le comte de Foix. Elle en fut déshonorée; & Pierre Vidal lui même, un de ſes adorateurs, la décria dans une chanſon. Miravals la plaignit d'abord, fut tenté enſuite d'en dire du mal comme les autres; & finit par une vengeance plus honteuſe, qui donnera mauvaiſe idée de ſon caractère.

Réſolu de rendre tromperie pour

tromperie, il affecta de défendre envers & contre tous la réputation de madame de Cabarès. Elle fut charmée de ſon zèle. L'ayant fait venir, elle l'en remercia les larmes aux yeux; ajoutant que, ſi elle n'avoit pas répondu à ſon amour, ce n'étoit point par l'effet d'une autre paſſion; qu'elle avoit voulu ſeulement que l'attente lui rendît le plaiſir plus cher; qu'elle voyoit avec joie que les faux bruits répandus contre elle n'avoient point altéré ſa fidélité; qu'elle renonçoit pour lui à tout autre amour, lui abandonnoit ſon cœur & ſa perſonne, & le prioit de la défendre toujours.

Le poëte, encore moins ſcrupuleux que la dame, ſaiſit l'occaſion; & après avoir uſé des droits qu'elle lui donnoit ſur ſa perſonne, la quitta outrageuſement pour retourner auprès de la comteſſe de Minerve. Il ſe vante dans une chanſon d'avoir trompé celle qui l'avoit

trompé, ajoutant que c'eſt la ſeule vengeance qu'il ſoit permis de prendre avec les dames. Tout honnête homme rougiroit aujourd'hui d'une pareille vengeance.

Deux aventures cruelles que Miravals eſſuya, paroîtront une juſte récompenſe de ſa fauſſeté. Il devint éperdûment amoureux d'une dame de Lombès, nommée Azalaïs, femme de Bernard de Baſſaiſon, habile coquette, qui voulant être célébrée par ſes vers, lui faiſoit des agaceries dont il fut la dupe. L'hiſtorien dit que tous les barons de la contrée, entre autres le vicomte de Béſiers, le comte de Toulouſe & le roi d'Aragon, frappés des éloges qu'il prodiguoit à cette dame, aſpiroient à s'en faire aimer. Pierre II, roi d'Aragon, réſidoit ſouvent à Montpellier, ayant épouſé l'héritière du ſeigneur. Il envoya meſſages & joyaux à la belle Azalaïs; il témoigna une extrême envie de la voir. Miravals lui ména-

gea une entrevue, l'accompagna à Lombès, & le conjura de lui rendre de bons offices auprès de la dame.

Le roi agit pour lui-même. Bien accueilli par madame de Baſſaiſon, il la *pria d'amour*, il la trouva ſi complaiſante qu'ils paſſerent enſemble la nuit. Toute la cour en fut informée le lendemain. Miravals, pénétré de confuſion & de douleur, quitta la dame, le prince, & ſe plaignit amèrement de leur perfidie. Selon l'hiſtorien, Azalaïs ſe perdit d'honneur en le trompant. Ces ſortes de perfidies étoient néanmoins fort communes. Nous en allons voir un nouvel exemple, qui ſuppoſe la plus étrange dépravation des mœurs.

Une dame de Caſtres, qu'on appeloit la belle Albigeoiſe, veuve d'un riche Vavaſſeur; pleine d'eſprit, de ſavoir & de courtoiſie; recherchée en mariage par Olivier de Saiſſac, un des grands barons du pays; feignit de vouloir con-

ſoler Miravals de ſes chagrins, le prit pour ſon chevalier & ſerviteur, & devint la divinité dont il chantoit les perfections. Le poëte lui repréſentant un jour ſes ſoins aſſidus, & la ſuppliant de les récompenſer, elle répondit : » Mon deſ-» ſein n'eſt pas de vous faire plaiſir d'a-» mour, à moins que vous ne vouliez » m'épouſer, pour que rien ne puiſſe » rompre notre union. Mais vous avez » une femme. Voyez ſi vous êtes réſolu » de la répudier. «

Cette propoſition, & encore plus la ſuite de l'aventure, contraſtent ſinguliè-rement avec la courtoiſie dont on loue la dame. Quand l'hiſtorien n'auroit écrit qu'un conte, il en réſulteroit de terribles conſéquences ſur la morale de ſon ſiècle.

Soit que la belle Albigeoiſe parlât ſérieuſement, ou non, Miravals prit la choſe au ſérieux, promit de faire un divorce pour l'épouſer, & avec une con-

fiance aveugle, ſe hâta d'exécuter ſon projet. Sa femme ſe nommoit Gaudeirença. Elle avoit du talent pour la poéſie & pour la danſe. Elle en devoit, ce ſemble, plaire davantage à un troubadour. Point du tout. Ce fût un prétexte de ſéparation.

De retour dans ſon château, Miravals lui dit: » Je ne veux point d'une femme » qui fait des vers comme moi. C'eſt » aſſez d'un poëte dans un ménage. » Préparez-vous à retourner chez votre » pere. En un mot, je ne veux plus de » vous pour femme. « Gaudeirença aimoit un chevalier nommé Brémon, qui étoit l'objet de ſes chants. (On paſſeroit au mari de l'avoir attaquée par cet endroit.) Elle affecta un air fâché, & répondit qu'elle en informeroit ſes parens & ſes amis. Elle n'eut rien de plus preſſé que de mander à Brémon de venir, promettant de l'épouſer & de le ſuivre. Enchanté de cette nouvelle, il arriva

bientôt avec des chevaliers ; il mit pied à terre à la porte du château. La dame, inſtruite de ſon arrivée, dit à Miravals que ſes parens & amis étoient venus la chercher, & qu'elle vouloit s'en aller avec eux.

Et le mari & la femme étoient au comble de la joie. Selon le récit de l'hiſtorien, le paquet de Gaudeirença fut d'abord prêt. Miravals la conduiſant à la porte, y trouva Brémon, & lui fit beaucoup d'honnêtetés. La dame, prête à monter à cheval, le pria, puiſqu'il vouloit ſe ſéparer d'elle, de la donner pour femme à ce chevalier. Il y conſentit de grand cœur. Brémon s'avança pour l'épouſer, lui mit l'anneau, la reçut des mains de Miravals, & l'emmena avec lui.

Si l'on n'y faiſoit pas plus de façons, le mariage étoit preſque compté pour rien, & les hiſtoires de ce tems devroient être pleines de divorces. L'écrivain pro-

vençal me paroît ſuſpect d'infidélité ou d'erreur, du moins ſur les détails de l'aventure. Mais il y a ſans doute un fond de vrai, ſuffiſant pour caractériſer l'extrême licence des mœurs.

Le troubadour va trouver en hâte la belle Albigeoiſe, & lui dit qu'il a exécuté ſes ordres, qu'il attend l'exécution de ſes promeſſes. » C'eſt bien fait à » vous, répond-elle; allez préparer tout » ce qu'il faut pour une grande noce, » & vous viendrez me prendre lorſque » vous aurez de mes nouvelles. « Il court faire les préparatifs de la noce.

A peine eſt-il parti, la dame envoie chercher ſon amant, Olivier de Saiſſac, & lui offre de l'épouſer ſur le champ. Olivier ne reſpiroit que pour ce bonheur. Il l'emmene chez lui. Le mariage ſe fait le lendemain : la noce eſt célébrée avec éclat en nombreuſe compagnie. A cette nouvelle, Miravals reſta pétrifié en quelque ſorte d'étonnement & de

douleur. En butte aux plaiſanteries de tout le monde, il fut pendant deux ans comme un homme dont la raiſon eſt troublée.

Un de ſes amis même, Hugues de Mataplana, baron de Catalogne, fit ſur cette aventure un ſirvente que nous n'avons point, & qui le bleſſa au vif. Miravals y répondit par une autre pièce, où il dit que Mataplana l'a mis en train de faire des vers durs & piquans. » Il » m'a attaqué bruſquement & ſans me » faire défi ſur une choſe où il n'y a » point de ma faute..... Aucun cour- » tois Catalan ne me conteſtera, ce » qu'honneur nous enſeigne, qu'un hon- » nête chevalier doive abandonner une » dame, capable de ſe laiſſer corrompre » à prix d'argent. «

L'envoi eſt à madame Sancha, maîtreſſe de Hugues : le poëte lui recommande de châtier ce baron des folies qu'il a dites, & ajoute que c'eſt à ſa conſidération

conſidération qu'il ne le charge pas plus vivement.

On n'imagineroit pas qu'une nouvelle maîtreſſe pût s'offrir d'elle-méme à Miravals. C'eſt pourtant ce qui arriva. Une noble dame, nommée Bruniſſens de Cabarès, dont le mari étoit frere ou parent de cet autre ſeigneur de Cabarès, qui avoit épouſé la célèbre Loba de Penautier, écrivit au troubadour pour lui faire des avances, en le conſolant & l'exhortant à reprendre ſa belle humeur. » Si vous ne voulez pas venir, lui » dit-elle, j'irai vous chercher, & je vous » ferai tant d'amour, que vous ne me » ſoupçonnerez point de tromperie. « Il faut convenir que les dames jouent ici un rôle bien éloigné de leur caractère.

Miravals, un peu moins crédule, après avoir été tant de fois trompé, célébra néanmoins ſa bonne fortune par une chanſon qui n'a rien du tout de remarquable.

Il paroît que la croiſade contre les Albigeois prévint les ſuites de cette aventure. Tout étoit en proie à la fureur des croiſés. Le comte de Toulouſe (Raimond VII) ſe tenoit enfermé dans ſa capitale. Une foule de malheureux couroient y chercher un aſyle. Miravals s'y réfugia lui-même ; pénétré de la plus vive douleur, dit l'hiſtorien provençal, de ce que les bonnes gens dont Raimond étoit ſeigneur & maître, les dames & les chevaliers avoient été tués & dépouillés. Ses infortunes particulières, la perte de ſa femme, de ſes maîtreſſes, de ſon propre château, ſuffiſoient bien pour l'accabler de triſteſſe & d'inquiétudes.

Le roi d'Aragon vint à Toulouſe voir ſa ſœur Eléonore, mere du comte. Il conſola de ſon mieux cette princeſſe, le comte, & toutes les bonnes gens de la cour & de la ville. Il promit à Raimond de lui faire recouvrer Beaucaire & Car-

caſſonne, à Miravals de lui faire rendre ſon château, à tous les Toulouſains de les relever de leurs déſaſtres. On peut obſerver que Pierre d'Aragon s'étoit ſignalé auparavant par des ordonnances terribles contre les Albigeois : il ne fut ſenſible qu'à cet affreux ſpectacle d'oppreſſion.

Malgré une eſpèce de ſerment qu'avoit fait notre troubadour, de ne plus chanter juſqu'à ce qu'il fût remis en poſſeſſion de ſon château, des promeſſes ſi agréables lui inſpirèrent une chanſon, où il vante la beauté & les grâces de madame Eléonore, la meilleure des dames, pour qui ſon cœur s'étoit ſecrettement enflammé, & à qui il n'avoit jamais oſé faire *ſemblant d'amour*. Il envoya cette chanſon au roi, en lui diſant que s'il reprenoit Carcaſſonne, il ſeroit comblé d'honneur ; qu'il ſe rendroit par-là auſſi redoutable aux François (principaux croiſés,) qu'il l'avoit été aux Sa-

raſins : il lui rappelle ſa promeſſe concernant ſon propre château, & celle de faire rendre Beaucaire à ſon *audiart*, le comte de Toulouſe. Cette pièce eſt d'un ſtyle très-naturel & d'une verſification très-coulante.

Toutes les eſpérances s'évanouirent à la fameuſe bataille de Muret, où le roi d'Aragon perdit la vie en 1213. Les comtes de Toulouſe & de Foix ne firent plus qu'une foible réſiſtance. Dépouillés de leurs états par Simon de Montfort, en vertu des excommunications du pape, ils furent contraints de ſe réfugier en Aragon. Miravals les y ſuivit, & mourut à Lérida chez les religieuſes de Cîteaux. Noſtradamus n'a connu aucune particularité de ſa vie. Creſcimbéni parle ſeulement de l'aventure de la belle Albigeoiſe.

Il nous reſte quarante-huit pièces de ce troubadour, preſque toutes galantes : nous allons tirer des autres pièces les

traits qui nous ont paru les plus remarquables.

I.

Le poëte déclame dans un ſirvente contre la paix que le roi d'Aragon fit en 1209 avec les rois de Caſtille & de Navarre. En Eſpagne, encore plus qu'ailleurs, l'eſprit de diſcorde règnoit entre les rois, & ne laiſſoit reſpirer les peuples que par intervalles. Les muſes n'auroient pas dû ſouffler le feu de la guerre.

» Je m'étonne que le roi d'Aragon, » dont j'entens dire du bien à tout le » monde, & dont toutes les actions ſont » applaudies (compliment d'adulateur), » faſſe maintenant des trèves & des traités de paix..... S'il veut accroître ſa » réputation, il ne doit point s'accommoder..... La jeuneſſe eſt faite pour » la guerre & la chevalerie : la paix ne » convient qu'à la vieilleſſe. Je l'ai vu » jadis prendre la défenſe du comte San» che, qu'il fit paſſer en Provence. Il

» ne doit donc pas l'abandonner, qu'il » ne lui ait fait reſtituer la terre que lui » enleva ſon oncle, le plus méchant de » ſes voiſins. Il fera une mauvaiſe paix, » tant qu'il ne remettra pas le comte » en poſſeſſion de trente châteaux qu'il » tient de lui en fief. «

Cette maxime odieuſe, Que *la paix ne convient qu'à la vieilleſſe*, paroît du moins appliquée ici à la défenſe d'un opprimé; ſans quoi le troubadour paſſeroit pour un Tartare.

I I.

Dans une tenſon avec Bertrand, il s'agit de la ſupériorité de mérite entre les Lombards & les Provençaux. Nos manuſcrits ne déſignent les Italiens en général que ſous le nom de Lombards; & l'on ſait que le nom de Provençaux étoit commun à tous ceux qui parloient la langue provençale, c'eſt-à-dire, aux peuples du midi de la France.

Miravals demande à Bertrand, quelle

nation vaut le mieux pour la valeur, la bonne chère & la libéralité; des Lombards ou des Provençaux ? Bertrand préfere les Lombards: il trouve en eux de bons chevaliers, francs & courtois, & aimant la dépenſe.

MIRAVALS.

» Les Provençaux ſont meilleurs guer-
» riers, plus braves & plus magnifiques:
» ils ont enlevé à Simon de Montfort
» ſa terre, pour venger la mort de leurs
» ſeigneurs, & rendre à leur légitime
» comte ſon domaine. «

BERTRAND.

» Simon fit grand'peur aux Proven-
» çaux à Beaucaire, quoiqu'ils euſſent
» deux fois plus de monde que lui; leur
» garniſon ſe rendit honteuſement: ainſi,
» ce n'eſt point par la bravoure qu'ils
» l'emportent ſur les Lombards. «

MIRAVALS.

» Les Provençaux valent deux fois
» mieux. Outre la bravoure, ils ont la

» magnificence : ils donnent chevaux &
» *deſtriers*, ils régalent ſomptueuſement;
» au lieu que chez les Lombards, ſi l'on
» n'y portoit point d'argent, on riſque-
» roit de mourir de faim. «

BERTRAND.

» Vous détournez la queſtion, & chan-
» gez la thèſe. Les Provençaux, à la
» vérité, donnent beaucoup de chevaux,
» de draps & d'argent; on eſt fort bien
» régalé chez eux : mais les Lombards,
» quoique plus économes, leur ſont ſu-
» périeurs à la guerre. «

MIRAVALS.

» Les Provençaux ſont ſupérieurs en
» tout : ils ont d'excellens troubadours
» pour faire des vers, chanſons, tenſons,
» ſirventes, deſcorts; ils ont des dames
» charmantes, dont une ſeule vaut dix
» des marquiſes & grandes dames de
» Lombardie. «

BERTRAND.

» C'eſt mal vous défendre : les Lom-

» bards ne ſe ſoucient point de cet avan-
» tage; & vous devez bien ſavoir que,
» de ces dames que vous vantez tant,
» viennent les tromperies qui font nour-
» rir à leurs maris des enfans dont ils ne
» ſont pas les peres. «

Noſtradamus ſuppoſe que ce Bertrand, ſi zélé pour l'Italie, eſt Bertrand d'Alamanon. Mais celui-ci étoit un provençal fort áttaché à ſon pays. Comment lui attribuer une telle prédilection pour des étrangers? D'autre part, on a ſujet de s'étonner que Miravals défende ſi mal les Provençaux ſur l'article de la bravoure. Jugeoit-il que les victoires des croiſés étoient une trop forte preuve contre eux, malgré quelques avantages que venoit de remporter le comte de Toulouſe? ou bien, vouloit-il les aiguillonner par la honte à mieux venger les malheurs des Albigeois? Toujours eſt-il ſûr que les Italiens ne leur étoient point ſupérieurs à cet égard.

III.

La pièce ſuivante, adreſſée au jongleur Bayonna, nous apprend comment les troubadours du premier ordre protégeoient les jongleurs ſubalternes, & leur ménageoient la bienveillance des ſeigneurs.

» Quel démon te poſſéde, de ne pas » trouver ce ſirvente à ton gré? Tu as » bien perdu: il t'auroit valu de la cour » de Narbonne un cheval, avec une » ſelle de Carcaſſonne, une lance à ban- » derole, une cotte d'armes & un bou- » clier. Je te vois pauvre & mal vêtu; » mais je te tirerai de la misère, par le » moyen d'un ſirvente qui te vaudra » mieux que robes & deniers. Vas t'éta- » blir dans le Carcaſſonnois. Je ne te » nommerai point tous les preux barons » que tu y trouveras: il y en a tant de » ſi courtois, qu'on ne ſauroit à qui » donner la préférence; & tu y ſeras » bien récompenſé. Vas enſuite plus

» avant, à Carcaſſonne même, voir
» Pierre Rogier de Cabarès. S'il ne te
» donne pas ton ſalaire, je te le payerai
» au double. Puis tu iras chez Olivier,
» qui te donnera des robes de beau &
» fin drap de Carcaſſonne. (Les manu-
factures y étoient donc déjà floriſſantes.)
» Ne t'arrête point, & va trouver Mon-
» teſquiou, qui te fera bon viſage : car
» il n'y a pas homme plus affable. Il te
» donnera un cheval bon à la courſe &
» aux joutes avec de jolis habits d'été.
» Puis vas chanter des ſirventes, & en-
» core plus de chanſons, au ſeigneur
» Bertrand de Seiſſac. Tu ne ſortiras pas
» de chez lui les mains vides ; & quoi-
» qu'il n'aime guère à donner, tu en
» auras pour l'amour de moi un cheval
» de belle encolure. Hâte-toi d'aller en-
» core auprès d'Aimeri de Narbonne,
» qui te tirera de la pauvreté en te fai-
» ſant préſent d'un beau cheval blanc
» avec ſa bride & ſa houſſe. «

Il paroît donc que les ſeigneurs enrichiſſoient de préſens ces hommes, faits pour amuſer les cours. Miravals dit ailleurs au même Bayonna : » Voici le » troiſième ſirvente que je fais pour toi. » Tu as déjà tiré des deux autres beau» coup d'or & d'argent, beaucoup de » vieux harnois de guerre, de bons & » & de méchans habits, & comme ſi ce » n'étoit pas aſſez, tu veux faire encore » de nouveaux fonds. « Il l'aſſure que le roi d'Aragon, *le plus preux des preux*, le remettra en équipage ; il l'exhorte enfin à s'introduire auprès du roi Alphonſe, (Alphonſe IX roi de Caſtille, mort en 1214.)

IV.

Dans une pièce du même genre, le troubadour donne des avis à un ſoldat, ſergent d'armes, nommé Forniers, au ſujet de la profeſſion de jongleur qu'il vouloit embraſſer.

» Forniers, j'entens dire que vous

» êtes venu vers moi pour vous inſtrui-
» re. Puiſque Dieu vous a inſpiré l'envie
» de quitter les ſoldats, il faut bien que
» vous appreniez les façons qui con-
» viennent parmi les honnêtes gens.
» Pour que vous preniez l'état de chan-
» teur, vous devez d'abord oublier les
» lances & les dards; & promettre aux
» hoſpitaliers & aux moines de ne plus
» piller leurs maiſons ni leurs grains.
» Avec cela, il faut que vous oubliiez
» grand nombre d'autres péchés, que
» commettent ces larrons de ſergens;
» les indignes juremens que vous faiſiez,
» lorſque vous étiez reſté ſans un ſou
» auprès d'une table de jeu. Tous ces
» vilains reniemens, quittez-les, mon
» ami; car c'eſt un péché horrible. Je
» ne ſais pas encore, quand vous aurez
» changé d'état, de quel côté vous tour-
» nerez. Mais je veux que vous alliez
» de ma part ſaluer le ſeigneur Rai-
» mond (comte de Toulouſe), qui a

» tant de mérites. Soyez sûr que vous » ne ſortirez pas de chez lui ſans être » bien équipé. Au cas qu'il vous de- » mande ce que vous avez fait, & d'où » vous venez, ne manquez pas de lui » dire que vous avez été chez Azalaïs, » cette dame aimable qui donne de » l'eſprit aux ſots, de la raiſon aux fous, » & ôte l'un & l'autre à ceux qui en » ont le plus. Jongleur, ſoyez égale- » ment pourvu de ſageſſe & de folie ; » car trop de ſageſſe nuit dans le mon- » de. « Singulière morale, après des ex- hortations chrétiennes !

Le moine de Montaudon, dans la ſa- tire des troubadours, dit : » Miraval » de Carcaſſonne compoſe de bonnes » chanſons, & donne ſouvent ſon châ- » teau aux dames ; il n'y paſſe pas un » mois de l'année ; il n'y tient pas fête » au premier du mois : ainſi celui qui » le prend, ne lui fait pas grand tort. « La plaiſanterie porte ſur ce que Mira-

vals affecte de dire ſouvent à ſes maîtreſſes, qu'il tient d'elles ſon cœur & ſon château en fief. N'eſt-il pas ſurprenant que le ſatirique ne lui ait reproché que de vivre chez les autres ?

LXXXIII.

GUILLAUME-PIERRE DE CASALS.

CE troubadour eſt inconnu. On peut conjecturer qu'il étoit de la même famille noble qu'un Bérenger de Caſals, qui aſſiſta comme témoin en 1209 à un acte d'hommage rendu par le ſeigneur de Fenouillet au vicomte de Narbonne *.

Nous avons de lui douze pièces, la plupart d'une galanterie triviale, d'un ſtyle affecté, & où il exprime en termes peu honnêtes, le ſuccès de ſes amours. Dans un ſirvente plus curieux, il dit, après des déclamations vagues :

» On voit des nobles perſuadés qu'il » ſuffit, pour acquérir de l'honneur, » d'élever de ſuperbes édifices, de parler

* Hiſt. du Languedoc, tome 3. p. 220.

» haut, & de faire les mauvais plaiſans.
» Tout cela n'eſt que fauſſe monnoie.
» Je ne puis ſouffrir un noble qui n'eſt
» point amoureux, une dame qui n'eſt
» point affable, un jeune gentilhomme
» qui n'aime point à rendre ſervice, une
» demoiſelle qui ne répond pas d'une
» façon polie, un riche avare, un jon-
» gleur déſagréable, un fanfaron qui
» menace tout le monde, un homme qui
» va par-tout étalant ſes titres & ſes
» qualités. «

Une tenſon de ce troubadour fera connoître ſes ſentimens, pour ne pas dire ceux de ſon ſiècle, ſur la généroſité, par laquelle on cherchoit moins à faire le bien, qu'à faire parler de ſa bienfaiſance.

Caſals demande à Bernard de la Bartanéa: » Lequel préféreriez-vous de re-
» cevoir par-tout de beaux & riches pré-
» ſens, qui vous ſeroient donnés de bonne
» grace & de bon cœur; ou d'être en

» état de donner, mais de ne trouver » qu'ingratitude parmi tous ceux à qui » vous auriez fait du bien ? « Bernard préfere le premier parti, parce que c'eſt une cruelle duperie que d'obliger des ingrats; Caſals préfère le ſecond, à cauſe de l'honneur qu'on acquiert par la généroſité. » Si j'étois riche, je donnerois » à toutes mains, pour faire dire par- » tout : *Voilà cet homme ſi libéral, qui ne* » *refuſe perſonne.* Et ſi ceux que j'obli- » gerois n'en étoient pas reconnoiſſans, » j'aurois du moins l'eſtime de ceux qui » ſeroient témoins de ma généroſité. «

Avec ce beau motif, on ſe faiſoit ſouvent un mérite même de piller, pour avoir de quoi fournir à ſes orgueilleuſes profuſions. La généroſité aime la gloire, mais elle ſait mieux placer les bienfaits.

LXXXIV.

AIMERI DE SARLAT.

SARLAT, riche bourg du Périgord, fut la patrie de ce poëte, auſſi ingénieux dans ſes compoſitions, diſent nos manuſcrits, que galant dans ſes amours. Deux chanſons que nous avons de lui, prouvent en effet qu'il avoit de l'eſprit, du goût & du ſentiment.

Dans la premiere, il dit de ſa maîtreſſe: » Plus je l'aime, plus elle me rebute; » elle eſt auſſi peu à moi que je ſuis entièrement à elle. Tantôt elle fait la ſévère envers ſes autres amans; & tantôt » c'eſt moi qu'elle maltraite; enſuite, » pour me faire crever de dépit, elle rit » & folâtre avec eux. Je ſouhaiterois, » puiſque mes pourſuites ſont inutiles, » qu'elle fit l'eſſai d'un autre amant. Mais » qu'ai-je dit? J'aime bien mieux être

» malheureux que de la voir l'amie d'un » autre..... Je ne voudrois pas même » qu'elle aimât le roi d'Aragon, ce » prince ſi accompli. «

Il envoie ſa chanſon à Montpellier, & l'adreſſe à un ſeigneur nommé Guillaume, qui vraiſemblablement étoit le fils du ſecond lit de Guillaume VIII, ſeigneur de Montpellier, dont la fille unique du premier lit avoit épouſé Pierre II roi d'Aragon. Pierre, dégoûté de ſa femme, & voulant la répudier, céda à ſon beau-frere toutes ſes prétentions ſur la ſeigneurie de Montpellier *.

Aimeri, dans la ſeconde chanſon, ſe plaint de n'oſer découvrir ſon amour, tant il reſpecte le haut rang & le mérite de celle qu'il aime. Il charge ſes yeux de parler pour lui. La pièce commence par une deſcription du printems, en vers doux & harmonieux, où il peint le vert

* Voyez Hiſt. du Languedoc, t. 3.

naiſſant des feuillages, les amours des oiſeaux, & leurs gazouillemens à l'aſpect du ſoleil *.

Noſtradamus fait de ce troubadour un gentilhomme de Philippe le Long, lorſqu'il n'étoit que comte de Poitiers; & lui donne pour maîtreſſe une dame d'honneur de la comteſſe. Nous croyons que c'eſt un anachroniſme de plus de cent ans, mais qui ne doit pas étonner dans Noſtradamus.

---

* *Quan ſi cargo 'l ram de vert fueill,*
E l'augelet uns, dui e trei
Penſon d'amor & de dompnei,
En contra 'l rai s'en fan guarrueill,
Comens mon chan ab' lo tems de douſor, &c.

LXXXV.

AUSTAU D'ORLHAC.

CE troubadour n'eſt connu que par une pièce, unique en ſon genre ; elle annonce un homme furieux des calamités produites par les croiſades. Il pleure la mort du roi S. Louis, ſi ardent à ſervir Dieu ; il maudit les croiſades, & le clergé promoteur de la guerre ſainte ; il maudit Dieu même qui pouvoit la rendre heureuſe ; il voudroit que les chrétiens ſe fiſſent mahométans, puiſque Dieu eſt pour les infidelles ; il oppoſe la voie droite que tenoit S. Pierre aux mauvaiſes ruſes que pratique le pape ; il invective contre le pape & les prêtres, qui font tout pour de l'argent ; enfin, il voudroit que l'empereur ſe croisât avec les François pour combattre le clergé, *qui a fait périr la chevalerie, & qui ne ſonge qu'à dormir.*

Une pareille invective, mêlée d'impiétés groſſières, malgré l'empire des préjugés ſuperſtitieux, prouve juſqu'à l'évidence combien les abus en fait de religion ſont funeſtes à la religion même. On ouvre les yeux ſur les maux dont ils ſont la ſource; on s'indigne que ces abus aient été prêchés comme des devoirs; on ſe déchaîne non-ſeulement contre les prêtres, dont l'intérêt ou l'ignorance les a conſacrés, mais contre le chriſtianiſme, dont les vrais principes les condamnent. Si Auſtau étoit tombé avec ſa pièce dans les mains de l'inquiſition, il ne pouvoit échapper au feu. Les inquiſiteurs auroient cru glorifier & affermir la foi par ſon ſupplice. Qui leur auroit dit: Vos cruautés religieuſes donneront lieu à d'autres impies de maudire le nom chrétien; auroit probablement été puni de même comme blaſphémateur. Nous voyons maintenant ce qu'il en eſt.

LXXXVI.

BERTRAND CARBONEL ou BERTRAND DE MARSEILLE.

SELON Noſtradamus, (car nous ne trouvons point ailleurs la vie de ce troubadour) Bertrand étoit des vicomtes des Marſeille. Dans ſa jeuneſſe, il paroiſſoit ſans eſprit, lourd, inſenſible ; mais la ſociété des femmes lui donna des idées & du ſentiment. Amoureux d'une demoiſelle de qualité, la fille de Bertrand de Porcelet, ſeigneur du bourg d'Arles, il devint poëte pour elle. Pluſieurs bonnes chanſons qu'il compoſa en ſon honneur furent inutiles. Elle épouſa un gentilhomme de la maiſon d'Eiguières ; & le troubadour au déſeſpoir ſe fit moine à l'abbaye de Montmajour. La dame d'Eiguières étant morte à la fleur de l'âge,

l'âge, il mit ſur ſon tombeau cette épitaphe :

Pleurez, filles, & vous, femmes fécondes ; car le ſoleil de votre honneur eſt perdu. Avant d'achever ſon cours naturel, il a diſparu dans l'ombre où finiſſent les femmes éloquentes.

Nous remarquons une double erreur dans le récit de Noſtradamus. Les Carbonels étoient gentilshommes, mais non des vicomtes de Marſeille. On voit par les pièces mêmes de Bertrand qu'il étoit vaſſal du ſeigneur de Berre, de la maiſon de Baux. Il parle d'un vicomte de Marſeille. Or ſous le règne du dernier Raimond Bérenger, comte de Provence, les Marſeillois s'érigèrent en république, ayant racheté de leurs vicomtes la portion d'autorité qu'ils avoient dans la ville. Ainſi il a dû fleurir vers le commencement du treizième ſiècle ; & par conſéquent ſa maîtreſſe ne peut être morte en 1310.

Du reſte, pluſieurs chanſons du troubadour expriment tendrement les rigueurs d'une beauté qu'il aime. » Elle » ne répondit rien, l'autre jour, à la » déclaration que je lui fis de ma flamme. » Ce ſilence mit dans mon cœur un dé- » ſordre affreux, ſemblable à celui d'un » vaiſſeau dont la tempête a briſé les » mâts & le gouvernail..... Plus on » eſt grand, plus il y a de généroſité à » écouter les humbles prières du pauvre. » J'eſpère donc qu'elle ne ſera pas in- » flexible, malgré la diſproportion du » rang....., Je la prie de me mettre » à l'épreuve; car rien n'eſt ſi agréable » que les épreuves entre amis & amies » de leurs ſentimens mutuels..... L'a- » mour ne conſidère ni l'or ni l'argent, » mais la diſcrétion, la gaieté, l'hon- » neur, & le ſage mélange de la folie & » de la raiſon. Si je manque des biens » de la fortune, je ſuis riche de ces der- » niers tréſors..... Que j'ai ſouffert des

» maux de l'amour ! mais il m'en eſt
» arrivé mille biens. Ce n'eſt donc pas
» un péché que l'amour, quand on s'y
» gouverne ſagement. Le véritable &
» pur amour éteint la convoitiſe, donne
» aux plus faux un cœur loyal & cour-
» tois, dégoûte les fous de leur folie....
» Si je vaux quelque choſe, ſi je fais
» heureuſement des vers, c'eſt à vous,
» madame, & à l'amour que je dois en
» rendre grâces. Je tiens de vous tout ce
» que j'ai. «

Un jour, trouvant ſa maîtreſſe endormie, il la baiſa ſur les yeux. Elle en fut irritée, elle éclata en reproches & en menaces. Ses rigueurs enfin lui laiſſerent ſi peu d'eſpérance, qu'il exprima ainſi la réſolution où il étoit de s'en ſéparer :

» Tel qu'un homme, qui a trouvé
» dans ſon champ un coffre qu'il croit
» rempli d'or, & dont la confuſion eſt
» accablante, lorſque l'ayant ouvert il
» le trouve vide ; je fus tranſporté de

» joie, madame, croyant avoir trouvé » en vous un cœur plein de ſincérité & » de franchiſe ; mais en découvrant au- » jourd'hui tout le contraire, ma dou- » leur répond à la joie que j'eus d'a- » bord..... J'irai donc ailleurs cher- » cher une dame de bonne foi, à la place » de celle qui m'a trompée & que je » quitte. C'eſt l'uſage de ne point aimer » qui ne nous aime point, de tromper » qui nous trompe, de jouer le même » jeu qu'on nous joue. «

Les réſolutions des amans ſont flottantes ; & lorſqu'ils croient leurs chaînes rompues, ils craignent quelquefois encore la liberté. Un dialogue ſingulier entre Carbonel & ſon cœur peint cette ſituation inquiète & pénible.

» Pourquoi (demande-t il à ſon cœur) » me faire aimer, avec tant de paſſion, » une beauté qui rejette mon homma- » ge ? C'eſt une grande folie de pour- » ſuivre ce qu'on ne peut obtenir : ſépa-

» rons-nous d'elle. — Non, Bertrand, » je veux que tu aimes cette beauté. » Souffre & demande grace : elle fait ce » qui convient à une dame. «

» Un maître eſt fou (réplique Carbo- » nel,) de ne pas croire ſon ſerviteur » qui lui donne un bon conſeil. Je vous » en ai donné un de bonne foi : dès que » vous refuſez de le ſuivre, vous n'êtes » guère ſage. — Si je ſuis fou, ton ſort » n'en eſt pas meilleur. Je vois ton eſcla- » vage ; tu n'en peux ſortir que par le » ſecours de merci : il faut donc avoir » recours alors à la ſoumiſſion & à la » prière. «

» Tu ne m'entends pas, mon cœur ; » ſonge que tu portes les mêmes fers » qui m'enchaînent, & que nous avons » même intérêt à les rompre. — Hélas ! » nos liens ſont trop forts pour être bri- » ſés. Je ſens, moi, que je ne puis me » délier, & que rien ne le peut au mon- » de, ſi ce n'eſt la dame qui nous cap-

» tive. Il faut donc ſubir le joug, Ber-
» trand. «

Les envois des chanſons galantes de ce troubadour ſont au comte de Rhodez, au roi de Caſtille & à ſon ſeigneur de Berre, *le plus vaillant des hommes qui portent ceinture, & le ſoutien de la valeur comme je le ſuis des chanſons.*

Il gémit dans une complainte ſur la mort d'un troubadour déſigné par les lettres initiales P. G. (peut-être Pierre Guillem.) » Mes éloges, dit-il, ne peu-
» vent répondre à ſes bonnes qualités.
» Il ſut être ſot avec les ſots, trompeur
» avec les trompeurs, & ſage avec les
» ſages. « Quelle perfection! Il le loue enſuite de ſon habileté à réſoudre les queſtions les plus difficiles à entendre: il prie Dieu de l'aſſocier à ſa gloire; il dit enfin qu'il n'aima jamais aucun de ſes parens autant que cet ami.

Deux ſirventes contre les déſordres du clergé, en général, *qui va toujours*

prêchant le bien, & faiſant tout le mal qu'il peut, ſemblent inſpirés par les mêmes raiſons qui avoient ſoulevé les Vaudois, les Albigeois, &c. & qui ébranloient par-tout la puiſſance du ſacerdoce.

» Ah! faux clergé, traître, menteur, » parjure, voleur, débauché, mécréant, » tu commets chaque jour tant de déſordres publics, que le monde en eſt dans » le trouble & la confuſion. S. Pierre » n'eut jamais rentes, ni châteaux, ni » domaines; jamais il ne prononça ex» communications ou interdits: il tint » droite la balance d'équité. Vous ne » faites pas de même, vous qui pour de » l'or excommuniez ſans raiſon; vous » qui nous mettez des empêchemens, » dont on ne peut ſe tirer qu'à force » d'argent. Qu'on ne croie pas que je » cenſure tous les eccléſiaſtiques. Il y en » a de bons. Qu'on ne croie pas que » cette reſtriction vienne de la crainte

» qu'ils m'inſpirent. Mais je voudrois
» qu'ils fiſſent la paix entre les rois;
» qu'ils paſſaſſent la mer l'année pro-
» chaine; que le pape fût avec eux; &
» qu'ils remiſſent en joie toute la chré-
» tienté..... Ils refuſent de donner
» pour notre Seigneur leurs riches habits
» de couleur, & leur vaiſſelle d'ar-
» gent..... Que Dieu les exempte de
» mal, comme ils ſont exempts d'orgueil
» & d'ambition; comme ils n'ont aucune
» ardeur pour le bien de ce monde &
» pour le jeu d'amour. Hélas! ils n'ont
» pas d'autre Dieu..... Je trouve tant
» de gens d'égliſe qui brillent par leur
» magnificence, & qui marient à leur
» neveu la fille qu'ils ont eue de leur
» commère! J'en vois d'autres qui n'ont
» que l'hypocriſie en partage; & avec
» leurs faux airs de dévotion, on ne
» ſauroit découvrir par quel artifice ils
» amaſſent toutes leurs richeſſes. «

Un doyen de l'égliſe de Marſeille, un

gentilhomme, un ouvrier ſont déchirés par d'autres ſirventes du troubadour. La ſatire générale peut être utile, pourvu qu'elle n'outre pas les choſes ; mais la ſatire perſonnelle ne ſert communément qu'à ſatisfaire la paſſion d'un auteur.

LXXXVII.

BERTRAND DE GORDON.

L'HISTOIRE parle d'un BERTRAND DE GORDON, qui ſervoit Simon de Montfort au ſiége de Toulouſe, en 1217 *. Sa maiſon étoit une des plus illuſtres du Querci. Ce Bertrand fut peut-être notre poëte. Nous n'avons de lui qu'une tenſon, où il paroît s'énoncer en grand ſeigneur. Pierre Raimond, avec qui il diſpute, lui répond avec la plus grande hardieſſe, juſqu'à lui dire des injures. Mais on a vu pluſieurs troubadours prendre cette liberté à l'égard des princes mêmes, & Raimond étoit du métier, ainſi que Bertrand.

BERTRAND.

« Il n'y a rien de bon en toi, Pierre;

* Hiſt. du Languedoc, t. 3.

» Raimond ; ton esprit est des plus min-
» ces, ton savoir ne vaut pas deux ange-
» vins (monnoie d'Anjou). Je tiens pour
» imbécille quiconque te fait bien ou
» honneur. Quelque métier que tu sois
» venu faire auprès de moi en ce pays,
» je ne te donnerai rien. «

RAIMOND.

» Seigneur, vous êtes un lâche & un
» poltron au milieu de vos voisins. Vous
» n'avez ni pain, ni vin, ni or, ni ar-
» gent. Vous n'avez que choses grossiè-
» res & désobligeantes à dire. Au lieu
» que moi, j'ai un très-honnête & très-
» bon métier ; & si je n'ai rien de vous,
» je trouverai beaucoup d'autres per-
» sonnes qui ne me laisseront pas man-
» quer. «

BERTRAND.

» J'ai eu bien peu de sens, Pierre,
» d'entrer en dispute avec vous ; qui
» faites un excellent métier, qui êtes bon
» & plaisez tant, dont l'équipage est

» magnifique & le chanter ſi gai ; vous
» enfin qui êtes le dernier des jongleurs
» à manquer, & le premier à bien
» faire ! «

RAIMOND.

» Seigneur, vous êtes ſi généreux &
» ſi noble, que vous donneriez en deux
» matins toutes les richeſſes de Paris.
» Vous aimez la joie & l'honneur ; &
» vous avez donné tant de preuves du
» plus grand courage ! Je ne connois
» point votre pareil en franchiſe, ſi j'ai
» mal parlé de vous, que tout le monde
» ſache que j'en ai menti. «

BERTRAND.

» Voyez le vilain fripon, qui a cru
» que j'avois d'abord plaiſanté, & qu'à
» préſent je fais de bonne foi ſon élo-
» ge ; comme ſi ſon mauvais maintien
» me plaiſoit ! Si jamais je lui entendis
» proférer une bonne parole, ou pro-
» noncer un bon vers, que jamais celle
» que j'aime ne me baiſe & me parle. «

RAIMOND.

» Vous êtes toute l'année dans la » triſteſſe & la miſere. Qui célèbre vos » lâches actions ſe déshonore ; & plus il » vous traitera honorablement, plus il y » perdra de ſon honneur. «

Cette pièce me paroît peindre, d'une manière aſſez naturelle & piquante, les écrivains mercenaires qui changent de ton au gré de l'intérêt, & tantôt vomiſſent les injures, tantôt prodiguent les flatteries, ſelon qu'on les traite bien ou mal. Les jongleurs devoient être fort ſujets à ce défaut.

LXXXVIII.

BERTRAND DE PARIS DE ROUERGUE.

ON peut conjecturer qu'il eſt le même BERTRAND DE PARIS, qu'on trouve parmi les ſeigneurs qui aſſiſtèrent comme témoins, en 1197, au ſerment prêté par les habitans de Moiſſac à Raimond VI, comte de Toulouſe *. Un ſirvente ſeul nous reſte de lui. Je n'en parlerois point ici, tant il eſt médiocre, s'il ne pouvoit encore ſervir à faire connoître comme on traitoit les jongleurs. Il s'adreſſe à Gordon, jongleur du troubadour.

» Si je le pouvois, je vous rendrois » beau & bon; mais je vois que j'y » perds ma peine, & je veux que vous

* Voyez Hiſt. du Languedoc, t. 3.

» alliez chercher un autre maître. Vo-
» tre ignorance vous égare & vous con-
» fond. «

Suit un long détail de faits hiſtoriques & romaneſques, que le jongleur devroit ſavoir & qu'on le ſoupçonne d'ignorer. Ce genre d'érudition ne l'auroit pas rendu fort habile. Enfin Bertrand l'envoie à la comteſſe de Rhodez, & au ſeigneur de Canillac dont il fait l'éloge.

LXXXIX.

GUILLAUME FIGUEIRA ou FIGUIÉRA.

GUILLAUME FIGUEIRA, fils d'un tailleur de Toulouſe, exerça d'abord la profeſſion de ſon pere. Témoin des horreurs qu'avoit produites la croiſade contre les Albigeois, dont ſa patrie étoit encore la victime, il ſe retira en Lombardie, où il ſe fit jongleur. Soit que la néceſſité ou le génie le jetât dans cette carrière, nous verrons bientôt des preuves de ſon talent. Ennemi des grands & des nobles, qu'il fuyoit par haine de la tyrannie, il ne voulut jamais fréquenter que les bourgeois & les gens du peuple. Il couroit ſouvent les cabarets & les mauvais lieux; montrant une humeur ſombre dès qu'il voyoit des gens de cour, les déchirant par ſes vers, &

affectant de les mettre au-dessous de la populace. Les injustices du clergé, surtout de la cour de Rome, lui avoient inspiré une haine vive & implacable, qui se déploie avec autant d'aigreur que de liberté dans ce sirvente, où il exagère sans doute les désordres, dont on voyoit des exemples trop communs.

» Je sais qu'on me voudra du mal de » ce que je fais un sirvente contre *cette* » *gent* fausse & mal-apprise de Rome, » qui est la source de toute décadence; » mais je ne saurois différer. Je ne m'é- » tonne point que le monde soit dans » l'erreur. C'est vous, trompeuse Rome, » qui y semez le trouble & la guerre. » Votre cupidité vous aveugle, & vous » tondez de trop près la laine de vos » brebis.

» Si le *saint Esprit, qui prit chair hu-* » *maine*, écoute mes vœux, je te briserai » le bec, Rome, en qui toute la perfidie » des Grecs est réunie. Rome, tu traînes

» avec toi les aveugles dans le précipice;
» tu franchis les bornes que Dieu t'a
» données; car tu abſous les péchés à
» prix d'argent, & tu te charges d'un
» fardeau plus fort qu'il ne t'appartient.
» Sache que ton indigne trafic & ta folie
» ont fait perdre Damiette. (Cette ville fut rendue au ſoudan d'Egypte en 1221, par l'obſtination impérieuſe du légat Pélage, qui ne voulut jamais conſentir à un traité dont les croiſés étoient contens.)

» Dieu te confonde, Rome, qui rè-
» gnes avec tant de méchanceté. Rome
» de mauvaiſes mœurs & de mauvaiſe
» foi, je ſais que, par l'amorce de tes
» *faux pardons*, tu livres à la perſécu-
» tion la nobleſſe françoiſe; tu as éloi-
» gné de Paris le bon roi Louis VIII,
» tu es cauſe de ſa mort. (C'eſt le pape Honorius III qui engagea ce prince à faire le ſiége d'Avignon, où il mourut, ſelon quelques auteurs: ſelon l'opinion

la plus probable, il mourut peu de mois après.)

» Rome, tu fais peu de mal aux Sa-
» rasins; mais tu fais un grand carnage
» des Grecs & des Latins. Tu établis
» ton siége au fond de l'abîme & de la
» perdition. Que Dieu jamais ne te par-
» donne le pélerinage que tu fis à Avi-
» gnon; (entrepriſe de croiſade, ſous
prétexte de l'héréſie des Albigeois.)
» Sans ſujet, tu mis à mort un peuple
» innombrable. Tu prends des routes
» tortueuſes; & mal ſe conduit, qui-
» conque veut ſuivre tes traces. Que les
» démons puiſſent t'emporter au feu de
» l'enfer!

» Rome, tu te fais un jeu d'envoyer les
» chrétiens au martyre. Mais dans quel
» livre as-tu lu que tu doives exterminer
» les chrétiens?.... Comme une bête
» enragée, tu as dévoré les grands & les
» petits. Que le brave comte Raimond
» vive encore deux ans, il fera repentir

» la France de s'être livrée à tes impos-
» tures. Tes crimes ſont montés ſi haut,
» que tu mépriſes Dieu & ſes ſaints. Ta
» tyrannie éclate par l'injuſtice que tu
» fais au comte Raimond. Que Dieu
» l'aſſiſte, & lui donne la force de tondre
» & d'écorcher les François, & de faire
» un pont de leurs cadavres en les com-
» battant. (Les foudres du pape & les armes françoiſes l'emportèrent ſur tous les droits de Raimond VII.)

» Rome, je me conſole par l'eſpéran-
» ce que, dans peu, tu auras une mau-
» vaiſe fin. Si le loyal empereur (Frédé-
» ric II) ſe conduit bien & fait ce qu'il
» doit, je t'aſſure que nous verrons
» bientôt tomber ta puiſſance..... Si
» ton pouvoir n'eſt détruit, le monde
» eſt renverſé. Rome, c'eſt à tes cardi-
» naux qu'on doit imputer tes crimes:
» ils ne ſongent qu'à vendre Dieu & ſes
» amis. La fauſſeté, l'opprobre & l'infa-
» mie règnent dans ton ſein. Tes paſteurs

» ſont faux & trompeurs; & leurs ſec-
» tateurs ont perdu l'eſprit.

» Rome, tu emploies mal tes peines,
» en diſputant à l'empereur les droits de
» ſa couronne, en le frappant d'anathê-
» mes, en accordant des pardons à ſes
» ennemis. De tels pardons, contre l'é-
» quité, ſont vains & honteux. (Ils ne laiſſerent pas de nuire beaucoup à Frédéric.)

» Rome, vous avez une mauvaiſe
» tête, auſſi-bien que l'ordre de Cî-
» teaux, d'avoir commandé à Béziers
» une tuerie ſi effroyable..... Sous les
» dehors d'un agneau, avec un regard
» ſimple & modeſte, vous êtes au dedans
» un loup raviſſeur & un ſerpent cou-
» ronné. « (Le ſac de Béziers par les croiſés, qu'animoit un légat moine de Cîteaux, eſt célèbre dans l'hiſtoire des Albigeois.)

On croiroit d'abord que c'eſt ici l'ouvrage de quelqu'un de ces malheureux

Albigeois, livrés au glaive de l'inquiſition & de la croiſade. Mais dans une autre invective contre le clergé, Figueira ſe montre évidemment catholique ſur le dogme.

» S'ils s'en vont paſſer la nuit avec » une femme perdue, (les faux prédica- » teurs,) ils vont le lendemain tou- » cher avec des mains impures *le corps* » *de notre Seigneur*. Et c'eſt une héréſie » mortelle, de dire qu'un prêtre ne doit » pas ſe ſouiller avec ſa concubine, la » veille du jour qu'il doit toucher *le* » *corps de Dieu*. Si vous criez contre ce » déſordre, ils ſeront vos délateurs, & » vous feront excommunier, ne vous » laiſſeront point de repos que vous ne » l'achetiez à prix d'argent. *Sainte Vierge*, » faites-moi voir le jour où ils ne ſeront » plus ſi redoutables. «

ENVOI.

» Va-t-en, ſirvente, dire au faux » clergé que celui-là eſt mort, qui ſe

» ſoumet à ſa domination. Toulouſe ne » ſait que trop ce qui en eſt. «

Certainement un Albigeois n'auroit pas invoqué la ſainte Vierge, ni reconnu le myſtere de l'euchariſtie. Le troubadour étoit donc un de ces catholiques, déjà nombreux en divers pays, qui voyoient avec horreur les excès d'un clergé corrompu, & les odieuſes entrepriſes de la cour de Rome; qui en parloient avec la chaleur & l'emportement de la paſſion; & qui s'expoſoient beaucoup par leur audace à être brulés comme hérétiques. Jugeons de ce que pouvoient dire les hérétiques eux-mêmes, & reconnoiſſons qu'un zèle meurtrier ſe rendoit trop odieux pour ne pas nuire à la bonne cauſe.

Mais Rome ne manqua jamais de champions, auſſi ardens à la défendre, que ſes adverſaires à l'attaquer. Une dame troubadour, nommée Germonda de Montpellier, qui n'eſt connue que

par la pièce ſuivante, oppoſa cette apologie ou cette récrimination à la ſatire de Figueira.

» Je ne puis ſouffrir d'entendre les fauſ-
» ſetés qui me bleſſent, & j'exhalerai le
» chagrin dont elles pénètrent mon cœur.
» Qu'on ne s'étonne point de la guerre
» que je déclare à l'impoſteur mal appris,
» aſſez préſomptueux pour calomnier &
» étouffer toute action louable. Il a été
» bien téméraire de mal parler de Ro-
» me..... Dieu, écoute ma prière.
» Que ceux qui ont mauvaiſe langue, &
» déchirent la loi de Rome, ſoient con-
» fondus!.....

» Rome, je ſuis affligée de vous voir
» en butte aux traits des méchans....
» C'eſt la folie des fous qui a cauſé la
» perte de Damiette..... Je ne doute
» point que vous ne rameniez toute la
» France dans la voie du ſalut.....

» Ceux-là ſont pires & de plus mau-
» vais cœur que les Saraſins, qui, miſé-
» rables

» rables hérétiques, ſouhaitent que ceux
» d'Avignon, au lieu d'aller en paradis,
» aillent au feu d'enfer. Et Rome a eu
» raiſon de renverſer leurs eſpérances.
(C'étoit ſe damner, ſans doute, que de ſoutenir ſon prince, injuſtement perſécuté ſous prétexte d'héréſie!) » Hiver &
» été, Rome, on doit lire votre loi, &
» ne s'en écarter jamais.

» Rome! cet impoſteur fait bien voir
» à ſes diſcours injurieux & inſenſés, que
» ſa foi ſuſpecte eſt de Toulouſe.....
» Mais ſi le brave comte abandonne
» cette foi ſuſpecte, tout le mal ſera
» réparé. Rome! que le grand roi, ſei-
» gneur de juſtice, donne mauvaiſe iſſue
» aux faux Toulouſains; car ils tranſ-
» greſſent tous ſes commandemens. Si le
» comte Raimond s'appuie encore ſur
» eux, je ne fais plus aucun cas de lui....

» Rome! je me conſole de ce que le
» comte de Toulouſe & l'empereur ne
» valent plus rien, depuis qu'ils ſe ſont

» détournés de Dieu, qui fait déchoir à
» ſon gré leurs mauvais deſſeins, toutes
» leurs folles manœuvres.

» Rome! j'eſpère que votre puiſſance,
» & la France ennemie de toute voie
» inique, feront tomber l'orgueil & l'hé-
» réſie. Maudits ſoient les faux héréti-
» ques, qui ne craignent aucun vice, &
» ne croient aucun des myſtères!

» Rome! vous ſavez qu'on leur échap-
» pe difficilement, ſi l'on s'amuſe à les
» écouter. Ils tendent ſi bien leurs filets,
» que chacun s'y prend. Tous tant qu'ils
» ſont méritent d'être pendus ou brûlés
» pour leur mauvaiſe vie. Il n'y a chez
» eux nulle vertu, nulle religion.....
» Quiconque veut être ſauvé doit ſur le
» champ prendre la croix pour les dé-
» truire. Le Dieu du ciel va étendre ſon
» bras contre eux; & puiſqu'il leur eſt
» contraire, il faut être ennemi de ſoi-
» même pour les écouter davantage.

» Rome, celui-là emploie follement

» ſes peines, qui lutte & diſpute contre
» vous; & je déclare que ſi l'empereur
» ne ſe range pas de votre côté, il dés-
» honorera ſa couronne. Mais on trouve
» aiſément de l'indulgence auprès de
» vous, lorſqu'on avoue ſes fautes, &
» qu'on en eſt repentant.

» Rome! que le roi de gloire, qui,
» par le pardon accordé à Madeleine,
» nous remplit de confiance, faſſe mou-
» rir dans les ſupplices ordonnés contre
» les hérétiques, le fou enragé qui dé-
» bite tant de fauſſetés! «

Ce vœu & cette façon de raiſonner, étonneroient moins dans la bouche d'un inquiſiteur, tel qu'Izarn, que dans celle d'une dame. Cependant il étoit aſſez naturel, que les femmes ſuiviſſent alors, plus qu'en d'autres tems, les impreſſions du faux zèle, & les principes de ceux qu'elles écoutoient comme des oracles. Ils ne manquoient pas d'appeler indiſtinctement hérétique, quiconque oſoit

ſe récrier contte les déſordres & les injuſtices de Rome : or un hérétique étoit un monſtre abominable, qu'il falloit brûler ſans miſéricorde.

Deux autres ſirventes de Figueira ont rapport à Frédéric II. Dans le premier, il le loue de ſes expéditions en Italie pour les droits de ſa couronne. Dans le ſecond, il ſouhaite que la paix ſe faſſe entre le pape & l'empereur, ce qui procureroit la ruine des Turcs & des Arabes ; il les taxe l'un & l'autre de trop d'opiniâtreté à ſoutenir leurs prétentions ; il prie Dieu de lui pardonner ſes péchés, qu'il voudroit expier par le voyage d'outre-mer : mais ſon peu de bien l'empêche de partir ; il exhorte tous les braves guerriers à la croiſade.

» Va-t-en, ſirvente, dire au preux » comte de Toulouſe, que, puiſque Dieu » l'a mis en honneur plus que perſonne, » il doit l'aller ſervir dans la Terre-ſainte, » où ce Dieu naquit. «

Ce poëte, ennemi de Rome, n'en étoit pas moins zélateur des croiſades : nouvelle preuve de ſa catholicité ; car un hérétique auroit il jamais approuvé des guerres prêchées au nom du pape, & des entrepriſes pour gagner ſes indulgences ?

Nous avons de lui une paſtourelle, auſſi pleine de naïveté & de graces, que la ſatire contre Rome l'eſt d'amertume & de fiel.

» L'autre jour, chevauchant ſur mon » palefroi par un tems clair & ſerein, je » vis devant moi une bergère jeune & » fraîche, qui chantoit joliment, & di- » ſoit d'un ton plaintif : *Hélas ! celle qui a* » *perdu la joie mene une vie bien malheu-* » *reuſe.*

» Je tournai bride auſſitôt de ſon » côté. Elle ſe leva ; graces lui en ſoient » rendues, la franche, bonne & belle » qu'elle eſt ! Elle s'avança vers moi ; & » moi ſur le champ de deſcendre, pour

» ſaluer celle qui me faiſoit un ſi bon
» accueil.

» Gentille bergère, lui dis-je, vous
» plairoit-il de m'apprendre au vrai
» quelle eſt la chanſon que vous chan-
» tiez tout-à-l'heure ? Je vous jure que
» jamais je n'entendis bergère chanter ſi
» bien.

» Seigneur, il y a peu de tems que
» j'avois à mon plaiſir celui qui m'afflige.
» Mais il m'oublie maintenant, & ſe paſ-
» ſionne pour une autre. C'eſt de quoi
» je me plains ; & je chante pour cal-
» mer la douleur qui me tue.

» Bergère, je vous dirai franchement
» que la même trahiſon m'a été faite
» par une méchante que j'aimois fort.
» Elle a maintenant l'injuſtice de m'ou-
» blier pour un autre, que je voudrois
» avoir tué.

» Il ne tient qu'à vous, ſeigneur, de
» vous venger du vilain forfait de cette
» fauſſe dame ; & m'y voilà toute prête.

» Si vous êtes d'accord avec moi, je » vous aimerai toute ma vie. Changeons » en joie & en plaiſirs les chagrins que » nous avons eus.

» Franche & aimable bergère, ſi » vous y conſentez, j'ai tout ce que je » déſire. Vous me tirez de tous mes nau- » frages, & me conduiſez joyeuſement » à bon port.

» Seigneur, en vérité votre amour » m'a ſi bien guérie, que je ne me ſou- » viens plus d'aucun de mes maux. Vous » avez, le plus joliment qu'il ſe peut, » diſſipé tout mon chagrin. «

XC.

DONNA CASTELLOZA.

QUOIQUE ce nom paroiſſe étranger, nos manuſcrits portent que DONNA CASTELLOZA fut une noble dame d'Auvergne. Elle épouſa True de Mairona ; elle aima Armand de Bréon, qui fut l'objet de ſes poéſies. Il nous reſte trois chanſons de cette Sapho. En voici une, où l'amour s'exprime avec une tendre ſenſibilité.

» Ami, ſi je vous trouvois ſoumis & » ſincère, combien je vous aimerois en » ce moment, où me rappelant vos mé» chancetés & vos folies, je fais encore » une chanſon pour publier vos louan» ges !

» J'ai réſolu de ne vous jamais aimer » de bon cœur & de bonne foi. Oui, en » vérité, je veux voir ſi je ne gagnerai

» pas davantage à vous montrer un cœur
» irrité & dur. Mais non, je n'en ferai
» rien. Je ne m'expoſerai point au repro-
» che d'avoir eu envie de vous manquer:
» ce ſeroit fournir des prétextes à votre
» inconſtance.

» Je vous aime, & j'y trouve ma ſa-
» tisfaction; quoique tout le monde diſe
» qu'il ſied mal à une dame, de faire à
» un chevalier des prévenances d'amour,
» & de le tenir continuellement auprès
» d'elle. Ceux qui le diſent ne ſavent pas
» bien aimer.

» Eſt bien fou, qui me blâme de cet
» amour; il ne ſait guère ce qui ſe paſſe
» en moi. Il ne vous vit jamais des yeux
» dont je vous vis, lorſque vous me
» dites de ne pas me mettre en peine,
» qu'un jour viendroit peut-être où vous
» ſeriez à moi. La joie de ce propos
» eſt encore vive dans mon cœur.

» Tout autre amour ne m'eſt rien....
» Je m'imagine ſans ceſſe être au mo-

» ment de vous posséder, vous, ami,
» que je ne puis rendre sensible. Je n'ai
» de joie que dans l'illusion d'un pareil
» songe. Que vous dirai-je de plus? J'ai
» assiégé par toutes sortes de voies votre
» cœur impitoyable, sans que le mien se
» soit rebuté. Je ne vous le fais point
» dire; je vous le dis moi-même. Il n'y
» a plus de remède à mon mal. Je meurs,
» si vous ne voulez le guérir. Si vous me
» laissez mourir, *vous ferez un grand pé-*
» *ché devant Dieu & devant les hom-*
» *mes.* «

Les amans passionnés croient sans doute que Dieu & les hommes doivent juger au gré de leur passion.

XCI.

LE CHEVALIER DU TEMPLE.

Ce Templier, d'ailleurs inconnu, eſt l'auteur d'un ſirvente, où il déplore, en termes fort libres, le mauvais ſuccès des croiſades contre les Saraſins, qui ont d'abord conquis Céſarée, & forcé le château d'Aſſur défendu, dit-il, par tant de chevaliers, de ſergens & de bourgeois. On lit dans l'hiſtoire de Malte, qu'Aſſur, une des plus fortes places de la Paleſtine défendue par neuf cents chevaliers, fut emportée d'aſſaut en 1251.

» Dieu a donc juré de ne laiſſer vivre » aucun chrétien, & de faire une moſ- » quée de l'égliſe de Sainte-Marie, (égli- » ſe des Templiers à Jéruſalem.) Et puiſ- » que ſon fils, qui devroit s'y oppoſer, » le trouve bon, il y auroit de la folie » à s'y oppoſer..... Dieu dort, tandis

» que Mahomet fait éclater ſon pou-
» voir..... Le pape diſtribue en Fran-
» ce des indulgences contre les Alle-
» mands, (contre la maiſon de Souabe.)
» Il montre bien ici ſa convoitiſe : car
» la croiſade va ſelon la croix des Fran-
» çois ; & l'on troque la croiſade contre
» la guerre de Lombardie, par la per-
» miſſion des légats, *qui vendent Dieu &*
» *les indulgences.* (La monnoie de Fran-
ce étoit marquée d'une croix : cette
croix-là, ſelon le troubadour, étoit la
plus précieuſe pour la cour de Rome.)
» Je voudrois qu'il ne fût plus queſtion
» de croiſade contre les Saraſins, puiſ-
» que Dieu les protége contre les chré-
» tiens. «

Le bon Templier raiſonne à la manière des ignorans crédules, qui expliquent tous les événemens de la vie par la protection & la vengeance immédiates du ciel, ſans penſer à l'influence des cauſes ſecondes ; & qui ſemblent

quelquefois blaſphémer, en même tems qu'ils débitent leurs dévotes rêveries. *Dieu dort, tandis que Mahomet fait éclater ſon pouvoir !* Les traits contre le pape portent ſur la conduite que tenoit la cour de Rome. S'il étoit ordinaire aux Templiers de s'exprimer de la ſorte, ce qui n'eſt point vraiſemblable, l'abolition de leur ordre ſeroit moins difficile à concevoir.

XCII.

LE COMTE DE FOIX.

LES deux auteurs qui ont le plus écrit ſur les troubadours, Noſtradamus & Creſcimbéni, n'ont pas connu l'illuſtre poëte dont nous parlerons dans cet article. Nos manuſcrits ne renferment aucun détail de ſa vie, mais nous y trouvons deux pièces curieuſes, au ſujet de la guerre que Philippe le Hardi déclara au roi d'Aragon.

ROGER-BERNARD III, comte de Foix, mécontent des entrepriſes de Pierre III d'Aragon, s'étoit ligué contre lui avec pluſieurs de ſes voiſins. Il fut battu & fait priſonnier dans le comté d'Urgel. Sa captivité duroit encore, quand Philippe le Hardi, en conſéquence de la bulle qui dépoſoit & anathématiſoit le roi Pierre, entreprit en 1285,

l'expédition malheureuſe où il devoit échouer *.

Le troubadour priſonnier s'en promit le meilleur ſuccès, & voulut le chanter d'avance. C'eſt ce que les poëtes haſardent fort imprudemment, ſurtout quand leur nom peut donner de la célébrité à leurs vers. Ceux du comte de Foix reſpirent une haine violente & barbare. Comme le pape avoit lancé l'interdit ſur l'Aragon, il traite ſes ennemis de *Patarins* & de *Tartarins*, noms uſités contre les hérétiques Albigeois; & on le prendroit pour un bourreau de l'inquiſition, à l'entendre parler des ſupplices qu'il leur ſouhaite cordialement.

» Dans peu de tems, nous entendrons » crier *Montjoye*, (cri des François,) » au lieu du cri du roi d'Aragon. Notre » roi, qui n'a pas ſon pareil en mérite » & en gloire, veut déployer ſon éten-

* Voyez Hiſt. du Languedoc, t. 4.

» dard. Nous verrons par terre & par
» mer paſſer la fleur de lis ; de quoi je
» ſuis bien content.

» Les François, que perſonne au
» monde n'égale en valeur & en habi-
» leté pour la guerre, mèneront à Rome
» les Patarins. Quiconque ſe renommera
» de l'Aragon, ſera, comme de raiſon,
» pris & *brûlé*. Leurs cendres ſeront
» jetées au vent, leurs ames emportées
» en enfer. Nous verrons les Tartarins
» crier ſans pouvoir trouver de ſalut ;
» & leur ſeigneur, garotté & traîné de
» force comme un voleur. Ce ne ſera
» pas le premier qui ait été puni en
» vertu du *pardon* (des indulgences) de
» la croiſade. Tous ceux de ſa maiſon
» & de ſon parti pourriront dans les ca-
» chots. «

Il eſt vrai que le pardon de la croi-
ſade avoit fait inonder de ſang le Lan-
guedoc, & brûler une foule d'innocens.
Mais c'étoit la croiſade contre les Albi-

geois : un prétexte de religion en excitoit l'atrocité. Celle que Martin IV publia contre Pierre III, n'avoit pour objet que la politique. Cependant quelle fureur elle inſpiroit au troubadour ! Les François ſe montrèrent en Eſpagne auſſi furieux, pour gagner l'*indulgence*, que celui-ci le déſiroit. Ils en furent bientôt punis par les revers de fortune.

XCIII.

CERCAMONS.

SELON nos vies manuſcrites, CERCAMONS fut un jongleur de Gaſcogne; il compoſa des vers & des *paſtourelles* à la manière antique; il courut le monde, tant qu'il put aller; & c'eſt ce qui lui fit prendre le nom de Cercamons. Ses pièces ſemblent indiquer cependant un chevalier de marque.

Quatre morceaux de lui ſur l'amour donnent lieu de croire qu'il participoit aux mœurs de l'antique chevalerie.

Il ſe plaint que les troubadours portent l'inquiétude dans le cœur des amans, des maris & des femmes, en publiant que l'amour eſt déchu; & par-là ils inſpirent aux maris la jalouſie, & aux femmes la terreur. Pour lui, quand il eſt devant la beauté qu'il aime, il n'oſe

s'expliquer ; il eſt ſur le point de perdre l'eſprit, quand il la quitte. Il prie Dieu de la conſerver, juſqu'à ce qu'il ait eu le bonheur de l'obtenir, ou de la voir ſe mettre au lit. Elle peut faire de lui un amant faux ou loyal, trompeur ou ſincère, vilain ou courtois, mécontent ou ſatisfait. (Où eſt donc ce bel amour tant vanté ?) Il aſpire ſans ceſſe au bonheur de la voir ; & ſi elle l'honoroit d'un baiſer, il en auroit le cœur ſi fier, qu'il feroit la guerre à ſes voiſins : il deviendroit magnifique & libéral, il ſe feroit craindre & aimer, il fouleroit aux pieds ſes ennemis, il ſauroit bien défendre ſes châteaux, & nul homme de ſon rang ne la ſerviroit d'un plus grand courage.

Une des pièces de Cercamons renferme des traits hiſtoriques, mais avec trop d'obſcurité pour qu'on puiſſe en éclaircir le ſens. C'eſt un dialogue, où le premier interlocuteur ſe plaint que la

joie & les plaiſirs ſemblent diſparoître ; l'autre lui répond : » Maître, ne vous » effrayez pas ſi les gens d'égliſe ne » proſpèrent point. Ils vont avoir pale- » frois & bonnes rentes ; car le comte » de Poitou arrive, ... & il viendra » de France beaucoup de bien. «

On peut conjecturer que ce comte de Poitou eſt Alphonſe, frere de S. Louis, à qui le Poitou fut donné en apanage, & dont le troubadour cherchoit à ſe ménager la faveur.

XCIV.

CLARA D'ANDUSE.

CETTE dame troubadour, inconnue comme Donna Caſtelloza, nous a laiſſé comme elle une ſeule pièce, où regne la paſſion pour un amant, exprimée d'une manière vive & délicate.

» Les médiſans, les eſprits ſoupçon-
» neux, deſtructeurs de la joie & de la
» vertu, ont mis mon cœur dans une
» vive agitation & dans une triſteſſe pro-
» fonde. Leurs mauvais diſcours vous
» obligent de vous éloigner de moi,
» vous que j'aime par deſſus toutes cho-
» ſes ! J'ai perdu le plaiſir de vous con-
» templer ; j'en meurs de douleur, de
» fureur & de rage.

» C'eſt en vain qu'on me reproche
» mon amour. Non, rien ne peut aug-
» menter la tendreſſe de mon cœur pour

» vous, ni l'ardent désir que j'ai de vous » voir. Je n'ai point d'ennemis, tant » odieux me soient-ils, qui ne me devien- » nent chers, si je leur entends dire du » bien de vous; & je me brouille avec » mes meilleurs amis, s'ils m'en disent » du mal.

» Ne craignez point, bel ami, que » j'aie pour vous un cœur trompeur, que » je vous change pour un autre amant, » quand une centaine d'amoureux me » prieroient d'amour. Oui, amour, qui » pour vous me tient en sa puissance, » veut que je vous réserve mon cœur: » aussi ferai-je. Et si je pouvois dérober » mon corps, tel l'a qui jamais ne l'au- » roit.

» Ami, j'ai tant de douleur & de » désespoir de ne vous voir pas, que » lorsque je veux chanter, je pleure & » je soupire. Que ne puis-je obtenir par » ces couplets l'objet de mes vœux! «

XCV.

ARNAUD DANIEL.

ARNAUD DANIEL naquit dans le douzième ſiècle, au château de Ribeyrac en Périgord, de parens nobles & pauvres. Il eut peu de goût pour l'étude, & ſe livra de bonne heure à la paſſion des vers, qui ne ſuppoſe pas toujours le talent, & qui a toujours beſoin de culture.

De tout tems, il y a eu de fauſſes réputations, fondée ſur quelques jugemens particuliers, dont l'autorité prévaut ſans examen, juſqu'à ce qu'enfin la critique diſcute, la vérité perce, & le fantôme du préjugé s'évanouit. Telle a été la réputation d'Arnaud Daniel. Nul troubadour n'a reçu plus d'éloges des premiers auteurs italiens. Le Dante le célèbre pluſieurs fois, dans ſon traité

de l'Eloquence vulgaire *. Après avoir marqué les fins principales de la poéſie, l'*honnête*, l'*utile* & l'*agréable*; il ajoute que l'agréable fut le partage d'Arnaud, & qu'il excella particuliérement à chanter l'amour. Il dit encore, à la fin du vingt-ſixième chant du Purgatoire, que ce poëte manioit ſupérieurement ſa langue; que ſes vers tendres & ſa proſe en roman, ſurpaſſent tout ce qui avoit paru avant lui dans le même genre.

Pétrarque le nomme à la tête des poëtes provençaux les plus célèbres, en l'appelant le *grand maître d'amour*. Il l'a même imité en pluſieurs choſes; & dans une chanſon, dont il termine chaque ſtance par le premier vers de quelqu'une de celles des fameux poëtes, il emprunte un vers de celui-ci, ſeul provençal à qui il faſſe cet honneur **.

* Quelques ſavans d'Italie ont ſoupçonné que cet ouvrage n'étoit pas du Dante.

** On a diſputé ſi ce vers étoit d'Arnaud

De

De pareilles autorités ont paru comme infaillibles aux italiens des ſiècles ſuivans, occupés du même ſujet : ils ont fait d'Arnaud le prince du Parnaſſe provençal.

Cependant, à l'examen de ſes pièces, on ne voit point ce que Dante & Pétrarque pouvoient y trouver de ſi merveilleux. Du moins eſt-il évident que pluſieurs autres troubadours méritoient la préférence, ſoit par la fécondité de l'imagination, ſoit par les graces de ſtyle. Arnaud de Marveil, en particulier, que Pétrarque met au deſſous de Daniel, nous paroît l'emporter ſur lui à tous égards.

Rien n'a peut-être plus contribué aux ſuccès de ce dernier, en des tems où l'on avoit ſi peu de goût, qu'un nouveau genre de compoſition, nommée *ſeſtine*,

---

Daniel ; diſpute qui ne mérite pas un examen. Voyez Creſcimbéni.

dont il fut l'inventeur, & dont le mérite consistoit dans la difficulté de certaines combinaisons de vers, répétés dans un certain ordre. Ajoutez à cela une recherche curieuse de rimes, qu'il appeloit *caras rimas*, rimes riches ou difficiles. C'étoit de quoi se faire admirer, sinon des deux poëtes italiens, au moins d'un public ignorant, toujours prêt à s'extasier sur des inepties. Le moine du dixième siècle, qui, en l'honneur de Charles le Chauve, s'avisa de célébrer les chauves par un poëme de cent trente-six vers, où chaque mot commençoit par un C, eut sans doute des admirateurs. On ne pensoit guère qu'une difficulté vaincue est une perte de tems, lorsqu'il n'en résulte aucune beauté ni aucun avantage réel. Que Boileau apprenne à Racine l'art de rimer difficilement: Racine en sera plus parfait, seulement parce qu'il joindra la perfection de la rime aux véritables perfections du style.

Le ſtyle d'Arnaud ſe ſent, au contraire, d'une contrainte auſſi frivole que laborieuſe : il eſt fort obſcur. Selon le moine de Montaudon, poëte contemporain, dont nous parlerons ailleurs, *ſes chanſons ne valent pas une aiguille ; perſonne ne les entend.* Ce moine peut paroître ſuſpect, ayant écrit une ſatire contre les troubadours. Mais un autre contemporain, Hugues de Saint-Céſaire, cité par Noſtradamus, mérite bien moins de créance, quand il dit que la difficulté d'entendre Arnaud venoit de la profondeur & du ſublime de ſes penſées. Pour nous, malgré tous nos efforts, nous ne préſumons pas de l'avoir toujours entendu ; & nous ne citerons de ſes ouvrages que ce qui nous paroît ſuffiſamment éclairci.

Il y a dix-ſept pièces de ce troubadour. La plupart ſont des chanſons, adreſſées probablement à la femme de Guillaume de Bouville, dont il fut l'a-

mant : il la nomme ordinairement *mon bon eſper* (mon bon eſpoir) ou *miels de ben* (mieux que bien). Le comte Raimond de Toulouſe créa deux cents chevaliers dans la cour plénière qu'il tint en 1244, à ſon retour d'Italie. Parmi eux ſe trouve un Guillaume de Bouville, vraiſemblablement fils ou petit-fils de cette dame *. Écoutons notre poëte.

» Le retour du printems, m'invite à » chanter ; & l'émail des prairies, à co» lorer mes chanſons de toutes les nuan» ces que m'offrent les fleurs. Mais les » fleurs que je cueillerai auront pour fruit » l'amour, comme elles ont la joie pour » graine ; & leur parfum ſurpaſſera celui » que le mois de mai répand dans les » campagnes. « Que de ſubtilité à la place de la nature!

» J'aime la plus belle dame du monde. » J'ai fréquenté pluſieurs cours ; je n'ai

* Voyez Hiſt. du Languedoc, t. 3. p. 449.

» vu nulle part tant de beauté. Le plai-
» ſir que me font les *tentes* & *behones*,
(eſtrades & balcons où les dames aſſiſ-
toient aux tournois,) » n'approche point
» de celui que j'ai à la voir. C'eſt le ſeul
» plaiſir cependant que j'aie auprès d'el-
» le. Encore m'a-t-il bien coûté. Mais
» je ne regrette pas des peines dont la
» récompenſe eſt ſi douce. *Je fais dire des*
» *meſſes*, *je fais brûler des cierges & des*
» *lampes*, pour me la rendre favorable:
» car elle eſt après Dieu l'objet de mon
» culte. Je préférerois le bonheur de lui
» plaire, à la poſſeſſion des pays qu'ar-
» roſent l'Ebre, le Méandre & le Tigre,
» à toute la gloire d'Alexandre, à l'hon-
» neur d'être empereur ou pape. Oui,
» Pâris aima moins Hélène; Méléagre
» aima moins Athalante. « La ſimplicité
de faire dire des meſſes, pour le ſuccès
d'une paſſion, peint au naturel la ſu-
perſtition populaire.

» Tout mon amour eſt renfermé dans

» mon cœur : celle qui me l'a inſpiré » l'ignorera toujours. Comment pour- » rois-je l'en inſtruire ? *Éloigné d'elle*, » *j'ai à lui dire cent choſes ; & quand je* » *l'approche, je ne ſais par où commencer* *. » Je ſoupire donc en vain. Je la pourſuis » avec la légéreté du lièvre : je n'avance » pas plus que ſi j'avois la peſanteur du » bœuf. Ce qui me fait tort, je le vois, » c'eſt la dépravation du ſiècle : ſur mille » amans, à peine en trouveroit-on deux » fidelles. Puiſſent ils ces faux amans, » avec qui l'on me confond, prendre » les coucous pour des colombes ! « (Veut-il dire, ne rencontrer que des femmes inſenſibles ? nous le conjecturons, de la froideur naturelle qu'on attribue au coucou, & qui lui fait, dit-on, dépoſer ſes œufs dans le nid d'autres oiſeaux, ſurtout des pigeons ramiers.)

* Vis-à-vis de ces mots ſoulignés, une main moderne a écrit *Pétrarque* ; apparemment pour avertir que Pétrarque a dit la même choſe.

» Pour éviter les railleries de ceux » qui ſe moquent de mon inutile conſtan- » ce, il me vient une penſée : je pour- » rois feindre d'être traité favorable- » ment. On m'en croiroit ; car il n'eſt » point de femme qui ne ſouhaite d'ac- » corder, & qui n'accorde, quand on la » preſſe comme il faut. « Ovide avoit dit la même choſe. Des poëtes galans devoient-ils donc faire une ſatire injurieuſe des femmes ?

Sans doute la dame fut offenſée, & le témoigna par ſes plaintes ; car il s'excuſa, en proteſtant que ce n'avoit été qu'un jeu d'eſprit. *Les Gaſcons*, ajoute-t-il, *ne ſont point François ;* (trait ſingulier : il ſemble attacher au caractère du François la même idée que nous attachons à celui du Gaſcon.) Il ajoute :

» Après tout, quand ma faute ſeroit » plus grande, je ſuis auſſi digne de » miſéricorde que le bon larron. Si j'ob- » tenois celle qui m'eſt chère, je l'aime-

» rois mille fois plus que jamais ermite ;
» moine ou clerc n'aima Dieu. Je ſerois
» content, ſi j'étois sûr du moins de
» l'obtenir dans ma vieilleſſe. Que les
» années d'ici là me paroîtroient lon-
» gues ! «

La dame lui avoit donné quelque eſpérance. Il s'en applaudit ; mais il gémit ſur l'éloignement du terme ; il accuſe le ſoleil de lenteur ; il ſe compare au voyageur duquel le Pui-de-Dom (montagne d'Auvergne) paroît s'éloigner, à meſure qu'il croit s'en approcher davantage. On s'imagine preſque entendre cet amant que la fameuſe Ninon de Lenclos avoit promis de favoriſer, quand elle auroit ſes quatre-vingts ans accomplis.

Enfin arrivé au terme de ſes vœux, il dit que l'amour le met en poſſeſſion d'une dame, qui eſt autant à lui qu'il eſt à elle. Il la repréſente, tant cet amour étoit pur, ſous l'emblême d'un château,

qu'on lui a donné ſans l'aſſujettir à aucune redevance. Il voudroit ſeulement qu'on eût attaché à ſon franc-alleu un peu plus de revenu, comme quelques baiſers; & il craint de mourir au bout de l'an, s'il n'obtient pas cette faveur.

Voilà tout ce que les dix-ſept pièces d'Arnaud Daniel offrent de plus intéreſſant. Noſtradamus lui attribue d'autres ouvrages que nous ne connoiſſons point; un chant intitulé, *Les rêveries du paganiſme;* une *Œuvre morale*, adreſſée à Philippe, roi de France; & même des comédies & des tragédies, genre de compoſition certainement ignoré des Troubadours. Sur la foi du moine des Iles d'or, aujourd'hui inconnu, le même auteur parle d'une paſſion de notre poëte pour *Aluète*, dame d'Angle, qu'il chante ſous le nom de Ciberna. Rien n'eſt plus douteux ni moins important.

Arnaud compoſoit les airs de ſes chanſons: il ſe rend ce témoignage. C'eſt

apparemment la raiſon pourquoi les écrivains de ſa vie le mettent au nombre des jongleurs. La principale fonction de ceux-ci étoit de chanter les pièces des troubadours. Mais ils ſe mêloient quelquefois de poéſie ; & nos vies manuſcrites nous en offrent ici un exemple curieux, que Noſtradamus, Creſcimbéni & les autres, paroiſſent avoir ignoré.

Dans un voyage qu'Arnaud fit en Angleterre, il rencontra à la cour du roi un jongleur, qui le défia en ces termes : » Vous vous piquez d'exceller dans les » rimes difficiles : voyons qui de nous » deux y réuſſira le mieux. « Ce défi eſt accepté, on fait une gageure ; les deux rivaux s'enferment chacun dans une chambre. Le roi leur avoit donné dix jours pour la compoſition, & cinq pour apprendre leurs pièces : après quoi elles devoient être *jouées*, c'eſt-à-dire, chantées ou récitées en ſa préſence. Dès le troiſième jour, le jongleur annonce

qu'il eſt tout prêt. Arnaud affecte d'en plaiſanter, diſant que pour lui, il n'a pas encore pris la peine de ſe mettre à la beſogne. Il avoit pourtant travaillé, mais n'avoit pu *coudre deux mots enſemble*. Se déſeſpérant un ſoir, il entend le jongleur qui répète à haute voix ſa chanſon. La même choſe arrive les jours ſuivans. Il prête l'oreille; il vient à bout d'apprendre l'air & les paroles. Au jour marqué, on paroît devant le roi. Arnaud demande à chanter le premier. Quelle eſt la ſurpriſe du jongleur! *C'eſt ma chanſon*, s'écrie-t-il, en interrompant le poëte. Cela ne ſe peut, dit le roi. Le jongleur inſiſte, le conjure d'interroger Arnaud, aſſurant qu'il n'aura pas l'impudence de nier le fait. Effectivement le troubabour en convint, & avoua les circonſtances. Cette aventure amuſa beaucoup le roi, qui, après leur avoir fait rendre à chacun l'argent de leur gageure, les combla l'un & l'autre de pré-

ſens. Mais il exigea d'Arnaud une chanſon.

Le texte provençal ſemble dire, quoiqu'en termes fort obſcurs, qu'on donna les rimes au poëte. Si c'eſt le ſens de la phraſe, l'origine des *bouts-rimés* ſeroit plus ancienne que Sarazin ne le penſoit.

XCVI.

GIRAUD.

CE troubadour, abſolument inconnu, eſt l'auteur d'une tenſon remarquable par des traits originaux. Il y diſpute avec Bonfils, qui apparemment étoit de la ſecte des Albigeois.

GIRAUD.

» J'ai oüi dire que tu ſais inventer & » faire des couplets. Je veux ſavoir ſi » c'eſt par amour que tu chantes, ou par » manière de jonglerie, ou pour tirer de » l'argent de quelqu'un, ou ſeulement » pour acquérir de la conſidération. Car » ton chant vaudra à proportion des » motifs qui te feront chanter. «

BONFILS.

» C'eſt par amour & pour me réjouir » que je chante, & non pour gagner de » l'argent. Loin d'en chercher, je t'en

» donnerois comme à bien d'autres, à
» qui j'en donne pour l'amour de ma
» mie, ſi belle, ſi gaie & ſi décente. «

GIRAUD.

» Puiſque c'eſt par amour que tu
» chantes, dis-moi de quelle religion eſt
» ta mie; car il ne convient pas qu'un
» traître veuille tenir la même route que
» nous. Tes meilleures chanſons, tes meil-
» leures actions déplaiſent à Jéſus-Chriſt
» qui en a horreur. «

BONFILS.

» Puiſque tu laiſſes les diſcours d'a-
» mour, pour faire le prédicateur, prends
» donc un habit blanc (de dominicain).
» Après cela tu diras de ma mie tout ce
» que tu voudras; car elle ne veut point
» adorer la croix. «

La diſpute s'échauffe entre eux. Mais l'altération du texte rend la fin d'autant plus inintelligible, que toute la pièce eſt aſſez obſcure.

XCVII.

GIRAUD DE CABREIRA.

Il y avoit en Catalogne une maiſon illuſtre de Cabreira, à laquelle appartenoit une vicomté de ce nom, qui relevoit des comtes d'Oſſone. On trouve parmi les vicomtes un Garau de Cabreira, contemporain de Pierre III roi d'Aragon. C'eſt peut-être notre troubadour, que les uns auront appelé Garau, & les autres Giraud.

Du reſte, il ne nous eſt connu que par une pièce, où il donne des inſtructions à Cabre ſon jongleur. Il lui reproche de mal jouer du violon, de mal chanter; d'avoir la tête plus dure qu'un Breton; de ne ſavoir ni danſer ni ſauter à la manière des jongleurs de Gaſcogne; de ne débiter que de mauvaiſes pièces, & pas une de Rudel, de Mar-

cabres, & autres; d'ignorer les hiſtoires & les contes dont les jongleurs avoient coutume d'amuſer les cours. Là-deſſus il enfile un détail ennuyeux des hiſtoriettes & des romans à la mode, qui faiſoient ſans doute une partie principale de la ſcience des jongleurs.

XCVIII.

GUILLAUME ADHÉMAR.

SELON nos manuscrits, GUILLAUME ADHÉMAR fut un gentilhomme de Marveil (c'est Marvejols) dans le Gévaudan. Il en sortit secrétement pour se faire chevalier; mais trop pauvre pour soutenir un état si distingué, il prit celui de jongleur. Il fit beaucoup de bonnes chansons; & par-tout où il alla, il fut considéré des dames & des seigneurs. Après avoir long-tems vécu de la sorte, il entra dans l'ordre monastique de Grammont.

Trompé par le nom d'Adhémar, Nostradamus conjecture que ce troubadour étoit fils de Gérard Adhémar, à qui l'empereur Frédéric I inféoda le château de Grignan. Citant le moine des Iles d'or, il donne à entendre que la

comteſſe de Die fut l'objet des amours de Guillaume. Il ajoute d'après le moine de Montmajour, qu'il étoit auſſi mauvais poëte que mauvais guerrier; vieux & pauvre; achetant des habits uſés pour s'en revêtir; vain & charlatan comme Pierre Vidal. Il dit encore que Guillaume compoſa un catalogue des dames illuſtres, dédié à l'impératrice, femme de Frédéric I; qu'il mourut en 1190; & que des écrivains lui attribuent l'invention d'un jeu où l'on ſe parloit à l'oreille, pour que les amans euſſent la commodité de s'entretenir, ſans donner de ſoupçons aux ſpectateurs.

Notre troubadour étoit certainement contemporain du moine de Montaudon, qui parle de lui dans ſa ſatire, comme d'un homme qu'il a connu & fréquenté. Ce moine floriſſoit à la fin du treizième ſiècle. Ainſi l'on ne peut douter de la mépriſe de Noſtradamus. Gérard Adhémar, ſeigneur de Monteil (depuis Mon-

telimard) poſſédoit dans le onzième ſiècle la terre de Grignan, qui relevoit immédiatement de l'empire, & dont il fut obligé enſuite de faire hommage au comte de Provence.

Les poéſies de Guillaume, au nombre de dix-huit, ne ſont preſque toutes que des lieux communs de galanterie. Voici les deux pièces les plus remarquables. La première mérite d'être citée dans le genre ſatirique.

» J'ai vu bien des choſes que je n'ai » pas fait ſemblant de voir. J'ai ri & » badiné avec gens qui ne me plaiſoient » guère. J'ai ſervi maints nobles hom- » mes, dont je n'ai jamais reçu de ré- » compenſe; & j'ai vu quantité de plats » diſcoureurs, qui faiſoient bien leurs » affaires.

» J'ai vu des dames ceſſer d'aimer » leurs maris pour de mauvais amans; » & des ſots obtenir d'elles ce qu'elles » refuſoient à des amans pleins d'eſprit

» & de bonne foi. J'ai vu pardieu main-
» tes dames ruiner la fortune de bien des
» hommes, & les haïr malgré leurs
» dons; tandis que d'autres étoient ai-
» més ſans rien donner.

» J'ai vu de ces femmes qu'on re-
» cherchoit à force de ſoumiſſions & de
» complaiſance : ſurvenoit un ſot qui
» n'avoit que des miſeres à dire ; & ce-
» pendant il obtenoit le meilleur lot. . . .
» J'ai vu la retenue échouer, & l'étour-
» derie triompher. J'en ai conclu que
» folie vaut mieux par fois en amour
» que trop de raiſon.

» J'ai vu des dames condamner tels
» hommes qui ne le méritoient point,
» & combler de faveurs tels autres dont
» elles avoient à ſe plaindre. J'ai vu en-
» fin des choſes qui ont fait tourner
» bride à mon cœur; connoiſſant que
» les nobles déſirs ne ſervoient à rien,
» & que les ſentimens louables n'occa-
» ſionnoient que des peines. «

On voit cela dans tous les tems, dès que la mauvaiſe humeur peint tout en noir. De-là les excès de miſantropie. Mais il y eut toujours des âmes honnêtes pour la conſolation de ceux qui le ſont. Le poëte parle bien différemment dans une autre pièce, où il ſe peint heureux par de nouvelles amours.

» Je ne puis différer de chanter. L'été » revient, les vergers ſont couverts de » fleurs, les prés reverdiſſent. La beauté » que j'aime m'a conquis par le ſeul » attrait d'une promeſſe. Que ſeroit-ce, » ſi elle avoit effectué la plus petite fa- » veur?

» Elle m'a retenu de bon cœur à ſon » ſervice. En peu de tems elle m'a » mieux connu, que telle autre en plu- » ſieurs années. Bien eſt véritable l'an- » cien proverbe : *Qui attend que le tems* » *ſoit venu, & ne fait rien quand il eſt* » *venu, mérite que le tems lui manque.* » Longue attente a fait manquer bien des » affaires.

» Celle que j'adore m'a rendu la joie » & la gaieté. Je me flatte qu'elle veut » bientôt m'enrichir de ſon amitié. Ainſi, » en croyant me faire du mal, les médi- » ſans m'ont fait du bien. Je leur dois » des remercimens, pour m'avoir fait » perdre une femme ſans mérite. Je me » ſens heureuſement échappé de ſes fers.

» Jamais homme vivant n'éprouva » pareille aventure : mes ennemis m'ont » procuré deux fois plus de bien que » s'ils m'avoient aimé. Obtint-on jamais » ſon bonheur de telles gens, à qui je » veux un mal de mort, & qui m'en » veulent autant, quoiqu'ils m'aient tiré » d'un lieu où je ſerois péri dans des » tourmens perpétuels ?

» Mais à préſent j'ai conduit au port » mon navire ; j'ai changé mon plomb » en étain, & mon argent en or. Une » des plus belles dames du monde m'a » bien voulu donner ſon amour, & » m'a étrenné d'un baiſer ; dame ſi ex-

» cellente, qu'elle feroit honneur à un » roi.....

» Si le roi Alphonſe, le meilleur » comte de la chrétienté, & la terreur » des Mammelus, vouloit lever une ar- » mée contre les Saraſins, & emmener » avec lui le mari jaloux qui tient ma » belle renfermée; il n'y a point de pé- » ché dont il ne gagnât le pardon. Je » reſterois, & n'irois point ailleurs. Si » vous me demandez pourquoi, je ne » vous dirai pas mon ſecret.

Différens motifs pouvoient donc faire déſirer les croiſades. Si les dévots y voyoient la gloire de Dieu, les libertins eſpéroient en profiter pour ſéduire les femmes des croiſés; & d'autres en plus grand nombre, pour s'enrichir de leurs dépouilles. Le roi dont parle Guillaume Adhémar, eſt Alphonſe IX, roi de Léon, mort en 1230. Il ſe diſtingua contre les Maures par ſon courage & ſa ſcience militaire; d'ailleurs il fut plein de

défauts. Son ſucceſſeur fut Ferdinand III, roi de Caſtille. Le troubadour, dans une pièce, parle de ce dernier, auprès de qui il étoit.

Fin du ſecond Volume.

588035